

# HISTOIRE

## GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

# DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

*Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.*

---

*TOME TROISIÈME.*

---

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

---

*À LONDRES:*
De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





# HISTOIRE
## GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
# DE LA GRÈCE.

## LIVRE SIXIÈME.

### *HISTOIRE de Lacédémone & d'Arcadie.*



INACHUS avoit civilisé l'Argolide ; Cécrops & Erecthée l'Attique : Lélex s'étoit établi à Mégare ; Thèbes devoit son origine à Cadmus : ces différentes contrées se touchoient ; leur proximité devoit contribuer encore au développement des

lumières, & en hâter les progrès. Les Grecs eurent donc des maîtres; mais ils furent de ces élèves dont le génie & & le naturel heureux s'élancent, & laissent bien loin ceux qui leur ouvrirent la carrière.

En commençant l'histoire des Lacédémoniens, on s'apperçoit de leur éloignement pour les frivolités. La Fable s'est moins exercée sur les antiquités de Sparte, que sur celles des nations voisines: c'est une perte pour la poësie, qui se nourrit de fictions, & un gain pour l'histoire, dont la vérité est l'aliment.

L. 3. c. 1. Nous devons à Pausanias le peu que nous savons sur les premiers siècles de Lacédémone. Ce voyageur curieux, s'instruisit, pendant son séjour à Sparte, de ses anciennes traditions, & les transmit à la postérité.

Av. J. C. 1537. LÉLEX.

Les Lacédémoniens assuroient que Lélex, regardé comme enfant de la terre, étoit le premier homme qui eût régné dans le pays. De son nom, ses peuples avoient été nommés *Léléges*. Ces dénominations conviennent parfaitement au premier Roi de Lacédémone & à ses sujets. Celle-là désigne un homme qui en rassemble d'autres;

celle-ci, ceux qui sont rassemblés.

Ce Prince étoit un de ces sauvages qui erroient dans la Laconie, lorsqu'absolument livrée à la barbarie, & habitée par un très-petit nombre d'hommes, elle n'avoit encore aucune sorte de police. Semblable à toute terre inculte & inhabitée, elle étoit couverte de forêts, asyle ordinaire de cette espèce d'hommes.

Lélex en tira ces barbares, & les rapprocha les uns des autres : il laissa deux fils, Mylès & Polycaon. L'aîné succéda à son père ; l'autre mena une vie privée, jusqu'à son mariage avec Messène, fille de Triopas & petite-fille de Phorbas Roi d'Argos. Il falloit que le royaume de Lacédémone eût déjà quelque consistance & une certaine celébrité, puisque le Souverain d'une ville la plus anciennement policée de la Grèce, consentoit à donner sa fille à un cadet qui n'avoit encore aucun domaine. On pourroit inférer de-là, que les Phéniciens s'étoient joints à la nouvelle peuplade, & en avoient hâté les progrès.

*Id. l. 4. c. 1.*

MYLÈS.

Fière de la grandeur de son père, qui, en puissance & en autorité, l'emportoit sur tous les Princes de son

temps, la fille du Roi d'Argos ne se voyoit, qu'avec peine, déchue du rang qu'elle avoit occupé, & mariée à un simple particulier : elle fut engager son époux à tout tenter pour se procurer un trône.

Près de la Laconie, on voyoit une terre encore déserte : Polycaon, à la tête d'une troupe d'Argiens & de Lacédémoniens, entre dans cette contrée, s'en empare, &, en considération de son épouse, donne le nom de Messénie à tout le territoire. On imagine bien qu'il n'étoit pas absolument dénué d'habitants, & que le conquérant employa ses soins à les gagner. Il bâtit plusieurs villes ; entr'autres, Andanie : il en fit sa capitale. Nous reviendrons à l'histoire de la Messénie, dont nous n'avons parlé que pour indiquer les progrès de la civilisation dans le Péloponnèse.

Ce que nous avançons sur la jonction des Phéniciens avec les peuples de la Laconie, semble confirmé par l'invention dont on fait honneur à Mylès, second Roi de Sparte. Ce Prince, dit-on, trouva l'art de moudre le bled : découverte au-dessus de l'intelligence d'un sauvage, & qui, vraisemblablement,

Id. l. 3. c. 20.

fut apportée sous son règne, par quelqu'étranger.

Après la mort de ce Prince, Eurotas son fils lui succéda. Ses deux prédécesseurs s'étoient contentés du terrein que la nature abandonnée à elle-même, vouloit bien leur laisser. Eurotas, plus industrieux, créa une partie de son royaume, en le faisant sortir de dessous les eaux qui le couvroient. Un canal, ouvert par ses soins, en facilita l'écoulement dans la mer. Ce qui d'abord formoit un lac, devint une rivière, qui eut le nom de son auteur; & ses rivages desséchés furent très-propres à la culture. Le Prince, augmentant les moyens de subsister, vit la population s'accroître dans ses Etats, & sa puissance s'étendre de plus en plus. EUROTAS. *Schol. Eur.*

Eurotas, sans enfants mâles, chercha un successeur dans la personne d'un gendre: Lacédémon fixa son choix. Ce Prince passoit pour fils de Jupiter & de Taygète, dont une montagne voisine de Lacédémone avoit tiré son nom: il reçut la main de Sparte & ses droits à la couronne. *Pauf. l. 3. c. 1.*

Dès que la mort d'Eurotas eut mis Lacédémon en possession de ses Etats, LACÉDÉMON.

le nouveau Souverain voulut que le pays & ses habitants prissent son nom, &, par reconnoissance envers son épouse qui lui avoit donné pour dot un trône, il bâtit une ville, à laquelle il fit porter le nom de Sparte, qu'elle a toujours conservé. Telle fut l'origine de la dénomination de Lacédémoniens & de Spartiates, qu'on ne doit pas confondre. La première exprime les habitants du pays; la seconde désigne particulièrement les citoyens de la capitale. Ce fut ce Prince qui consacra les deux Graces, dont nous avons parlé dans l'histoire d'Orchomène: il les nomma *Clita* & *Phaenna*, belle & éclatante: expressions très-analogues à la nature de ces agréables Divinités.

AMYCLAS. Successeur de son père, Amyclas bâtit Amycles, située au-dessous de Sparte, sur l'Eurotas. La puissance de ce Roi, si l'on en croit un auteur, auroit *Steph.* été considérable, puisqu'à l'entendre, il fut le fondateur de cent villes. Il faut un grand nombre d'hommes, pour tant de cités; il en faut un plus grand encore, pour fournir à leurs habitants les choses de première nécessité. Il est cependant vrai que le territoire de Lacédémone renfermoit une pareille quan-

tité de villes : mais est-il probable qu'elles dûssent toutes leur origine au cinquième Roi de Sparte ? Sous son règne, le pays entièrement desséché, & enrichi par la culture, dût vraisemblablement créer une immense population, dans un temps sur-tout où le luxe ne dévoroit point encore les générations futures. Cette population exigeoit des demeures : on bâtissoit des villages, & dans la suite, ces villages seront devenus des villes.

Amyclas fut contemporain d'Acrisius Roi d'Argos, lequel obtint la main d'Eurydice, sœur du Roi des Lacédémoniens. Celui-ci avoit épousé Diomédée, fille de Lapithus : il en eut plusieurs fils : Argalus & Cynortas portèrent tous deux la couronne après leur père. Hyacinthe, le plus jeune de ces enfants, périt d'une manière malheureuse. Ce Prince en jouant au palet avec ses compagnons, reçut à la tête une blessure dont il mourut. La Fable s'empara de cet évènement & l'enveloppa du merveilleux qui fait son essence. Hyacinthe est un favori d'Apollon, qui jouoit avec ce Dieu ; lorsque Zéphyre, jaloux de leur union, détourna le disque & en blessa mortel-

*Apol. l. 3. p. 170. Paus. ubi sup.*

ſement l'infortuné jeune homme. On voyoit à Amycles ſon tombeau, ſous une ſtatue d'Apollon.

ARGALUS. Après la mort d'Amyclas, Argalus, l'aîné de ſes enfants, monta ſur le trône.

CYNORTAS. D'Argalus, la couronne paſſa à Cynortas ſon frère, au préjudice de Daritus ſon fils. On en ignore la raiſon. Daritus eut une nombreuſe poſtérité: nous en avons le détail juſqu'à Patréus, un de ſes deſcendants, dont la ville de Patres, en Achaïe avoit tiré ſon nom.

*Pauſ. l. 7. c. 18.*

OËBALUS. Oëbalus, fils de Cynortas & huitième Roi de Lacédémone, épouſa Gorgophone, fille de Perſée. Tyndare, Icarius & Hippocoon furent les fruits de ce mariage (*a*). Gorgophone, épouſe en premières nôces, de Périérès roi de la Meſſénie, en avoit eu deux fils; Apharée & Leucippe qui ſuccédèrent à leur père. Le premier épouſa dans la ſuite Arène, fille d'Oëbalus, & par conſéquent ſa ſœur utérine: il en eut Idas & Lyncée. On ſait que la Fable donne à ce dernier

*Pauſ. & Apol. ubi ſup.*

*Pauſ. l. 4. c. 2.*

(*a*) Nous ſuivons le ſentiment de Pauſanias, au ſujet de ces ſucceſſions qu'Apollodore a extrêmement embrouillées.

des yeux assez perçants, pour appercevoir les objets à travers la terre. Icarius fut père de Pénélope, femme d'Ulysse.

HIPPOCOON. *Id. l. 3. c. 1. Apol. ubi sup.*

Tyndare devoit naturellement succéder à Oëbalus: soutenu des troupes d'Icarius, Hippocoon lui disputa l'empire, & Tyndare lui céda la couronne. Les Lacédémoniens prétendoient que ce Prince fut obligé, pour mettre sa vie en sûreté, de s'enfuir à Pellane; les Messéniens soutenoient au contraire, qu'il s'étoit réfugié près d'Apharée, & que le Prince fugitif, avoit établi son domicile à Thalames, dans la Messénie. Il s'y maria, eut des enfants, & resta dans cette Ville, jusqu'au moment où Hercule le rétablit sur le trône de ses pères. Suivant une autre tradition, Tyndare se retira chez Thestius, Roi d'Etolie, qui lui accorda la main de sa fille, pour l'avoir secouru dans une guerre contre ses voisins. Léda étoit une des belles femmes de son siècle, puisque Jupiter, touché des charmes de cette Princesse, prit la figure d'un cygne pour avoir accès près d'elle.

*Apol. l. 3. p. 173.*

Selon toutes les apparences, Tyndare menoit, à la cour de son beau-père,

sa vie d'un simple particulier, lorsque les fils d'Hippocoon attirèrent à leur père une querelle avec Hercule, en portant du secours à Nélée & à ses fils, que le héros Thébain avoit entrepris de chasser de la Messénie. Nous réservons le détail de cette action pour l'histoire d'Hercule : il suffira de dire ici, qu'après cette guerre, le héros tourna ses armes victorieuses contre Hippocoon, qu'il le tua, chassa tous ses enfants, & rendit à Tyndare le royaume de Sparte.

Av. J. C. 1346. TYNDARE.

La Fable qui jusqu'ici avoit, pour ainsi dire, respecté l'histoire de cette Ville, commence à déguiser les faits : on en sera moins étonné, si l'on fait attention que la célèbre Hélène dût la naissance à Tyndare & à Léda. Une femme dont la beauté bouleversa toute la Grèce, & causa la destruction d'un empire fameux, fit trop de bruit, pour que les Grecs, amateurs à l'excès de la fiction, n'aient pas obscurci son histoire, en croyant l'embellir.

* Apol. l. 3. p. 174.

D'abord Léda mit au monde, sans rien de surnaturel, trois enfants. Timandra fut mariée à Echémus; Clytemnestre à Agamemnon; Philonoé, la troisième, passoit pour avoir reçu de

Diane l'immortalité ; mais la belle Reine devenue enceinte tout-à-la-fois des faveurs de Jupiter & des caresses de son mari, accoucha de trois enfants. Pollux & Hélène participoient à la divinité de leur auteur ; Castor étoit fils de Tyndare. Peut-être les malheurs dont Hélène fut la cause, ont-ils donné lieu à un autre conte, qu'il ne sera pas inutile de rapporter, pour montrer la fertilité du génie Grec dans l'invention des fables.

Jupiter, amoureux de Némésis, cherchoit tous les moyens de lui plaire. Rebelle aux vœux du Souverain des Dieux, la Déesse refusoit de s'y rendre. Les belles résistoient en vain aux desirs de Jupiter ; de gré, ou par adresse, ce Dieu, le plus rusé des amants, les amenoit à ses fins. Il change Némésis en oye ; & lui-même, sous la forme d'un cygne, obtient une faveur qu'il avoit sollicitée inutilement sous celle du Souverain des Dieux. Le fruit de ces amours fut un œuf. Un berger, l'ayant trouvé dans un bois, le présente à Léda. La Reine le conserve avec soin, bien éloignée de penser qu'elle fomentoit la ruine de son pays. En un mot, Hélène provint de cet œuf fatal ;

& Léda prit autant de ſoin de ſon éducation, que ſi elle eût été ſa propre fille.

Banier, t. 7, p. 127, 128.

On demande quelles vérités ces fictions peuvent couvrir. N'eurent-elles d'autre fondement que la beauté d'Hélène, ſes charmes & la blancheur éblouiſſante de ſon cou ? Sa mère eut-elle une intrigue ſur les rives de l'Eurotas, où l'on voyoit peut-être des cygnes ? Eſt-ce pour ſauver l'honneur de Léda, qu'on publia la métamorphoſe de Jupiter ? En effet, un des moyens reçus dans ces ſiècles reculés, pour déguiſer une tendre foibleſſe, étoit de la mettre ſur le compte de quelque Divinité. Comment une mortelle eût-elle pu réſiſter à un Dieu ! On conjecture encore que l'épouſe de Tyndare put introduire ſon amant dans l'appartement le plus élevé de ſon palais ; cette partie, ordinairement de figure ovale, étoit appellée, chez les Lacédémoniens, Ὠὰ : rien de tout cela.

Les Dioſcures Grecs, c'eſt-à-dire, Caſtor & Pollux, fils de Tyndare & de Léda, furent confondus dans la ſuite avec des Divinités Orientales. Suivant la théologie de ces peuples,

ces Dieux fils de Jupiter, étoient nés d'un œuf. Chez la plupart des anciens, l'œuf étoit l'emblême de l'univers, ouvrage de la Divinité suprême : il représentoit l'auteur de la nature qui produit & renferme en soi toutes choses. Les Grecs, en recevant cette fable, en adoptèrent toutes les circonstances ; & les fils de Tyndare, transformés en fils de Jupiter, provinrent d'un œuf, comme ceux avec qui on les assimiloit.

Plut. sym-pos. l. 1. q. 2. 3.

Les deux frères ont joui d'une grande réputation dans l'antiquité. Nous avons rapporté dans l'histoire d'Athènes, l'expédition de ces Princes, pour délivrer leur sœur enlevée par Théfée. Jamais Princesse ne fut plus séduisante : dans cet âge où la nature est encore occupée à développer les attraits, à former les graces, les charmes d'Hélène avoient fait beaucoup de bruit, & captivé plus d'un cœur. Son aventure avec Théfée n'eut aucune influence sur son établissement. Les Grecs n'étoient pas encore aussi délicats que nous sur ce point : chez eux, le préjugé se taisoit en présence de la beauté. Un grand nombre d'amants se disputèrent sa main. Nous remettons ces détails au

temps de la guerre de Troie ; disons seulement que Ménélas fut le mortel, heureux ou malheureux, qui eut Hélène pour épouse.

*Apol. l. 3. p. 176. 177.* Castor & Pollux vécurent avec la concorde qui devroit toujours régner entre les hommes, & qu'on voit rarement entre les frères : leurs brillantes qualités les firent placer au nombre des Dieux ; on les adora sous le nom de Dioscures, ou fils de Jupiter. Castor surpassoit son frère dans les combats ; Pollux excelloit dans les jeux du ceste. Les vertus de ces personnages célèbres étoient relatives à leur temps : on en peut juger par quelques-unes de leurs actions ; elles montrent la grossièreté des mœurs de ce siècle. On n'y respectoit, en quelque sorte, que les propriétés de ses concitoyens ; les voisins étoient regardés comme des ennemis. Ces deux hommes érigés en demi-Dieux, enlevèrent les filles de Leucippe, Roi d'un canton de la Messénie. De Pollux & de Phébé naquit Mnésilée. Ilaïra donna pour fils, à Castor, Anogon. Ni l'un ni l'autre ne succédèrent à leur aïeul Tyndare.

L'enlèvement de quelques bestiaux fut cause de la mort des deux demi-

Dieux. Ils s'étoient unis avec Idas & Lyncée, pour enlever des bœufs dans l'Arcadie : Idas, chargé de partager la proie, la retint tout entière pour son frère & pour lui, & emmena le butin à Messène. Les voleurs exigent de l'honnêteté entr'eux, & ne s'en dispensent qu'à l'égard des autres : les Dioscures, irrités lèvent des troupes, & résolus de tirer vengeance de l'affront qu'ils avoient reçu, ils marchent vers Messène. Leur entreprise fut d'abord suivie du succès. Ils s'en retournoient avec de riches dépouilles, lorsqu'Idas & Lyncée paroissent tout-à-coup. Les ravisseurs se cachent sous des arbres, & tâchent de faire tomber leurs ennemis dans une embuscade. Lyncée apperçoit Castor & le montre à son frère qui le tue. Pollux aussitôt se met à leur poursuite, & perce Lyncée. Un coup de pierre qui le met hors de combat, fait conjecturer, malgré ce que dit la Fable, que cette blessure fut mortelle. Jupiter foudroya Idas, enleva Pollux & accorda l'immortalité aux deux frères ; mais alternativement, & de manière que l'un habitoit le Ciel, tandis que l'autre étoit chez les morts. Les Dioscures ont passé pour des Divinités favorables

aux matelots. Les anciens s'imaginoient que le feu qu'on appelle aujourd'hui de *Saint-Elme*, & qui paroît souvent dans les tempêtes, étoit la Divinité des Dioscures, qui se rendoit présente pour dissiper le péril.

*Odyss. l.* 11. *v.* 299. *Pauf. l.* 3. *c.* 13. *Clem. strom. l.* 138. Au temps d'Homère, la fable des Tyndarides n'étoit point ce qu'elle devint dans la suite : on croyoit alors ces Princes, tous deux fils de Tyndare. L'apothéose de Castor & de Pollux fut postérieure de 40 ans à leur mort. On lit dans l'Odyssée, qu'Ulysse vit aux enfers Léda, mère des Tyndarides. Ces deux héros, dit le fils de Laërte, sont encore vivants dans les entrailles de la terre; ils jouissent, par la faveur de Jupiter, d'un sort pareil à celui des Dieux, & passent, l'un après l'autre, de la mort à la vie.

La mort des deux fils de Tyndare n'arriva qu'après l'enlèvement d'Hélène par Paris. *Il.* 3. *v.* 237. Dans l'Iliade, cette Princesse est surprise de ne point voir ses frères au nombre des capitaines Grecs. En supposant leur mort postérieure de peu d'années à l'enlèvement de leur sœur, leur apothéose datera de plus vingt ans après cet évènement : leur culte n'étoit donc pas encore établi

lors de la descente d'Ulysse aux enfers.

Les Tyndarides furent confondus avec les anciens Dioscures ou Cabires de Samothrace, Divinités invoquées par les navigateurs dans les temps héroïques : chargés d'appaiser les tempêtes, ils eurent le surnom de *sauveurs*. *Theocr. Idyl. Diosc.*

Ce qui concerne les Dieux Cabires, est un des points les plus importants & les plus compliqués de la mythologie Grecque. Strabon semble ne donner à ce nom que les deux significations qu'il attribue à ceux de Dactyles, de Corybantes & de Curètes, dont nous parlerons dans la suite ; il les considère comme les ministres de certaines Divinités & comme des Dieux subalternes, attachés au service des Divinités supérieures ; mais ce nom est encore pris dans d'autres acceptions. **Les Dieux Cabires.** *L. 10. p. 472 & 474.*

Mère de toutes les superstitions, l'Egypte en avoit naturalisé un grand nombre dans la Grèce, avec ses colonies. On sait qu'elle honoroit d'un culte particulier, les fils de Vulcain, sous le nom de Cabires. Ces Divinités, au nombre de trois, furent adorées à Lemnos, île consacrée au Dieu du feu dès le temps d'Homère. Les trois Cabirides leurs sœurs, recevoient aussi les

hommages des habitants de Lemnos, d'Imbros, des îles voisines de la Troade; de ceux du canton de Pergame & de la Macédoine. La première de ces îles avoit des mystères en leur honneur; mais on en ignore les cérémonies.

*Id. l. 1. c. 34.*

Le nom des Cabires n'étoit révélé qu'aux initiés : Thessalonique eut pour eux une vénération singulière. Leurs mystères, copie informe de la fable Egyptienne, sur la mort d'Orus tué par Typhon, avoient rapport à l'histoire du jeune Iacchus, ou du Bacchus des fêtes de Cérès.

L'île de Samothrace eut aussi ses Cabires, qui, dans les commencements, n'avoient rien de commun avec ceux de Lemnos. La religion de cette île fameuse révéra d'abord les grands Dieux : elle adora ensuite les premiers Dioscures, remplacés enfin, dans des siècles très-postérieurs, par Castor & Pollux.

*Var. de ling. latin. l. 4.*

Il paroît que le Ciel & la Terre furent les grands Dieux de Samothrace. Le culte de ces deux Divinités étoit un reste de l'ancienne religion de la Grèce. Abolie par l'introduction du culte de Saturne, elle ne se conserva que dans les cantons où les colonies Egyptiennes & Orientales ne péné-

trèrent point. Les premiers habitants de Samothrace, établis depuis si long-temps dans cette île, qu'on avoit perdu l'idée de leur origine, passoient pour Autochones. Il est très-probable qu'au culte du Ciel & de la Terre, se joignit, dès une haute antiquité, celui d'Hécaté, Déesse redoutable, qui avoit un antre sacré, des mystères & des orgyes.

La seconde époque commence à l'établissement des Pélasges, qui, chassés de l'Attique, se réfugièrent en Samothrace, quatre-vingts ans avant la prise de Troie. Ils y portèrent, ainsi que dans celles de Lemnos & d'Imbros, les mystères dont Homère, ni Hésiode n'offrent aucun vestige. L'ancien culte du Ciel & de la Terre ne fut pas entièrement détruit; ils y mêloient celui des Dieux Cabires & des anciens Dioscures. Les premiers n'étoient que Cérès, Proserpine, Pluton & Mercure, dont les Pélasges avoient trouvé le culte établi dans l'Attique, & dans la Béotie. A ce culte se joignoit celui des trois anciens Dioscures fils de Jupiter & de Proserpine: c'étoit une dépendance de celui de Cérès. Dans la suite ils n'eurent plus aucune différence.

Ces Divinités déjà adorées dans le reste de la Grèce, firent disparoître, en Samothrace, le culte des trois anciens Dieux : le Ciel n'eut plus guère d'autels, supposé même qu'il lui en restât encore ; & quoique la Terre fût toujours mise au rang des grands Dieux, on avoit transporté presque tous ses attributs à la Déesse des moissons, & à Rhéa ou Cybèle, femme de Saturne.

Enfin, dans la troisième époque, on confondit Castor & Pollux fils de Léda, avec les anciens Dioscures. La cause de cette substitution est qu'on qualifioit ces héros, ainsi que les Dieux de Samothrace, du nom d'*Anaces* : titre qui avoit été commun à tous les Dieux, aux rois mêmes & aux héros. Tel avoit été le sort des Tyndarides. Homère ne les place point dans le ciel : au siècle de Pindare, ils avoient des temples & des autels ; mais, quoiqu'ils présidassent aux courses & aux combats Gymniques, ils n'étoient point encore entièrement divinisés. Pollux, fils de Jupiter, partageoit sa Divinité avec Castor, fils de Tyndare. Hésiode donne l'intendance de la navigation à Hécate & à Neptune, invoqués alors par les écuyers, & par ceux qui disputoient le

le prix dans les jeux gymniques : c'est ce qui composa dans la suite le département de ces nouveaux Dioscures, qui, au siècle de Théocrite, en possession pleine & entière de la Divinité, n'étoient plus distingués des anciens.

Les cérémonies observées dans les mystères de Samothrace, & le dogme qu'on y enseignoit, nous sont presqu'entièrement inconnus : le secret inviolable auquel étoient astreints les initiés, répand sur cet objet une obscurité impénétrable. Le vrai nom sous lequel on invoquoit ces Divinités, étoit regardé comme ineffable. On se préparoit à cette initiation, par une espèce de confession de ses fautes à un Prêtre, qui purifioit ceux qui s'avouoient coupables de meurtre. On plaçoit les initiés sur une espèce de trône. Une ceinture rouge, qu'ils portoient toujours sur la chair, les préservoit de tous les dangers, & singulièrement de ceux auxquels les navigateurs étoient exposés (*a*). Tels furent ces mystères

(*a*) Voyez *Recherches sur les Cabires*, par Fréret, t. 27. des MÉM. de L'ACAD.

fameux, dans lesquels, par la suite, les Tyndarides furent particulièrement honorés.

Apol. l. 3. p. 178.

Cependant, privé de ses deux fils, Tyndare avoit confié à Ménélas, son gendre, l'administration du royaume. Sous le règne de ce Prince, & pour venger l'insulte que lui fit Paris, les Grecs entreprirent la guerre de Troie, si célèbre dans les antiquités Grecques. Nous ne faisons qu'indiquer ici ces évènements, devant traiter avec étendue, l'histoire de ce siège, ses causes & ses suites. Nous en disons autant d'Hercule, & du retour de ses descendants dans le Péloponnèse, qui eut tant d'influence sur la Grèce. Une histoire aussi compliquée que celle des temps héroïques, exige qu'on aille pas à pas, pour ne point jeter de la confusion sur les objets, en les circonscrivant dans un espace trop étroit.

Pauf. l. 2. c. 18.

Après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens se soumirent volontairement à Oreste, fils d'Agamemnon, & neveu du Roi de Lacédémone. Dépouillé par sa propre mère, des Etats auxquels sa naissance l'appelloit, ce Prince se tenoit toujours à portée d'y rentrer. Maître d'Argos, il avoit, dans

ſon parti, une multitude d'Arcadiens, & pouvoit compter ſur un prompt ſecours des Phocéens. Ce n'eſt pas que Ménélas n'eût laiſſé des enfants mâles; mais les Spartiates préférèrent d'obéir au petit-fils de Tyndare, plutôt qu'à Nicoſtrate & à Mégapenthe, que le mari d'Hélène avoit eus d'une eſclave. Peut-être des raiſons de politique aidèrent-elles à déterminer leur choix: ils avoient lieu d'eſpérer que ce Prince réuniroit un jour au ſceptre de Sparte, ceux d'Argos & de Mycènes, & que leur empire l'emporteroit ſur tous ceux de la Grèce. Si telles furent les vues des Lacédémoniens, l'évènement en juſtifia la ſageſſe: Oreſte rentra dans le domaine de ſes pères, & tranſmit, en mourant, un royaume floriſſant, à Tiſamène qu'il avoit eu d'Hermione, fille de Ménélas & d'Hélène. La révolution du Péloponnèſe, qui, la troiſième année du règne de ce Prince, arracha l'empire aux deſcendants de Pélops, eſt peut-être une des plus intéreſſantes. Si la poſtérité d'Oreſte eût eu le temps de s'affermir ſur le trône élevé par ce Prince, la face de la Grèce auroit été certainement différente de ce qu'elle devint par la ſuite: poſſeſſeur

d'une grande partie du Péloponnèse, un Prince ambitieux & conquérant eût assujetti aux mêmes loix une presqu'île destinée, ce semble, par la nature à ne composer qu'un seul Etat; & peut-être la Grèce n'eût jamais renfermé dans son sein tant de petites Républiques qui la divisèrent si souvent.

L'Arcadie trouve ici naturellement sa place. Nous allons parler de cette province dont les colonies pénétrèrent jusqu'en Italie.

*Pauf. l. 8. c. 1.*

Histoire de l'Arcadie.

*Xenoph.*

Les Arcadiens, le seul peuple de la Grèce qui pût se dire Autochthone, passoient pour les plus anciens habitants de la contrée. C'est ce pays qu'on assigne pour première demeure aux Pélasges qui, delà, se répandirent dans toutes les parties de la Grèce. On sait ce qu'il faut penser de la véritable origine de ces barbares, & l'idée qu'on doit se former de Pélasgus, le premier homme de ces régions, selon les anciennes traditions Arcadiennes.

Fixés au centre du Péloponnèse, les Arcadiens n'avoient aucune communication avec la mer. Agamemnon leur fournit les vaisseaux qui les conduisirent au siège de Troie. Cet éloignement

des côtes tourna leurs soins vers l'agriculture, & l'on ne doit point être surpris qu'ils aient fait moins de bruit dans l'histoire que les autres nations Grecques. Une puissance uniquement bornée à ses terres, devoit jouer un petit rôle parmi des peuples à portée de toutes parts des débouchés qu'ouvre la mer: les Arcadiens, ne pouvant, comme les autres Grecs, s'enrichir par le commerce, vendoient leurs services, & se louoient aux Princes qui vouloient les employer: d'où le proverbe; *imiter les Arcadiens*, pour signifier *vendre sa peine à autrui*.

On attribue la fondation de la ville de Lycosure, sur le mont Lycée, à Lycaon, fils de Pélasgus. Ce Prince fit honorer le Souverain des Dieux, sous la dénomination de Jupiter-Lycéen, & institua en son honneur, des jeux sous ce même nom. On présume que Lycaon règnoit en Arcadie, dans le temps que Cécrops gouvernoit Athènes. Il est étonnant que le voisinage d'Argos n'ait pas contribué plutôt à la civilisation des sauvages de l'Arcadie. *Pauf. l. 8. c. 2.*

L'homme est né pour la société, & dès que les moyens de se réunir lui sont présentés, les progrès de cette

Ibid. c. 3. réunion ſont rapides. Dès la troiſième génération, depuis Pélaſgus, une multitude d'hommes, même de villes, couvroit le pays.

Nyctimus, l'aîné des enfants de Lycaon, avoit ſuccédé à ſon père; ſes frères bâtirent des villes. On doit ſentir que les habitations connues dans la ſuite, ſous ce nom, ne furent, dans le principe, que des amas de huttes & de chaumières. Pallantium dût ſa fondation à Pallas; Phigalia, à Phigalus; Oreſthaſium, la même que celle qui fut appellée Oreſtée du nom d'Oreſte, fils d'Agamemnon, fut conſtruite par Oreſthéus.

La poſtérité de Lycaon fut très-nombreuſe, s'il eſt vrai que l'Arcadie doive à ces anciens perſonnages, une grande partie de ſes cités: on a même voulu qu'Œnotrus, le plus jeune de ſes enfants, ayant obtenu de Nyctimus, de l'argent & des troupes, fît voile pour l'Italie, & s'établît dans cette contrée, qui porta ſon nom.

Nous avons donné les raiſons qui s'oppoſent à l'exiſtence d'une colonie auſſi ancienne de la part d'un peuple pauvre, qui habitoit le milieu des terres, ſans vaiſſeaux, ſans aucune connoiſſance

de la marine : toutes les traditions s'accordent à ſuppoſer que l'Italie s'eſt peuplée d'abord, dans les environs du Pô. Les premiers habitants ne quittèrent les environs de ce fleuve, pour s'avancer vers la partie orientale, & delà paſſer en Sicile, que lorſqu'ils y furent contraints par de nouvelles peuplades, venues du Nord. Si la partie orientale, où débarquèrent les prétendus compagnons d'Œnotrus, eût été peuplée dès lors, ils auroient pouſſé les habitants vers le haut & non vers le bas de l'Italie. D'ailleurs, les Grecs d'Œnotrus, en venant par mer, devoient rencontrer la Sicile. Cette île agréable, dont toutes les côtes remplies de ports & de rades, offrent un facile accès, leur préſentoit un ſéjour commode, qui les invitoit à s'y fixer.

Les anciennes colonies Pélagiſques n'abordèrent point par mer, en Italie : on peut préſumer qu'elles y pénétrèrent par les paſſages ſeptentrionaux des Alpes, comme, pluſieurs générations auparavant, les peuplades d'origine Illyrienne. La Langue Romaine n'avoit d'autres termes que celui de *Græci*, pour déſigner les Grecs, & ce nom avoit une acception très-étendue, qui

renfermoit non-seulement l'Hellas; mais encore l'Epire, la Macédoine, ainsi qu'une partie de la Thrace. Les peuples de ces contrées étoient donc des Grecs, &, selon toutes les apparences, c'est de ce nord de la Grèce que venoient les colonies Pélagisques, qui, dans le temps où ce pays se poliçoit insensiblement par le mêlange des étrangers avec ses anciens habitants (*a*), passèrent en Italie.

Lycaon n'avoit eu qu'une seule fille, sur laquelle on a débité beaucoup de fables, & dont les Arcadiens conservoient le tombeau. Placée dans le ciel, Callisto fut la constellation de la grande ourse.

Ibid. c. 4. Après la mort de Nyctimus, Arcas, fils de cette Princesse, prit possession du royaume. Instruit par Triptolème, il enseigna à ses sujets l'art de semer le bled, de faire le pain, de filer la laine, d'en faire des étoffes & des habits: art dans lequel il avoit eu Aristée pour

---

(*a*) Voyez l'extrait de l'ouvrage de Fréret, sur l'*origine & l'ancienne histoire des peuples de l'Italie*, inséré dans le dix-huitième Vol. des Mém. de l'Acad.

maître. Cet Ariſtée, Roi d'un canton de l'Arcadie, avoit enſeigné aux hommes l'uſage du miel & du fromage : ſi toutefois ils eurent beſoin de leçons, pour ſe ſervir du premier de ces aliments.

*Juſt. l. 1. c. 13.*

Sous le règne d'Arcas, le pays quitta le nom de Pélaſgie, & les Pélaſges prirent celui d'Arcadiens. Ainſi, les ſauvages de la Grèce perdoient le nom qui déſignoit leur vie errante, à meſure qu'ils ſe civiliſoient.

*Pauſ. ubi ſup.*

Arcas eut d'Erato ſon épouſe, Azan, Aphidas & Elatus ; ſans compter un fils naturel, Autolaüs, qu'il avoit avant de ſe marier. On ne crut pas toujours devoir tout accorder à un aîné. Quoique les Etats fuſſent très-petits, dans ces temps reculés, Arcas partagea le ſien, entre ſes enfants ; la part d'Azan fut nommée Azanie. De ce canton ſortit un eſſaim qui alla ſe répandre ſur les bords du fleuve Pencale, en Phrygie. L'opinion où l'on étoit ſur le grand nombre d'émigrations Arcadiennes, prouve que ce peuple, qui ne pouvoit être qu'agricole, s'étoit adonné à la culture de la terre, ſource de la population.

Aphidas eut Tégée & les terres

adjacentes : delà, dans les Poëtes, cette Ville est appellée l'héritage d'Aphidas ; celui d'Elatus fut le mont Cyllène, qui pour lors n'avoit point de nom, ou plutôt étoit inhabité. Il est naturel de commencer par cultiver les plaines & les vallées ; la culture des montagnes exige d'autres travaux. Elatus sans doute ne put parvenir à défricher sa montagne, puisque, quelque temps après, il passa dans le pays connu depuis sous le nom de Phocide. Il se joignit aux habitants, & les secourut contre les Phlégyens qui leur faisoient la guerre avec avantage. La ville d'Elatée lui rapporte son origine.

Azan eut un fils nommé Clitor. Aphidas eût Aléus. Elatus fut père de cinq enfants ; entr'autres, d'Epytus. Les premiers jeux funèbres furent célébrés à la mort d'Azan. On ignore en quoi ils consistoient : on sait seulement qu'il y eût des courses de chevaux. Clitor, un des plus puissants Princes de son temps, fit sa résidence à Lycosure, & bâtit une ville de son nom. Aléus se maintint en possession des terres qui lui étoient échues en partage. Les enfants d'Elatus donnèrent leurs noms à plusieurs lieux du pays. Il est à pré-

ſumer que leur père les y avoit laiſſés en partant pour la Phocide. Pircus, l'un d'eux, fut père de Néera, femme d'Autolycus fils de Dédalion, qui habitoit le mont Parnaſſe.

Clitor, fils unique d'Azan, mourut ſans poſtérité. Epytus l'aîné de ſes neveux lui ſuccéda. Ce Prince périt de la piquure d'un ſerpent. Aléus, ſon ſucceſſeur, bâtit le temple de Minerve-Aléa, qu'on voyoit encore à Tégée, du temps de Pauſanias. C'eſt dans cette Ville qu'il établit le ſiège de ſon empire. Ce Prince eut trois fils; Lycurgue, Amphidamas, Céphée, & une fille nommée Augé. Hercule vint à Tégée: la Princeſſe ne put réſiſter à la bonne mine, ou à la violence du héros. Les ſuites de ce commerce furent telles qu'on devoit les attendre de la part d'un des hommes les plus vigoureux de la Grèce. Informé de l'accouchement de ſa fille, Aléus enferme dans un coffre la mère & l'enfant, & les abandonne à la merci des flots. Le coffre fut porté, dit-on, juſques dans l'Aſie mineure, vers l'embouchure du Caïque, & recueilli par Teuthras, homme puiſſant, qui, charmé de la beauté d'Augé, l'épouſa.

Ce coffre a l'air d'une fable : comment Aléus l'eût-il pu faire transporter à travers les terres de l'Argolide, qui séparoient ses Etats de la mer ? Comment ces deux infortunés n'ont-ils pas péri dans un aussi long trajet ? Sans doute la malheureuse Princesse fut vendue à des marchands, qui la cédèrent à Teuthras, ou, peut-être, chassée de la maison paternelle, elle s'embarqua sur quelque vaisseau qui la conduisit dans l'Asie mineure. On montroit à Pergame, sur le Caïque, le tombeau d'Augé : c'étoit une petite éminence, entourée d'une balustrade de pierres. Sur la tombe, étoit représentée une femme en bronze, & entièrement nue.

Après la mort d'Aléus, le royaume vint à Lycurgue, par droit d'aînesse. On sait qu'il employa la ruse & l'artifice pour se défaire d'Aréthus, homme belliqueux & remuant, qui lui causoit apparemment de l'ombrage. Ses deux fils, Ancée & Epochus, moururent avant leur père, qui finit ses jours dans un âge fort avancé, & eut pour successeur Echémus, fils d'Æropus, petit-fils de Céphée, & arrière-petit-fils d'Aléus.

Sous le règne & la conduite de ce

Prince, les Achéens remportèrent une grande victoire sur Hyllus, fils d'Hercule, près de l'isthme de Corinthe. Nous remettons au temps des Héraclides dans le Péloponnèse, à parler de cette expédition. Echémus tua Hyllus, dans un combat singulier.

Paus. l. 8. c. 5.

Agapénor, fils d'Ancée, petit-fils de Lycurgue & successeur d'Echémus, commandoit les troupes Arcadiennes, au siège de Troie. Après la prise de cette Ville, la même tempête qui dispersa les Grecs, jetta Agapénor & ses compagnons sur les côtes de Cypre. Contraint par la nécessité, il s'établit à Paphos. Cette Ville lui dût le culte de Vénus. Il y éleva un temple à cette Divinité, auparavant honorée à Golgos petite ville de la même île. Qu'ils étoient foibles alors les progrès des Grecs dans la marine! La tempête les écarte-t-elle de leur route, & les force-t-elle d'aborder en des régions étrangères? privés, sans doute, des instruments nécessaires pour radouber leurs vaisseaux brisés par la mer, ou pour en construire de nouveaux, ils se voient obligés de se fixer dans ces contrées, éloignés de leur terre natale, de leurs parents, de leurs amis, de leurs biens. Les bois

propres à la construction des vaisseaux, & sur-tout à celle des vaisseaux en usage dans ces temps grossiers, ne devoient manquer nulle part : les pays alors souvent inhabités, ou très-peu peuplés, étoient couverts de vastes forêts.

L'absence d'Agapénor laissa la couronne à Hippothoüs, issu d'Arcas par Elatus. Hippothoüs ne fit rien de mémorable ; si ce n'est qu'il transféra le siège de son empire, de Tégée à Trapézunte. Ce Prince eut pour successeur son fils Epytus, sous le règne duquel Oreste, fils d'Agamemnon, d'après l'Oracle de Delphes, quitta Mycènes, pour se transplanter en Arcadie. On prétend qu'Epytus, ayant eu la témérité d'entrer à Mantinée, dans le temple de Neptune, dont l'accès n'étoit réservé qu'aux femmes, perdit la vue, & mourut peu de temps après. Les hommes veulent trouver la cause de tous les évènements.

Sous le règne de Cypsélus, fils d'Epytus, les Héraclides conquirent le Péloponnèse. A cette nouvelle, Cypsélus songe aux moyens de se soustraire à cette invasion, & donne sa fille en mariage à Cresphonte, un des fils d'Aristomaque, chef de cette expédition.

Plusieurs Princes se présentent, dont il ne nous reste guère que les noms. Laïas fils de Cypsélus, soutenu par les Héraclides qui, d'Argos & de Lacédémone, étoient venus à son secours, mena à Messène Epytus fils de sa sœur. Bucolion, fils de Laïas, succède à son père: après lui Simus son fils porte la couronne. Pompus, fils de ce dernier, faisoit fleurir le commerce dans ses Etats: les habitants d'Egine débarquoient à Cyllène d'où ils faisoient porter leurs marchandises en Arcadie, à dos de mulet. Pour signaler sa reconnoissance envers ces insulaires, Pompus donna le nom d'Eginète à son fils, qui occupa le trône après lui.

Sous le règne de Polymnestor, les Lacédémoniens, conduits par leur Roi Charillus, firent, pour la première fois, une irruption sur les terres des Tégéates. On s'arme contre les agresseurs; hommes & femmes, tous marchent contr'eux. Les Lacédémoniens perdent la bataille; leur Général est pris avec un grand nombre des siens. Les évènements postérieurs au règne d'Agapénor, sont d'une époque différente de celle que nous parcourons: nous en parlerons

plus amplement dans les siècles auxquels ils appartiennent.

Polymnestor mouroit sans enfants. Echmis, fils de son frère, monta sur le trône. Sous son règne s'alluma la célèbre guerre de Messène. De tous temps liés d'amitié avec les Arcadiens, les Messéniens n'eurent pas de peine à les engager de joindre leurs forces aux leurs, & de marcher contre les Spartiates sous les enseignes d'Aristodème, Roi de la Messénie.

Aristocrate, fils d'Echmis, paroît avoir, plus d'une fois, excédé les bornes du pouvoir souverain. Vers les terres de Mantinée, sur les confins des Orchoméniens, étoit un temple dédié à Diane-Hymnia, Déesse envers laquelle les Arcadiens avoient une dévotion singulière. Aristocrate épris des charmes de la jeune vierge, qui faisoit alors la fonction de Prêtresse, & ne pouvant la rendre favorable à ses vœux, pousse la brutalité & l'impiété jusqu'à lui faire violence dans le temple même. Ce crime est bientôt divulgué : les Arcadiens irrités le lapidèrent. Les peuples ni les Rois ne connoissoient guère alors les bornes de leurs droits respectifs. Pour obvier à un pareil inconvénient,

on n'accorda plus ce ſacerdoce qu'à une femme mariée.

Ariſtocrate eut pour fils Hycétas, père d'Ariſtocrate II. Celui-ci convaincu de s'être laiſſé corrompre par les Lacédémoniens, & d'avoir cauſé la défaite des Meſſéniens, auprès de *la grande foſſe*, fut maſſacré par les Arcadiens. Son crime arracha l'empire aux deſcendants de Cypſélus.

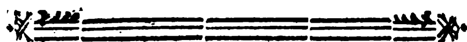
Quoique la valeur guerrière des Arcadiens n'ait pas fait autant de bruit que celle de quelques autres peuples de la Grèce, les entrepriſes exécutées du conſentement de toute la nation, prouvent que ce ne fut point défaut de courage qui les empêcha de paroître plus ſouvent ſur la ſcène. *Ibid. c. 6.*

Nous les verrons ſuivre le reſte de la Grèce en Aſie, & venger l'honneur de Ménélas ; ſoutenir l'innocence, en ſecourant les Meſſéniens, & défendre à Platée la patrie contre les Perſes ; ſe liguer avec Sparte contre Athènes, dans la guerre du Péloponnèſe ; paſſer en Aſie avec Agéſilas ; ſuivre la fortune de Sparte, au combat de Leuctres ; &, après cette malheureuſe journée, être les premiers à ſe ranger du parti des Thébains. Si, lors des démêlés des

Grecs avec les Rois de Macédoine, ils ne voulurent prendre les armes ni contre Philippe, à Chéronée, ni contre Antipater en Thessalie, ils ne trahirent point non plus la cause commune. Furent-ils prudents ou coupables envers la patrie, dans cette occasion ? La suite de l'histoire nous l'apprendra. Les Arcadiens ne se trouvèrent pas aux Thermopyles, pour en disputer le passage aux Gaulois: leur pays, dégarni de troupes, fût devenu la proie des Lacédémoniens, qui n'auroient pas manqué de profiter de la circonstance pour le ravager. L'intérêt particulier l'emporta sur le général; mais cet intérêt étoit général pour la nation Arcadienne. Enfin ils se montrèrent plus ardents que tous les autres peuples de la Grèce, à entrer dans la ligue des Achéens, dernier appui de la liberté Grecque.

Cet exposé rapide montre que les Arcadiens étoient aussi propres au métier des armes, que les autres peuples de la Grèce: peut-être dûrent-ils le bonheur à leur situation.





# LIVRE SEPTIÈME.



## *HISTOIRE DE CORINTHE Et de la COLCHIDE.*

C'EST ſouvent moins l'étendue, que la ſituation d'un Empire, qui fait ſa gloire & ſa richeſſe. Combien d'Etats occupent une vaſte portion de la ſurface du globe, & trainent, ſous le deſpotiſme & l'ignorance qui en eſt inſéparable, une exiſtence vile & mépriſable ; tandis que de petites villes, qui ne ſont qu'un point imperceptible de cette ſurface, ont fait en même-temps & le bonheur des nations avec leſquelles elles eurent des rapports, & celui de leurs propres citoyens ?

Corinthe commença plus tard que les autres villes de la Grèce à être gouvernée par des Rois particuliers. D'abord elle fut ſoumiſe à la domination de ceux d'Argos & de Mycènes. Une

position heureuse, & la plus avantageuse, sans contredit, de toute la Grèce, ne permettoit pas qu'elle demeurât une place du second ordre. Bâtie au pied d'une montagne, dont le sommet défendu par une citadelle, empêchoit par terre, l'entrée de toute la province ; pourvue au levant & au couchant de deux ports qui la mettoient en communication avec les deux mers, & delà avec le monde entier, elle devint une des villes les plus riches : mais ses habitants ne tardèrent pas à se corrompre. Tel est l'effet du commerce ! il change les fortunes & les mœurs en peu de temps. L'agriculture ne produit point ces révolutions frappantes qui, élevant subitement un homme au faîte de la prospérité, portent dans les premiers rangs de la société, les vices les plus bas, fruits ordinaires d'une extraction obscure.

*Pauf. l. 2. c. 1.* Si l'on en croit les Corinthiens, ils prirent leur nom de Corinthus, qui, selon l'usage, passoit dans le pays, pour fils de Jupiter. La vanité nationale avoit fait imaginer cette filiation aux habitants de la Corinthie. Eumélus, de la famille des Bacchiades, maison illustre de Corinthe, prétendoit, dans une

histoire de cette Ville, que la contrée eut d'abord le nom d'Ephyrée, d'une fille de l'Océan, qui s'y établit dès les premiers temps. Marathon, petit-fils d'Aloéus, qui reconnoissoit le soleil pour l'auteur de sa naissance, craignant les mauvais traitements d'Epopée, se transplanta dans la partie maritime de l'Attique. Revenu dans le Péloponnèse, après la mort de son père, il partagea le royaume entre ses enfants, & retourna dans l'Attique. Sicyon & Corinthus, fils de ce Prince, donnèrent leur nom aux pays qui leur étoient échus. La contrée jusqu'alors appellée Asopie, eut celui de Sicyonie; l'Ephyrée fut nommée Corinthie.

Les Corinthiens ne le cédoient en rien aux autres peuples, sur les merveilles qu'ils débitoient de leur pays: à l'imitation des Athéniens, ils racontoient une dispute entre le Soleil & Neptune. Briarée, choisi pour arbitre, adjugea l'isthme au Dieu de la mer, & le promontoire qui commande la Ville, au Soleil.

Corinthus meurt sans enfants, & laisse le royaume à Créon (*a*). Sur ces en-

(*a*) Il paroît que, par ce mot, il faut entendre

*Ibid. c. 3.* trefaites, Jason, chassé d'Iolchos avec Médée, arrive à Corinthe. L'ordre des choses exige que nous disions comment cette Princesse se trouvoit pour lors dans la Grèce ; nous parlerons en même-temps des premières navigations des Grecs dans le Pont-Euxin.

Les fables présentent peu de sujets aussi célèbres que la conquête de la Toison d'or, l'histoire ancienne de la Grèce peu d'actions aussi intéressantes. Le voyage que les Grecs entreprirent pour pénétrer dans le fond de la mer noire, peut être envisagé comme la découverte de l'Amérique, par les Européens. Cette expédition fit faire aux Grecs quelques progrès dans l'architecture navale. *Diod. l. 4. p. 245.* Ces peuples, jusqu'alors, ne s'étoient servi que de petites barques, de petits navires marchands ; ils en construisirent, pour ce voyage, de plus considérables. Le premier pas conduisit à de plus grands exploits.

---

un nom de dignité, plutôt qu'un nom personnel. Il signifie chef, *imperans*. C'est le sentiment de Paulmier.

Athamas, Roi d'Orchomène, fils d'Æolus, & arrière petit-fils de Deucalion, avoit épousé en premières noces, Néphélé. Après sa mort il eut pour seconde femme, Ino fille de Cadmus. Cette Princesse ambitieuse & jalouse, se voyant mère de Léarque & de Mélicerte, prit beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux : elle portoit une haine mortelle à Phrixus & à Hellé, enfants du premier lit. Le jeune Prince, comme aîné, devoit, à l'exclusion des siens, succéder à son père : tout fut mis en œuvre pour faire périr les deux infortunés. Apol. l. 1. p. 31.

Trop souvent les choses les plus sacrées servent d'instrument au crime. Pour réussir plus sûrement dans son infame entreprise, Ino en fait une affaire de religion. Une cruelle famine, dont on prétend qu'elle-même étoit la cause, désoloit la ville : elle avoit, dit-on, fait brûler le germe de tout le grain destiné à ensemencer les terres du petit Etat de son mari, en faisant jeter dessus de l'eau bouillante. La terre livrée à une stérilité extraordinaire, paroissoit frappée de la malédiction céleste ; &, comme on ne manquoit jamais, dans les calamités

publiques, de consulter l'Oracle, Athamas se seroit cru coupable de n'y pas recourir.

C'étoit répondre aux vœux de la cruelle marâtre. Soit qu'elle eût corrompu les Prêtres, ou allicié les députés, ceux-ci rapportèrent que le seul moyen de mettre fin à la stérilité, étoit d'immoler Phrixus à Jupiter. Ces barbares sacrifices ne devoient point étonner dans un pays dont une partie des habitants sortoit de Phénicie, où de semblables abominations se commettoient avec le plus grand appareil.

*Diod. l. 4. p. 250.* *Her. l. 7. c. 58.*

Le malheureux Phrixus eût été victime de la superstition, sans son gouverneur, ou, selon d'autres, sans un des Prêtres de l'Oracle, qui lui découvrit un si noir complot. Phrixus aussitôt, cherche les moyens de se soustraire avec sa sœur, à une trahison aussi malignement concertée : il fait équiper un vaisseau, enlève une partie des trésors de son père ; s'embarque avec Hellé, & va chercher un asyle chez Æétès son parent, qui règnoit dans la Colchide.

La jeune Hellé n'étoit point destinée à survivre à son infortune: fatiguée des incommodités de la mer, elle mourut en chemin; ou plutôt, étant montée sur le

le tillac du vaisseau, elle tomba dans les flots, & se noya dans cette partie de l'Archipel, qui, de cette aventure, eut le nom d'Hellespont, ou mer d'Hellé. Phrixus descend à terre, après avoir rendu les derniers devoirs à sa sœur, il se rembarque & termine heureusement son voyage. Æétès le reçoit avec bonté, & lui donne en mariage sa fille Calciope. Tel est le fondement simple & naturel de la fable du bèlier à la Toison d'or, sur lequel Phrixus & Hellé traversèrent les mers, & que le premier, abordé en Colchide, immola, pour obéir aux ordres d'un Oracle. Ce qu'il peut y avoir de réel dans cette fiction, c'est que le vaisseau des enfants de Néphélé s'appelloit *le Bèlier*, à cause de la figure qu'il portoit à la proue.

Banier, t. 6. p. 357, &c.

La Colchide.

L'ancienne histoire de la Colchide n'est pas plus exempte de fables que celle des autres royaumes de ces temps reculés. Le Soleil, dit-on, eut deux fils, Æétès & Persès, que leurs cruautés rendirent célèbres. Le premier fut Roi de la Colchide ; l'autre eut une fille dont l'inhumanité surpassa celle de son père. On ne peut lire, sans frémir,

toutes les abominations auxquelles elle se livroit. Æétès épousa ce monstre, dont il eut un fils nommé Ægialée, & deux filles, Circé & Médée, dignes rejetons d'une pareille famille. La plume se refuse à tracer tant d'horreurs. Versée dans la connoissance des poisons, Circé fut une habile magicienne. Médée n'avoit pas encore donné des marques de la férocité de son caractère ; au contraire, tandis que la loi condamnoit tous les étrangers qui abordoient dans le royaume, à être sacrifiés à Diane, elle mettoit tout en œuvre pour sauver la vie à ces malheureux. Devenue suspecte à son père, elle fut surveillée.

Les anciens habitants de la Colchide, étoient originaires d'Egypte. Hérodote, qui avoit visité l'un & l'autre pays, avoit été frappé des traits de ressemblance qui se trouvoient entre les deux peuples. Les Colques étoient un détachement de l'armée de Sésostris : l'expédition de ce conquérant avoit influé sur la civilisation d'une grande partie de la terre. Ils avoient l'usage de la circoncision, qu'ils tenoient des Egyptiens. Je passe sous silence l'induction qu'on pourroit tirer en faveur de l'origine des Colques, du teint basané

L. 2. c. 104.

& des cheveux crépus qui leur étoient communs avec les premiers.

Sortis d'un Empire où florissoit l'agriculture, les Egyptiens avoient changé la Colchide, contrée insalubre & marécageuse, en un pays excellent. L'opulence & les arts qui, du temps des Romains, règnoient dans cette région; le grand nombre & la magnificence de ses villes; la bonté de ses ports, la foule de commerçants qui s'y rassembloient de toutes parts, attestent les grands travaux du peuple ingénieux qui la disposa à devenir le centre d'un trafic considérable.

*Plin. l. 6. c. 4. 5. & l. 23. c. 15. Arrian. Peripl. Pont-Euxin. Strab. l. 11. p. 498 & passim. Lucian. in Toxar.*

Il ne faut que jetter un coup d'œil sur le physique de la Colchide, pour sentir qu'il falloit toute l'industrie Egyptienne, afin de transformer en une des plus fertiles contrées de l'univers, un pays qui n'est plus aujourd'hui qu'un marécage, dont le sol humide & couvert de fange, fournit à peine à la subsistance de quelques malheureux habitants.

La Mingrélie.

Chardin, voyage en Asie, t. 1. p. 121, &c.

Voisine des Palus-Méotides, & de la Chersonèse-Taurique, la Colchide s'étendoit du pied du Caucase aux rives du Pont-Euxin. Elle est arrosée par de grands fleuves, qui forment souvent,

le long de leur cours, des étangs & des lacs ; entr'autres, par le Phase, dont l'embouchure est dans cette mer, qui reçoit plus de rivières que la Méditerranée. En ce vaste réservoir, viennent se rendre, par le Danube, presque toutes les eaux de l'Europe. Le Niester, le Boristhène, le Tanaïs, s'y précipitent. Quelle proportion entre cette prodigieuse quantité d'eaux, & le Bosphore qui leur sert d'issue ! Des canaux souterrains, qui traversent peut-être l'Europe & l'Asie, suppléent donc au défaut d'écoulement visible des eaux du Pont-Euxin ? Cette espèce de transpiration humecte intérieurement tout le sol des pays qui environnent cette mer. La Colchide en est toute pénétrée : pour peu qu'on y creuse, l'eau rejaillit sur la surface, & s'y répand à grands flots. Cette contrée, dans son état naturel, n'est donc qu'un marécage, dont l'air mal-sain étouffe ou corrompt toutes les productions de la terre.

Tournefort.

Qu'on imagine, d'après ce tableau, les travaux immenses des Egyptiens, pour mettre en culture des campagnes si rebelles à la main de l'homme ! Dans les temps qui nous occupent, ce peuple étoit

peut-être le seul de la terre qui pût tenter une pareille entreprise; & les fables des Grecs sur la fertilité de la Colchide, & leur expédition, montrent qu'elle avoit été suivie du succès.

Les colonies Grecques, que différentes révolutions reléguèrent dans ce pays, en entretenant avec soin, à l'exemple des Egyptiens, les travaux (*a*) qui

---

(*a*) Ces vices ont insensiblement repris le dessus, entre les mains du despotisme. Le lecteur nous saura gré de lui présenter la comparaison que fait M. de Bougainville de la Colchide, avec la Hollande : comparaison d'autant plus juste, que le rapport singulier qui se trouve entre ces deux contrées, si distantes l'une de l'autre, a précisément les mêmes causes, tant physiques que morales : MÉM. DE L'ACAD., t. 25.

« On sait que la Hollande & les autres pro- » vinces-unies, sont les pays les plus bas » de tous ceux qu'on nomme spécialement » *Pays-bas*, parce que le sol s'en élève à peine » au-dessus du niveau de la mer. La partie » maritime de ce terrein est même assez gé- » néralement moins haute, que l'Océan qui » la baigne, & qui l'enseveliroit, sans les » digues que l'industrie vigilante d'un peuple » nombreux, oppose sans cesse à ses efforts. » Le reste du pays, en remontant du côté des » terres, est arrosé par les eaux de plusieurs

avoient triomphé des vices du terrein, conservèrent à la Colchide son opulence & sa fertilité. Ainsi le voyage des Argonautes ouvrit aux Grecs un commerce important, & leur indiqua où ils pourroient verser, dans la suite, le surplus de leur population.

Les premières années du mariage de Phrixus & de Calciope furent heureuses. Il eut quatre fils : mais la cruauté assoupie dans l'ame d'Æétès reprit le

---

» fleuves considérables, qui s'y rassemblent » de toutes parts : c'est, pour ainsi dire, » le lit commun de la Meuse, de l'Escaut, » du Rhin, & d'un grand nombre d'autres » rivières, dont quelques-unes même s'y » perdent dans les sables, avant que d'arriver » jusqu'à la mer. Cette prodigieuse quantité » d'eaux, dont les Pays-bas sont comme » abreuvés, les inonderoit, si l'art y laissoit » agir la nature. Tant de levées & de canaux » qui traversent ces campagnes, aujourd'hui » si fertiles, ne contribuent pas moins à » conserver le pays, qu'à le rendre à la fois » pratiquable & florissant : mais peuplée par » des barbares, au temps où César & Tacite » écrivoient, cette même région n'étoit qu'une » plaine marécageuse & stérile. C'est exac- » tement le cas où se trouve la Colchide : il » ne s'agit que de changer les époques ; & » cette ressemblance est l'effet d'une situation » pareille, & des mêmes révolutions. »

dessus, & l'avarice se joignant à cette passion, il fit metre son gendre à mort, pour s'emparer de ses richesses (*a*). Calciope veut dérober ses enfants à la fureur de son aïeul: elle les fait embarquer secrètement, & conduire en Grèce. Ino ne vivoit plus; elle espéroit qu'Athamas auroit perdu sa barbarie, avec celle qui en avoit été la cause. Les fils de Phrixus échouèrent sur les côtes d'une île, où ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de Jason, qui les ramena dans la Colchide, & les rendit à leur mère. En reconnoissance de ce bienfait,

(*a*) Cette tradition, suivie par Banier, contredit ce que nous avons dit plus haut, sur l'autorité de Pausanias. On a vu, dans l'histoire d'Orchomène, que, du vivant d'Athamas, Phrixus, ou, selon d'autres, Presbon, fils qu'il avoit eu de la fille d'Æétès, étoit revenu dans la Grèce, & qu'Athamas avoit disposé en sa faveur, de ses Etats, légués, faute d'héritiers en ligne directe, à Coronus & Haliartès, ses neveux. L'histoire des temps anciens est quelquefois si embrouillée, qu'il est impossible de découvrir la vérité. Les fables, en la chargeant d'une multitude de faits étrangers, n'ont transmis à la postérité que la connoissance du fait principal, en jettant le doute sur les circonstances qui leur servent d'accessoire.

cette Princesse favorisa, de tout son pouvoir, les amours de Jason avec Médée sa sœur.

Pendant ce temps, Pélias, parent d'Athamas, par Eolus, dont ils descendoient l'un & l'autre, gouvernoit une partie de la Thessalie, qu'il avoit enlevée à Æson son frère. La fille du célèbre Salmonée, Tyro, eut une intrigue avec Neptune, c'est-à-dire, un de ses Prêtres, ou quelque Prince maritime. Deux jumeaux, qu'on fit exposer, furent le fruit de ces amours. Un pasteur rencontre les deux victimes du faux honneur: leur état le touche, il les prend chez lui, & les élève sous les noms de Pélias & de Nélée.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de nous convaincre que ces espèces de galanterie n'écartoient point les amants: Créthéus, oncle de Tyro, lui offrit sa main. La Princesse l'accepta: elle fut mère d'Æson, de Phérès & d'Amythaon. Créthéus, fondateur d'Iolchos, capitale de son petit Etat, laissa la couronne à son aîné, & donna d'autres établissements à Phérès, père d'Admète, ainsi qu'à Amythaon.

*Apol. l. 1. p. 35. &c. Diod. l. 4. p. 270. 271.*

Après la mort de Créthéus, Pélias & Nélée se disputèrent son royaume,

comme s'ils eussent eu à y prétendre. Obligé de céder, Nélée alla s'établir dans le Péloponnèse. Maître d'Iolchos, Pélias force Æson de vivre en simple particulier, sans toutefois oser le chasser de la ville. Il sentoit la couronne vaciller sur sa tête : ses craintes redoublent, lorsqu'il apprend qu'Alcimède, épouse de son rival, est accouchée d'un fils. L'Oracle lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un Prince de la race des Eolides : il cherche à le faire périr.

Æson & Alcimède pénètrent les desseins du tyran, &, pour soustraire à sa fureur l'unique espoir de leur race, ils firent courir le bruit que le jeune Diomède étoit dangereusement malade : peu de jours après ils publièrent sa mort. Tandis qu'on prépare ses funérailles, sa mère le porte sur le mont Pélion, & le confie à Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son siècle. Le Centaure prit soin de l'éducation du jeune Prince : il lui enseigna les sciences dont il faisoit lui-même profession, & sur-tout la médecine. Ce fut alors qu'il changea le nom de Diomède en celui de Jason.

Le jeune homme se formoit en silence

*Pind. Pyth. 4.* Parvenu à l'âge de vingt ans, il va consulter l'Oracle : Apollon lui ordonne de se vêtir à la manière des Magnésiens, d'ajouter à cet habillement une peau de léopard, semblable à celle que portoit son maître, de se munir de deux lances, & d'aller ainsi à la cour d'Iolchos. Sur le chemin du Pélion à la Ville, se trouvoit un fleuve ou torrent, pour lors débordé : une vieille femme s'offrit de passer Jâson sur ses épaules ; c'étoit Junon. Le jeune Prince perd, dans le trajet, une de ses chaussures : circonstance remarquable. L'Oracle avoit averti Pélias, de se méfier de l'homme qu'il verroit avec un pied nud.

Jason paroît dans la place d'Iolchos : toute la Ville a les yeux sur lui ; Pélias lui-même ne doute point que ce ne soit l'homme annoncé par l'Oracle. Ce jeu avoit été apparemment concerté entre les Prêtres & Chiron, ou il faut convenir que tous ces hazards s'étoient rencontrés d'une manière bien extraordinaire.

Pélias interroge l'étranger. Jason, sans s'effrayer du danger où peut l'exposer une déclaration formelle de la vérité, lui apprend qu'il est le

fils d'Æſon, raconte de quelle manière il a été élevé par le Centaure; puis ſe tournant vers les principaux de l'aſſemblée, il s'informe de la demeure de ſon père, s'y fait conduire, & en eſt reconnu, ſans que le tyran, témoin de tout l'intérêt qu'on prend au jeune Prince, oſe rien entreprendre.

Phérès eſt inſtruit de l'arrivée de ſon neveu, il quitte ſes Etats, & vient à Iolchos accompagné d'Admète, ſon fils. On mande Amythaon; les trois frères réunis, emploient cinq jours à ſe réjouir. Dès le matin du ſixième, Iaſon eut un entretien avec ſes oncles. On délibère ſur les moyens de détrôner le tyran; ils vont le trouver. Jaſon lui parle avec force: il lui reproche ſon uſurpation, & l'exhorte à lui rendre un bien qu'il poſſédoit injuſtement. Il lui abandonne tout, pourvu qu'il lui remette la couronne.

Pélias n'étoit point accoutumé à de pareils diſcours; celui de Jaſon l'étonne. Haï de ſon peuple, il croit devoir diſſimuler, & cherche à éluder ſa demande.

Jaſon, dans cet âge où la gloire fait ſur le cœur les plus vives impreſſions,

Diod. l. 4. p. 244. Find. loc. Cit.

ne soupiroit qu'après elle : lui procurer les occasions d'en acquérir, étoit l'éloigner d'Iolchos, au moins pour quelque temps. Ce jeune Prince avoit reçu une éducation vigoureuse : il surpassoit en force & en intelligence tous les hommes de son âge, & son noble cœur le portoit aux exploits qui devoient le rendre célèbre. La renommée de Persée & de tant d'autres héros l'agitoit, il brûloit de marcher sur leurs traces.

Pélias connut bientôt la trempe de ce génie bouillant : il espère le voir périr dans une rencontre dangereuse.

Les idées des Grecs commençoient à s'étendre. Bornés jusqu'alors à leur terre natale, ils n'avoient encore osé tenter de longs voyages maritimes ; peu-à-peu, ils s'enhardissoient. Les richesses des pays étrangers leur inspiroient l'envie de les partager par le commerce, & donnoient l'ébranlement aux esprits (*a*). Quoiqu'on ne puisse pénétrer précisément les motifs d'une expédition à laquelle l'élite de la Grèce prit part,

(*a*) Le lecteur curieux de savoir tout ce que les poëtes & les historiens ont débité sur le voyage des Argonautes, peut con-

essayons néanmoins d'approcher de la vérité.

Suivant quelques auteurs, le voyage des Argonautes avoit pour but de retirer de la Colchide les trésors que Phrixus y avoit portés ; ce fut du moins un prétexte employé par Pélias. D'autres veulent que la fable de la Toison d'or soit née de l'usage où l'on étoit, dans ces contrées, de ramasser, au moyen de peaux de moutons, l'or que rouloient certains torrents. Ces peaux couvertes de ce précieux métal qu'elles avoient recueilli, pouvoient être allégoriquement appellées des *Toisons d'or*. Varron pensoit que cette fable tiroit son origine d'un voyage entrepris par les habitants de la Grèce, pour acheter les laines & autres fourrures que la Colchide fournissoit en abondance. Sous ce point de vue, le commerce en eût été le motif. Il est probable qu'il fut à la fois ce que nous venons de dire, & en même-temps une expédition militaire.

*Her. l. 7. c. 197. Diod. l. 4. p. 244. 245. Strab. l. 11. p. 499.*

*De re rust. l. 2. c. 1.*

*Eust. ad Dion. Perieget.*

---

sulter les quatre *Dissertations de M. l'Abbé Banier*, sur ce sujet : MÉM. DE L'ACAD. t. 9 & 12 ; & ce que dit le même auteur dans le sixième vol. de son explication des fables.

Les Grecs se proposoient de s'ouvrir le commerce sur la mer noire : projet d'autant plus hardi, qu'alors les rives du Pont-Euxin étoient habitées par des barbares qui massacroient les étrangers (*a*). Les vues des Argonautes ne se bornoient pas à commercer, dans ces parages, d'une manière précaire & passagère : pour former des établissements, ils avoient besoin de flottes & de troupes ; leur armement consistoit en plusieurs vaisseaux. Ils laissèrent des colonies dans la Colchide, comme on peut s'en convaincre par la lecture d'Homère & de plusieurs autres Ecrivains. S'il n'est fait mention, dans les Poëtes, que du seul navire Argo, c'est qu'il étoit l'amiral de la flotte.

*Il. l. 5. v. 641. Plin. l. 6. c. 5. P.-Mela. l. 1. c. 19.*

Pélias pouvoit donc perdre son concurrent, sans qu'on pût le soupçonner d'y avoir part. Il ne s'agissoit que de sauver les apparences.

*Pind. loc. cit.*

Il fait venir Jason, jure qu'il est prêt à céder une couronne sur laquelle il lui reconnoît des droits si

(*a*) Delà les Grecs avoient donné à la mer, qui baigne ce pays, le nom d'*Axenos*, *inhospitalière*.

légitimes; mais il le prie auparavant de l'aider à satisfaire à un devoir de religion qui lui étoit imposé. Il lui raconte l'histoire du malheureux Phrixus, leur parent. L'ombre de ce Prince infortuné, & massacré dans la Colchide, lui est apparue, l'exhortant à venger sa mort, & à sauver ses enfants exposés journellement à l'avarice insatiable d'un tyran qui les retenoit de force à sa cour. « Mon âge », ajoute-t-il, « m'ôte » le pouvoir de remplir moi-même » une obligation que je regarde comme » sacrée; mais j'espère que vous voudrez » bien m'acquitter envers Phrixus, & » appaiser les mânes irritées d'un parent » qui demande vengeance. »

Qu'on se retrace l'ardeur de ce jeune Prince, l'amour des Grecs pour les aventures, l'opinion commune alors que les mânes des hommes morts en terre étrangère, sans cesse errantes, cherchoient tous les moyens de retourner dans leur chère patrie, & l'on verra que Pélias connoissoit le cœur humain, & qu'il forçoit Jason à ne pas reculer. Pour l'enflammer davantage encore, il l'assura que Phrixus, en abandonnant Thèbes, avoit enlevé des richesses, dont la conquête feroit en même-temps

& sa fortune & sa gloire. Il finit par l'assurer, avec serment, que, dès qu'il seroit de retour, il s'acquitteroit de sa promesse.

Jason consent à la proposition du Roi ; il en confère avec son père & ses oncles. On fait publier ce projet dans toute la Grèce : on invite les guerriers à suivre le héros dans une entreprise non moins utile que glorieuse.

L'élite de la jeunesse Grecque se rassemble : on bâtit le vaisseau qui doit porter Jason ; c'est le célèbre navire Argo, sur lequel on a débité tant de fables. Le nom qu'il portoit, lui venoit peut-être de ce qu'il avoit été construit sur le modèle du vaisseau que montoit Danaüs, lorsqu'il aborda dans l'Argolide ; ou parce que les Grecs, instruits de la navigation par les Phéniciens, dans la langue desquels les vaisseaux longs étoient appellés *Arco*, en auront fait le nom d'Argo. Il paroît en effet que les Grecs, qui ne s'étoient encore servi que de vaisseaux ronds, firent alors usage, pour la première fois, de vaisseaux longs. Cette dénomination désignoit les navires de guerre.

*Tzetz. ad Lycophr.* Bochart.

*Plin. l. 7. c. 56.*

Malgré les dangers d'une navigation

aussi périlleuse que devoit l'être celle du Pont-Euxin, pour des peuples qui n'étoient rien moins que navigateurs ; une multitude de Princes se rendirent en Thessalie pour suivre Jason.

Si l'on mettoit au nombre de ces héros, tous ceux que les anciens ont rangé parmi eux, la liste en seroit considérable. Ce voyage fit beaucoup de bruit, & étoit de nature à en faire. Tout ce que la Grèce avoit d'illustre, voulut en partager la gloire. Aux Princes contemporains, on en associa qui n'existoient pas encore : delà tant d'incertitudes sur cette partie de l'histoire des temps héroïques, dont la chronologie est très-difficile à déterminer. Homère s'est peu étendu sur cet article ; & il a été facile aux Poëtes postérieurs de donner carrière à leur imagination ; non-seulement ils ont heurté la vraisemblance historique, mais encore les notions les plus communes de la géographie.

L'époque de cette expédition est de la 69ème année avant la prise de Troie : ce qui suffit pour retrancher du catalogue des Argonautes, les Princes qui n'étoient point encore nés, ou n'étoient que peu avancés en âge ; tels

Castor & Pollux évidemment postérieurs à cette génération, & Théfée, qui, à son arrivée dans Athènes, trouva Médée à la cour de son père. Il en est de même d'Hercule. Quoique ce Prince fût alors en état de porter les armes, puisque déjà il avoit eu occasion d'exercer sa valeur, & qu'il se fût embarqué avec les Argonautes, il ne passa point dans la Colchide.

Her. l. 7. c. 193.

Jason fut déclaré chef de l'entreprise: on lui donne plus de cinquante compagnons. Nous nous contenterons de citer les principaux. Le pilote du navire étoit Tiphys, de Tipha petite ville de Béotie, sur le bord de la mer, dont les habitants vantoient leur habileté dans la marine; Zétès & Calaïs, enfants de Borée & d'Orithye, fille d'Erecthée Roi d'Athènes; Télamon & Pélée, fils d'Æaque; Idas & Lyncée, fils d'Apharée Roi de la Messénie; Amphiaraüs fils d'Oïclès, dont il a été question dans la guerre de Thèbes; Laërte, Roi d'Ithaque & père d'Ulysse; Acaste fils de Pélias, Roi d'Iolchos : il étoit juste que le fils partageât les dangers, auxquels tant de héros ne s'exposoient en partie, qu'en faveur du père; Méléagre, fils d'Œnée Roi d'Etolie;

Pauf. l. 9. c. 32.
Apol. l. 1. p. 42. 43.

Ancée, fils de Lycurgue Roi de Némée, dans le Péloponnèse, &c. Tels furent, en partie, les héros qui assistèrent à la conquête de la Toison d'or: La plupart étoient parents de Jason. Dans ce temps, toute la Grèce, à l'exception d'une partie du Péloponnèse, avoit, pour Rois, les descendants de Deucalion, dont le fils d'Æson tiroit son origine. Au nombre de ces Princes, étoient des Prêtres consacrés au service des Dieux, des devins qu'on croyoit pénétrer dans l'avenir. On compte aussi parmi eux, le célèbre Orphée.

L'embarquement est préparé: on sacrifie aux Dieux; le vent devient favorable, on met à la voile. Si des voyageurs modernes, dans des siècles moins reculés que ceux que nous parcourons, ont osé en imposer à leurs contemporains, on croira sans peine, que des Grecs n'auront pas négligé d'embellir le récit de leur voyage de tout ce qui pouvoit en rehausser l'éclat. La qualité d'enfants de Rois étoit compatible alors avec celle d'aventuriers: des voyageurs de ce rang, ne devoient pas avoir des aventures communes. *Pind. Pyth. 4.*

Ces navigateurs novices avoient perdu de vue le port d'Iolchos: déjà ils *Diod. l. 4. p. 246. 245.*

laiſſoient derrière eux le mont Athos & l'île de Samothrace, lorſqu'une tempête les jette ſur un promontoire de la Troade, ( le Sigée). Ce lieu devient le théatre de leur première aventure : une jeune fille attachée ſur un rocher s'offre à leurs yeux.

Un monſtre marin faiſoit des ravages inouis dans la Troade : les habitants du rivage, les cultivateurs des campagnes voiſines paroiſſoient à peine, qu'ils étoient dévorés par ce terrible animal. Neptune, irrité contre Laomédon, ſe vengeoit ainſi de ſa mauvaiſe foi. Le Roi avoit promis à ce Dieu & à Apollon, conſtructeurs des murs de Troie, une récompenſe qu'il leur avoit enſuite refuſée.

Quelque fût la cauſe du malheur des Troiens, il étoit à ſon comble, & la peſte jointe à tant de maux, faiſoit périr juſqu'aux arbres mêmes. La nation s'aſſembla pour chercher un remède à cette calamité : le Roi députe à Delphes. Les Dieux, dans ces temps barbares, avoient les mœurs auſſi féroces que leurs adorateurs. L'Oracle donna pour cauſe de ces fléaux, la colère de Neptune. Les Troiens ne pouvoient l'appaiſer qu'en expoſant au monſtre

celui de leurs enfants désigné par le sort. La superstition ne permettoit pas de désobéir : il tombe sur Hésione : le Roi se voit obligé de livrer sa fille. Elle venoit d'être enchaînée sur le rivage, lorsque les voyageurs Grecs y abordèrent.

Hercule étoit encore avec les Argonautes ; il apprend de la Princesse même, la cause de son infortune. Il brise ses chaînes, marche vers la Ville, & délivre la Troade du monstre qui la dévastoit. Laomédon lui présente de superbes coursiers, & donne même à Hésione la liberté de suivre son libérateur : mais Hercule ne voulant point abandonner le voyage de la Colchide, qui étoit son premier objet, laisse en garde à Laomédon, sa fille & les chevaux, à condition qu'il les lui remettroit à son retour, & se rembarque comblé d'honneurs & de présents.

Accueillis par une seconde tempête plus violente que la première, peut-être les Argonautes furent-ils forcés d'aborder à Lemnos ; il est certain qu'ils s'arrêtèrent dans cette île. Leur séjour eut des suites dont il sera fait mention dans l'époque suivante.

Lemnos se trouvoit alors dans une Apol. l. 1. p. 44.

etrange ſituation : abſolument dénuée d'hommes, elle étoit gouvernée par Hypſipyle, fille de Thoas dernier Roi du pays. Vénus, furieuſe de ſe voir mépriſée des Lemniennes, leur avoit donné une odeur ſi inſuportable, que, dégoûtés de leurs épouſes légitimes, les maris leur avoient préféré des captives de Thrace. Outrées de ſe voir dédaignées, les Lemniennes conçurent un projet dont l'hiſtoire ne fournit aucun autre exemple ; elles réſolurent de mettre à mort tous les hommes de l'île, ſans en excepter les auteurs de leurs jours. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'un complot ſi noir fut exécuté avant d'être découvert. La ſeule Hypſipyle ayant horreur de tremper ſes mains dans le ſang de ſon père, le cacha & lui ſauva la vie.

Bientôt l'île alloit être dépeuplée : les femmes ſe voyoient d'ailleurs expoſées aux invaſions des Thraces & des autres peuples voiſins. Sur ces entrefaites, arrivent des étrangers : ignorant s'ils ſont amis ou ennemis, elles courent aux armes, volent à leur rencontre, & ne conſentent à les mettre bas, qu'après avoir exigé d'eux, avec ferment, qu'ils ne commettroient aucun acte

Schol. Apollon.

d'hostilité, & vivroient avec elles comme des époux avec leurs épouses. Les Argonautes observèrent le traité avec la plus scrupuleuse exactitude. Les Lemniennes n'eurent point à se plaindre du sort qui leur envoyoit si à propos des maris : elles en reçurent les marques de tendresse les moins équivoques. Hypsipyle, objet des soins du chef des aventuriers, devint mère de deux enfants, Eunée & Déiphyle : le premier règnoit à Lemnos, du temps de la guerre de Troie. Si les compagnons de Jason eussent ressemblé à leur chef, c'eût été la rencontre la plus heureuse pour une île dépeuplée. Euphémus échut à Malaché, & en eut Leucophanès. Les Lemniennes donnèrent à leurs enfants les noms de leurs pères ; vraisemblablement celui de Minyens, en général, qu'ils portèrent en effet : car, à l'égard des noms particuliers, la remarque est fausse.

*Hom. Il. 7. v. 469.*

*Schol. Pind. Hygin. Fab. 15.*

Les Argonautes faisoient de fréquentes descentes, & nous ne négligeons point de les rappeller, puisqu'elles servent à faire connoître en même-temps, & les mœurs du siècle, & les nations qui étoient sur la route de ces navigateurs. Débarqués dans un canton

*Diod. l.* 4. p. 247, &c.

de la Thrace gouverné par Phinée, ils trouvèrent deux jeunes hommes chassés de leur ville, & marqués encore des coups qu'ils avoient reçus par ordre de leur père. Les calomnies d'une marâtre étoient la cause de leur infortune. Phinée ayant répudié Cléopâtre sa première épouse, qu'on disoit fille de Borée & d'Orithye, mère de ces deux jeunes gens, épousa Idée, fille de Dardanus Roi des Scythes, de laquelle il étoit éperdument amoureux. La nouvelle Reine prit sur son époux un grand ascendant: elle lui persuada que ses enfants, dont la mère étoit encore vivante, avoient, par ses instigations, voulu lui faire violence. Phinée, pour les punir de cette prétendue insolence, les avoit traités avec tant de rigueur.

Ces deux infortunés apperçoivent les Grecs, se jettent aux pieds d'Hercule, lui racontent leur funeste aventure, & le prient, comme ils auroient prié les Dieux mêmes, de prendre leurs intérêts, de finir leurs malheurs. Instruit de ce qui se passe, Phinée accourt au-devant des étrangers, leur parle avec aigreur, & enfin leur dit que la rigueur du châtiment étoit la preuve la plus convaincante de l'énormité du

forfait

forfait qui l'avoit forcé de se dépouiller du naturel de père.

Les raisons de Phinée ne parurent point satisfaisantes à Zétès & à Calaïs, autres enfants de Borée & d'Orithye: résolus de secourir leurs neveux, & leur sœur, ils courent aux armes, brisent les chaînes des deux innocents, & mettent à mort ceux des barbares qui tentent de leur résister. Phinée, suivi d'un grand nombre des siens, marche contre les Argonautes. Rien ne peut s'opposer à la valeur d'Hercule; le Roi & plusieurs de ses soldats tombent sous les coups du héros, qui se rend maître du palais, délivre Cléopâtre, & remet aux enfants de Phinée le royaume de leur père.

Dans le premier mouvement, les deux jeunes Princes veulent punir leur marâtre d'une mort honteuse. Hercule les calme, & leur conseille de la renvoyer à son père, en lui remettant le soin de les venger. Le barbare condamna sa fille à la mort.

Les Phinéides, pour témoigner leur reconnoissance à leurs libérateurs, crurent devoir les accompagner dans leur expédition: ils confièrent l'administration du royaume à Cléopâtre,

& s'embarquèrent avec les Argonautes.

Nous ne rapporterons pas toutes les aventures de ces héros. Long-temps leur inexpérience dans la navigation les fit errer ſur différentes côtes : cependant, après avoir traverſé l'Helleſpont, ils entrèrent dans la Propontide. Déjà ils avoient perdu pluſieurs de leurs compagnons ; Hercule & Polyphème s'étoient éloignés de la flotte pour aller à la recherche du jeune Hylas, enlevé, diſoit-on, par les Nymphes, ou plutôt égaré. Les Argonautes n'attendirent le retour ni des uns, ni des autres ; Polyphème s'établit dans le pays, & y bâtit la ville de Cio ; Hercule vint à Argos.

Apol. l. 1. p. 45.

Entrés dans la Propontide, les Argonautes abordèrent à Cyzique, ville ſituée au pied du mont Didyme. Cyzicus, Roi de ces peuples nommés *Doliones*, les reçut avec bonté. Jaſon ſe rembarqua pour continuer ſa route. Ce qui doit paroître étonnant, c'eſt qu'il étoit nuit, quand on appareilla : ſans doute on vouloit profiter d'un vent favorable. Bientôt le temps change, la flotte eſt obligée de relâcher dans la même île. Il étoit nuit encore, &

Ibid. p. 44.

les Argonautes ignoroient en quelle contrée ils étoient. Cyzicus, croyant ses hôtes déjà loin de ses Etats, s'imagine que c'est une irruption des Pélasges, ou sauvages voisins, avec lesquels il étoit continuellement en guerre. De part & d'autre on court aux armes; on se bat jusqu'au moment où le jour permet aux combattants de reconnoître leur méprise. La perte fut considérable du côté des Doliones; leur Roi même fut trouvé parmi les morts. Les Argonautes, après lui avoir fait de magnifiques funérailles, remirent à la voile & quittèrent, pour la seconde fois, cette terre fatale.

Ils abordent dans la Bébrycie (ancien nom de la Bithynie) dont Amycus étoit Roi. Ce Prince, célèbre par sa force, avoit coutume de défier au combat du ceste, ceux qui arrivoient dans ses Etats. Un des Argonautes accepte le défi, & le tue. Les Bébryciens veulent venger la mort de leur Prince, & se jettent sur le meurtrier. Les Argonautes prennent les armes, les mettent en fuite & se rembarquent. Hi. p. ... Serv.

Bientôt ils découvrent les Cyanées, ou Symplégades, nom donné jadis à un amas de roches qui se présentent à quatre

ou cinq lieues de l'entrée du Pont-Euxin.
*Strab. l. 7. p. 319.* Une distance de vingt stades les divise. A mesure qu'on s'en éloigne, ou qu'on s'en approche, ces rochers paroissent se joindre ou se séparer. Les flots de la mer, qui viennent s'y briser avec impé-
Tournef. t. 2. p. 149. tuosité, élèvent une vapeur qui obscurcit l'air, empêche de distinguer les objets, & prête encore à l'illusion. Du temps des Argonautes, on croyoit ces roches
*Apol. ubi sup.* mobiles, l'on s'imaginoit qu'elles se rejoignoient pour fracasser les vaisseaux: peut-être n'est-ce qu'une fiction dûe aux Poëtes.

Effrayés à la vue de ce détroit, les héros lâchèrent, dit-on, une colombe, pour voir si elle le franchiroit. Loiseau n'y perdit que sa queue. Enhardis par ce succès, ils tentèrent l'aventure & voguèrent heureusement. Le navire Argo toucha seulement de sa poupe, dont il se brisa un morceau. Depuis ce temps, Neptune fixa ces rochers. En effet, le passage une fois connu, on ne fit plus difficulté de le tenter. Il est inutile de dire que la colombe est l'emblême d'un vaisseau léger, détaché de la flotte, pour découvrir ce passage. La perte de sa queue est l'expression poëtique, qui désigne

que ce bâtiment laissa son gouvernail entre quelqu'un de ces écueils.

Les Argonautes qui ne s'éloignoient de la terre, qu'autant qu'ils y étoient forcés, s'arrêtent encore au pays des Mariandyniens. Lycus, leur Roi, Grec d'origine & descendu de Pélops, reçut les Grecs. La joie qu'ils dûrent éprouver, en rencontrant, après tant de dangers, un Prince de leur nation, fut troublée par deux évènements fâcheux. Idmon mourut de la blessure d'un sanglier : il étoit devin, & nos héros envioient sur toutes choses de lire dans l'avenir. Mais une perte incomparablement plus grande, pour des navigateurs des siècles héroïques, fut celle de Tiphys leur pilote, qu'une maladie leur enleva. Ancée eut la gloire de conduire les Argonautes au terme de leur navigation. Id. p. 49.

Enfin ils apperçurent le Caucase : cette montagne les guida pour entrer dans le Phase, où ils mouillèrent assez près d'Œa, alors capitale de la Colchide.

Jusques ici les Argonautes ont essuyé bien des périls, supporté beaucoup de travaux : ils vont en recueillir le fruit.

On se rappelle que Médée, devenue

Diod. l. 4. p. 249. suspecte à son cruel père, étoit gardée à vue. Echappée à la vigilance de ses surveillants, cette Princesse se réfugia sur le rivage, dans un temple consacré au Soleil. Les Argonautes débarquèrent près de ce temple: ils y trouvent la fille d'Æétès, qui leur apprend l'abominable coutume de cette terre inhospitalière. Charmés de la douceur de cette jeune Princesse, touchés de ses malheurs, & reconnoissants des avis qu'elle leur donnoit, les Argonautes crurent ne point commettre une indiscrétion, en lui faisant part du motif de leur voyage. La confiance que lui témoignent ces étrangers, engage Médée à leur raconter toutes les persécutions que lui attiroit sa bienveillance envers ceux qui abordoient sur ces rivages. Leurs intérêts lui deviennent aussi chers que les siens: elle les aidera de tout son pouvoir. Jason lui jure de l'épouser, & de passer le reste de ses jours avec elle. On convient de la manière dont on doit se conduire dans une affaire aussi délicate : une partie de la troupe reste sur la flotte, l'autre s'achemine vers la capitale.

Apol. l. 1. p. 49. &c. Jason annonce au Roi les ordres de Pélias, & prie Æétès de lui remettre

les trésors de Phrixus. Si les Argonautes eussent été en petit nombre, Æétès, sans doute, eût méprisé leur demande; mais ils paroissoient en forces, & leur flotte ajoutoit du poids à ce qu'ils exigeoient. Le Roi promet à Jason de le satisfaire, si, au préalable, il peut venir à bout lui seul, de mettre sous le joug deux taureaux furieux.

La Fable n'est pas restée muette sur ces animaux, non plus que sur l'accompagnement de cette histoire. Jason sortit avec honneur de tous les dangers; mais le Roi, bien éloigné de vouloir tenir sa parole, ne cherchoit qu'à gagner du temps, ou à faire périr le chef des Argonautes. Déjà il avoit dépêché des gens pour mettre le feu à leurs vaisseaux, déjà il rassembloit des troupes pour massacrer les héros qui les montoient: heureusement Médée prévint les desseins de son père, &, sachant qu'on ne pouvoit avec lui compter sur les voies de l'amitié, elle donna tous les indices nécessaires à son amant, qui, aidé de ses compagnons, s'empara des richesses qui appartenoient à Phrixus, & regagna sa flotte accompagné de la Princesse. C'est là ce qu'il faut entendre par la fable qui nous montre

Médée menant Jason, pendant la nuit, au lieu où étoit gardé la toison d'or, endormant le dragon, & s'enfuyant avec les Argonautes.

Diod. l. 4. p. 251. & 252. Jason se retire, avec Médée, sur son vaisseau. A la tête de ses soldats, le Roi poursuit les Grecs, les atteint sur le rivage. Dès la première attaque, il tue, de ses mains, Iphitus frère d'Eurysthée, Roi de Mycènes. La troupe d'Æétès grossit à chaque instant & presse vivement les ravisseurs, qui ne tardent pas à se rallier. Méléagre fait mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis. Le Roi lui-même périt dans ce tumulte : le reste de ses gens est mis en déroute & massacré.

Jason, Laërte & les Thespiades furent blessés dans le combat. On prétend que Médée les guérit en peu de jours, par la vertu des herbes & des racines dont elle connoissoit les propriétés.

Délivrés, d'une manière aussi heureuse, des périls quils avoient courus, les Argonautes se rembarquèrent avec de nouvelles munitions de bouche, & prirent le large. Une tempête furieuse les surprend en pleine mer : ils font des vœux, continuent leur route, arrivent au détroit qui sépare le Pont-Euxin

de la Propontide, & abordent dans un pays dont Byzas étoit Roi. C'est de ce Prince, dit-on, que la ville de Byzance prit son nom. Les Argonautes élevèrent des autels, & accomplirent le vœu qu'ils avoient fait. Ils consacrèrent aux Dieux un terrein que Diodore de Sicile assuroit être encore de son temps révéré par tous les navigateurs. Ils traversent heureusement la Propontide, l'Hellespont, & descendent en Samothrace. Les phioles qu'ils déposèrent dans le temple de cette île, s'y voyoient long-temps encore après leur expédition.

Depuis le départ de ces guerriers, on n'en avoit peut-être eu, dans la Grèce, aucune nouvelle certaine; on ignoroit leur retour, & même le bruit s'étoit répandu en Thessalie, que Jason & ses compagnons avoient péri dans le voisinage du royaume de Pont. Pélias croit l'instant favorable pour se défaire de ceux qui pouvoient encore prétendre à sa couronne: il force Æson à boire du sang de taureau, fait massacrer le jeune Promachus, frère du chef des Argonautes. Amphinome, mère du héros, condamnée à la mort, se réfugie près du foyer de

Diod. l. 4. p. 252.

Pélias, &, après avoir prié les Dieux de punir les impiétés du tyran, met fin à sa vie malheureuse, en se perçant le cœur. La famille de Jason ne devoit pas demeurer sans vengeance.

La flotte des Argonautes s'approchoit de la Thessalie; les ténèbres protègent leur descente, dans un port assez éloigné de la Ville. Leur chef apprend d'un inconnu le désastre de sa maison. De pareilles atrocités irritent ses compagnons; tous sont disposés à prendre sa querelle & à partager les périls de l'entreprise. Les uns veulent qu'on marche sur l'heure à la Ville, pour y surprendre le Roi; les autres soutiennent qu'il vaut mieux faire de nouvelles recrues, & revenir attaquer le tyran, avec des forces redoutables. Ils étoient encore indécis, lorsque Médée s'offrit de les défaire de Pélias, par adresse. Elle leur communique son dessein, convient avec eux du signal qui les avertiroit du moment propre à l'attaque, & s'achemine vers la Ville.

Nous ne croyons pas devoir rapporter ce que l'on trouve dans les Poëtes, ni même dans les Historiens, sur la manière dont Médée exécuta le projet qu'elle avoit médité. Le détail des

prestiges qu'elle employa, pour engager les filles de Pélias à être elles-mêmes les meurtrières de leur père, n'est pas de nature à plaire dans un siècle éclairé : ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'elle vint à bout de le faire mourir, & de montrer aux Argonautes le signal convenu.

Le fondement de l'opinion qui lui *Palæph.*
attribue l'art de rajeunir les vieillards, *l. 1.*
vient, disoit-on, de ce qu'elle connoissoit des herbes propres à teindre en noir les cheveux blancs. On ajoute que, la première, elle imagina les bains chauds, employés dans diverses maladies, & à procurer aux corps plus de souplesse & d'agilité. Le peuple qui voyoit un appareil de vaisseaux, d'eau, de bois, sans savoir l'usage auquel il étoit destiné, débita que Médée faisoit bouillir les personnes qui se mettoient entre ses mains : le remède tenté vainement sur Pélias, le fit tomber dans le discrédit.

La conversion de l'histoire en fables par les Poëtes, a peut-être fait moins de tort à la vérité, que celle des fables en histoire, par quelques Historiens. Controuver des faits, n'est pas moins aller contre la vérité, que les défigurer. L'histoire de Pélias, dégagée de toutes

fictions, nous présente simplement l'idée d'une ruse, d'une trahison. Veut-on trouver du mystère à tout ? les raisons s'offrent en foule pour l'expliquer. Au lieu d'élaguer le merveilleux, on lui donne de la réalité ; chacun, selon son goût, ou ses connoissances, trouve des explications qui quadrent plus ou moins bien avec le fait. Médée ne sera plus une magicienne, mais une femme habile dans la connoissance de plusieurs remèdes ; selon d'autres, elle possédera l'art de donner la force & la vigueur aux hommes les plus délicats, par la pratique de divers exercices ; elle fera subir une coction aux membres décrépits, pour les rendre à leur première jeunesse. On a été plus loin ; dans l'esprit de quelques modernes, la fable de Pélias est devenue une expérience dont on s'est beaucoup occupé sur la fin du siècle dernier ; la transfusion du sang, remède aussi souvent manqué qu'on l'a tenté de fois. Revenons aux Argonautes.

*Diog. apud Stob.*

*Banier, t. 6. p. 459. 460.*

À peine ils apperçoivent le signal, qu'ils courent vers la Ville : l'épée à la main, ils franchissent les murs du palais. La garde est massacrée ; le palais forcé, & la Ville prise.

*Diod. l. 4. p. 243. &c.*

Désespérées de ne pouvoir réparer

le crime que Médée leur a fait commettre, les malheureuses filles de Pélias son prêtes à se donner la mort. Jason les arrête. Devoient-elles s'imputer un crime involontaire, où la fraude d'une ennemie les avoit jetées ?

Le chef des Argonautes assemble les habitants, & se justifie devant eux : la manière dont il se vengeoit de ses ennemis, laissoit la punition bien au-dessous de l'offense. Alors, soit que la vue d'un pays qui lui retraçoit tant d'horreurs, lui fût à charge, soit pour quelqu'autre raison, il remit à Acaste, fils de Pélias, le royaume de son père ; & regarda, comme un soin digne de sa grande ame, de faire le bonheur des filles de son ennemi : il les maria toutes à des personnages distingués. Alceste eut pour époux Admète, fils de Phérès ; Amphinome, Andræmon, frère de Léontée ; Evadné fut mariée à Canès, fils de Céphale, & alors Roi des Phocéens.

Avant de se séparer, les Argonautes rendirent les derniers devoirs à Pélias, & célébrèrent des jeux sur son tombeau. Les inscriptions & les bas-reliefs d'un coffre, dédié par les Cypsélides de Corinthe, & conservé longtemps à Olympie, en sont la preuve. Pauf. L. 5. c. 17.

Ces bas-reliefs étoient d'une assez grande antiquité, puisque les inscriptions & les vers placés en différents endroits, au-dessus des figures; avoient été composés par Eumélus qui florissoit vers l'an 778 avant l'ère Chrétienne. Le caractère fort ancien, & disposé en *boustrophedon*, c'est-à-dire, par sillons, se lisoit alternativement de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. Le coffre, de bois de cèdre, orné sur toutes ses faces de bas-reliefs, en partie sculptés dans le bois même, en partie rapportés d'or & d'ivoire, formoit une espèce de marqueterie extrêmement belle. Ce monument offroit les évènements les plus remarquables des temps héroïques; entr'autres, les jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias. Au milieu d'une foule de spectateurs, paroissoit Hercule assis sur un trône: derrière lui, une femme jouoit de la flûte Phrygienne. Pisus fils de Périérès, & Astérion fils de Cométas, Pollux, Admète & Euphémus, montés chacun sur un char, poussent leurs chevaux dans la carrière. Le dernier remporte la victoire. D'un autre côté, Admète & Mopsus, fils d'Ampyx, combattent au ceste. Un homme jouoit de la flûte, usage encore

pratiqué dans les temps historiques, pour animer les Pentathles au combat du saut. Jason & Pélée disputoient le prix de la lutte. Eurybote étoit dans l'attitude d'un homme qui jette le palet. Mélanion, Néothée, Phalarée, Argius, & Iphiclus père de Protésilas, qui alla au siège de Troie, sembloient avoir disputé le prix de la course à pied. Iphiclus triomphe, & Acaste lui met la couronne sur la tête. On apperçoit plusieurs trépieds destinés aux vainqueurs. Les filles de Pélias assistent à ce spectacle. Alceste est nommée. Iolas, le célèbre compagnon d'Hercule, remporte le prix de la course du char à quatre chevaux. Là se terminent ces jeux funèbres.

Lorsqu'on eut satisfait à tous les devoirs qu'imposoit la religion envers les morts, Hercule proposa à tous les Argonautes, une ligue défensive. Ils s'obligèrent par serment de secourir ceux d'entr'eux que la fortune contraire forceroit d'implorer le secours des autres. Hercule ne se trouve ici, sans doute, que par une suite de l'erreur où sont tombés ceux qui l'ont fait accompagner les Argonautes pendant tout le voyage. *Diod. l. 4. p. 256.*

Nous sommes bien éloignés d'adopter

le sentiment de l'illustre Newton, qui attribuoit tant de connoissances astronomiques à Chiron, contemporain des Argonautes. Ce grand homme pense que, deux ans avant leur expédition, le Centaure dressa un nouveau calendrier pour leur usage, qu'il forma même les Constellations, afin de faciliter le voyage de ces héros. En traitant de l'astronomie, nous ferons voir combien les faits répugnent à ces assertions.

Les Grecs étoient alors dans la plus grossière ignorance sur tout ce qui regarde la marine; cependant ils vont affronter des mers inconnues. Que peut-on admirer de plus dans les voyages entrepris par les modernes ?

Il est certain que, par celui des Argonautes, la géographie & l'astronomie firent quelques progrès : on les a regardés comme des pas de géants; ce ne furent que des pas d'enfants. Ne confondons pas les Grecs de ces temps grossiers, avec des savants, qui, prêts d'entreprendre une navigation lointaine & périlleuse, s'appliqueroient préliminairement à faire toutes les observations capables d'en diminuer les difficultés. Chiron, assure-t-on, fut chargé de trouver, dans le ciel, les guides qui

devoient conduire ces nouveaux voyageurs à travers les mers.

On aura toujours peine à se former l'idée d'un astronome, capable de dresser un calendrier, & de fixer l'état du ciel, dans des siècles aussi agrestes : & sur quoi se fonde-t-on, pour transformer un sauvage habitant des bois, en un Cassini, en un la Caille ? Sur le fragment d'un Poëte obscur, qui nous dit que Chiron montra les *figures du ciel*. Supposons que ce Centaure ait été assez bon dessinateur pour tracer une sphère, dans le temps où le dessin étoit à naître, s'ensuit-il qu'il ait été assez savant astronome, pour avoir déterminé les quatres points des équinoxes & des solstices ? Autant dire que Chiron étoit un Tournefort, parce qu'il connoissoit, mieux que ses contemporains, l'usage de quelques plantes, & surtout de celles qui servoient à la guérison des plaies. Un homme accoutumé à passer sa vie sur les montagnes, pouvoit faire des observations sur les plantes, sans être, pour cela, grand botaniste. La vue continuelle des astres, pouvoit de même l'instruire de cette sorte d'astronomie, si toutefois on peut la décorer de ce nom, qui concerne le coucher

*Clem. Strom. l. 1. p. 360. 361.*

& le lever héliaque de certaines étoiles; de quelques pronostics sur les vents, les pluies, les tempêtes, & autres accidents que les habitants de nos campagnes, & sur-tout nos matelots, prédisent beaucoup mieux que ne le feroit l'Académie des Sciences.

Si le nom des Constellations étoit dû à Chiron, pourquoi trouveroit-on dans la sphère, ceux qui ont un rapport si direct avec l'expédition des Argonautes? Les y eût-on placés antérieurement à leur retour? Avant ce temps, parloit-on du Dragon, gardien de la toison d'or, de la Coupe de Médée? &c. Chiron lui-même eût-il eu l'impudence de faire une Constellation de sa personne?

Newton. Chron. p. 87. 88. Mais du moins on ne peut nier, dira-t-on, que cette sphère, dont Musée, contemporain de Chiron, peut être l'auteur, n'ait été réglée entre l'expédition des Argonautes & celle de Troie, puisque les Grecs qui ont donné aux Constellations des noms tirés de leur histoire & de leurs fables, n'y ont pas placé les héros qui se sont distingués devant Ilion, & ne leur ont pas fait partager l'immortalité avec ceux de la Colchide?

Les Argonautes étoient beaucoup plus propres à figurer dans la Fable que les héros de Troie. D'abord, leur expédition étoit plus ancienne, elle avoit quelque chose de romanesque, qui prêtoit admirablement à la fiction; le voyage étoit de plus long cours. Le merveilleux devoit moins coûter aux Argonautes qu'à cent-cinquante mille hommes rassemblés devant Troie. Des rêveries ne s'adoptent point par dés millions de témoins. Le goût du merveilleux perdit peut-être au voyage des Grecs dans l'Asie, & il fallut l'espace de quatre siècles, pour que les fictions d'Homère ne parussent pas trop opposées à la vérité.

D'ailleurs quelles preuves avons-nous que les Grecs désignassent alors les Constellations, par les noms qui sont maintenant en usage? Ces noms & ces figures n'ont-ils pas éprouvé beaucoup de variations dans la Grèce? La *grande Ourse*, par exemple, le *Bouvier*, le *Taureau*, ne sont point les anciennes dénominations de ces astérismes. *Hyg. l. 2. N° 2.*

En supposant que le Centaure, ou Musée, eût contribué à répandre cette description dans la Grèce, vers l'an 1353. avant notre ère, nous en

P. 424 conclurons, avec l'Historien de l'astronomie, que ni l'un, ni l'autre n'en furent les auteurs. La position des étoiles, dans les cercles de cette sphère, est établie avec trop d'exactitude, pour être l'ouvrage d'une astronomie naissante, chez un peuple, sur-tout, dont les principaux philosophes ne furent jamais de grands astronomes. Tant de justesse annonce une science anciennement cultivée; cette sphère, la même que celle d'Eudoxe, fruit des premières communications de la Grèce avec l'Asie, fut réglée dans la Chaldée ou dans la Perse. Les Grecs qui vouloient tout s'attribuer, auront changé le nom des Constellations de la sphère étrangère. Ainsi se perd insensiblement la trace de la génération des connoissances.

L'expédition des Argonautes dût faire une révolution dans la Grèce: les peuples voisins de la mer, plus hardis à s'y exposer, la fréquentèrent avec plus d'assiduité; le commerce s'étendit, & accrut les richesses qui en sont la suite. On peut juger, par l'armement des Grecs, pour Troie, quels progrès avoit fait, dans l'intervalle de soixante-dix ans, un art presqu'inconnu dans la Grèce, avant cette époque, & les obli-

gations qu'elle eût en ce genre, à des héros qu'on peut en regarder comme les *Colombs* & les *Vespuces*.

Jason s'étoit rendu dans le Péloponnèse : il y offrit des sacrifices à Neptune, & lui consacra le navire Argo. Pourquoi abandonna-t-il Iolchos ? Si la force l'obligea d'en sortir, par quelle bizarrerie célébra-t-il auparavant les jeux funèbres de Pélias son ennemi ? Si Médée causa la mort de cet usurpateur de la manière qu'on le raconte, pourquoi Jason ne garda-t-il pas un trône qui lui appartenoit légitimement ? Les Poëtes tragiques ont défiguré cette histoire, au point qu'il est très-difficile de retrouver la vérité à travers leurs fictions. Pausanias assure que les Corinthiens appellèrent Médée, d'Iolchos, pour lui donner le royaume, demeuré vacant par la mort de Corinthus, décédé sans enfants. Celui qui tenoit les rênes du gouvernement durant l'interrègne, ou n'osa, ou ne put s'y opposer. Médée avoit quelques droits au trône de la Corinthie, partagée anciennement entre Æétès, père de cette Princesse, & Aloëus. Le premier, en partant pour la Colchide, confia l'administration à Bunus, auquel succéda Epopée, fils d'Aloëus, qui

L. 2. c. 3.

avoit transmis le sceptre à Corinthus. Ainsi Médée n'étoit point étrangère à Corinthe ; &, à titre d'époux de cette Princesse, Jason régna sur les habitants de cette Ville. Ils y vécurent dix ans, dans une union parfaite.

*Apol. l. 1. p. 16.*

*Diod. L. 4. p. 257.*

Il avoit de Médée trois enfants ; Thessalus & Alcmènes, deux jumeaux, & Tisandre, plus jeune que ses frères de plusieurs années. La sagesse & la vertu de leur mère, lui conservèrent le cœur de Jason, tant que ses qualités furent rehaussées en elle par une extrême beauté ; mais lorsque les années eurent insensiblement affoibli les charmes de sa bienfaitrice, le héros oubliant & ses devoirs & ses promesses, la méprisa au point de demander en mariage Glaucé, fille de Créon. Il l'obtient, & propose à Médée une séparation volontaire : il tâche de lui persuader que l'inconstance n'est point le mobile de sa conduite, mais l'intérêt de leurs enfants, qui l'engage à s'allier avec une famille distinguée de Corinthe.

Ce discours étoit celui d'un traître qui connoissoit son crime, & vouloit le dissimuler. Indignée de cette perfidie, Médée prend les Dieux à témoins des serments de son parjure époux. Jason

méprise ses plaintes, & consomme son crime. Médée est exilée de Corinthe; à peine lui accorde-t-on un jour, pour préparer son départ. On l'accuse d'avoir alors porté la vengeance à un excès qui fait frémir. Elle mit, dit-on, le feu au palais de Créon, & n'eut pas horreur de tremper ses mains dans le sang de ses propres enfants: mensonge insigne, inventé par les auteurs d'une telle barbarie, à qui la honte de l'avoir commise fit tout tenter pour s'en disculper.

Il passoit pour constant que les Corinthiens eux-mêmes, lapidèrent les enfants de Médée, soit pour venger la mort de Créon, qu'on imputoit à cette Princesse, soit pour mettre fin aux mouvements qu'elle causoit, dans la vue d'assurer la couronne à ses enfants, sentiment bien naturel de la part d'une mère à qui le trône appartenoit. Un Poëte célèbre fut auteur de la fable qui fait de Médée une scélérate: c'est un mystère d'iniquité dévoilé par les anciens. La cruauté des Corinthiens les avoit rendus odieux à toute la Grèce. Informés qu'Euripide vouloit mettre ce sujet sur la scène, ils lui firent présent de cinq talents, pour qu'il chargeât Médée du

*Parmenisc. apud. Schol. Euripid.*

meurtre des jeunes Princes : ils efpéroient, avec raifon, que la réputation d'un auffi grand homme, accréditeroit cette fable, & qu'elle prendroit enfin la place d'une vérité peu honorable pour leurs ancêtres. Le Poëte ne fut point à l'abri de la corruption ; il préféra la réputation de tout un peuple, à celle d'une Reine à laquelle on ne s'intéreffoit plus : mais la vérité, plus forte que le menfonge, l'emporta. Des monuments certains viennent à l'appui de l'hiftoire. Les Corinthiens célébrèrent long-temps une fête à cette occafion : la principale cérémonie confiftoit à interdire, pendant un an, à fept jeunes garçons, & à autant de jeunes filles, les approches du territoire confacré à Junon.

L. 2. c. 3. Paufanias ne leur eft pas plus favorable : il parle du tombeau des fils de Médée, nommés, dans le pays, Phérès & Merméru s, lapidés par les habitants à caufe des préfents empoifonnés qu'ils avoient offerts à Glaucé de la part de leur mère : tradition différente de celle que nous venons de rapporter. Les Corinthiens, bientôt punis dans la perfonne de leurs propres enfants, qui mouroient tous au berceau, inftituèrent, par ordre

de

de l'Oracle, des sacrifices en l'honneur des fils de Médée, & leur consacrèrent une statue de la Peur, sous la figure d'une femme saisie d'épouvante. Pour rendre plus solemnelle cette réparation, les Corinthiens faisoient porter à leurs enfants des habits noirs, & leur coupoient les cheveux : usage dont les nouveaux habitants de Corinthe, qui succédèrent aux naturels du pays, exterminés par les Romains, se crurent, & avec raison, dispensés d'observer.

Chassée de ses États par un époux ingrat, Médée, après avoir déclaré Sisyphe son successeur, s'étoit réfugiée dans Athènes. Obligée de quitter cette Ville, on croit qu'elle retourna dans la Colchide. On ne voit pas que Jason ait règné à Corinthe, depuis Médée ; soit qu'il se fût tué lui-même, ou qu'il se fût retiré en Thessalie. Il paroît du moins que Thessalus habita cette contrée, à laquelle on veut qu'il ait fait porter son nom. Acaste ne vivoit plus ; le jeune Prince se mit en possession du royaume de ses pères.

*Plut. in Thes.*
*Just. l. 42. c. 23.*
*Pauf. l. 1. c. 3.*
*Diod. l. 4. p. 258.*

On lisoit dans les poësies *Naupactiennes*, ainsi nommées de la patrie de Carcinus leur auteur, qu'après la mort de Pélias, Jason avoit abandonné

*Pauf. l. 2. c. 3.*

Iolchos, pour s'établir à Corcyre, où il perdit l'aîné de ses fils, déchiré par une lionne, à la chasse.

L'époque du règne de Sisyphe sert à fixer celle du voyage des Argonautes, & le commencement des temps connus de l'histoire Corinthienne. Ce Prince ne monta sur le trône qu'environ douze ans après le retour de ces anciens navigateurs.

Av. J. C. 1341. SISYPHE.

Fréret, t. 7. des MÉM.

Eumélus avoit donné la suite de ses descendants, jusques à la conquête de Corinthe, par les Héraclides. Cette généalogie étoit continuée depuis Ornytion, le plus jeune de ses fils, jusqu'à Doridas & Hyanthidas, qui règnoient lorsqu'Alétès vint leur enlever la couronne, cent dix ans après la prise de Troie. En supposant ces deux Princes, qui étoient, dit-on, les sixièmes depuis Sisyphe, dans leur soixantième année, leur naissance est de la cinquantième après la même époque. Celle d'Ornytion, leur trisaïeul, antérieure de quatre générations ou cent trente-trois ans, aura précédé la prise de cette Ville de quatre-vingt-trois ans. Ainsi l'époque assignée par l'Abbé Banier, à l'expédition des Argonautes, trente-quatre ou trente-cinq ans avant la

prise de Troie, est bien éloignée de quadrer avec l'évaluation des générations; encore est-il visible qu'il y en a au moins une d'oubliée dans la suite des Sisyphides.

Sisyphe règna long-temps : il survécut à Nélée père de Nestor, qui mourut à Corinthe, & y fut enterré. La longue vie attribuée à ce Roi, n'est point sans exemple; elle avoit donné lieu à une fable, selon laquelle Sisyphe ayant enchaîné la mort, la retint enfermée dans son palais, jusqu'à ce que Mars l'en vînt retirer, à la prière de Pluton, dont le royaume devenoit désert. Suivant une autre tradition, Sisyphe étant mort jeune, obtint de Pluton de revenir sur la terre, pour donner quelques ordres à son épouse; mais, ayant passé le Cocyte, il ne voulut point retourner dans les enfers, & vécut jusques dans un âge très-avancé. Aussi Pluton le condamna-t-il à rouler éternellement, du pied d'une montagne escarpée jusqu'au sommet, un énorme rocher qui en retomboit sans cesse. Disons, sans fiction, qu'échappé au danger d'une maladie qui le conduisit aux portes de la mort, Sisyphe poussa ensuite très-loin sa carrière. On prétend que ce Prince avoit été inhumé dans

*Apol. l. 1. p. 133. Pauf. l. 2. c. 2. Schol. Iliad. l. 6. v. 153. Fréret.*

*Pauf. l. 2. c. 2.*

l'Isthme, mais qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de ses contemporains, instruit du lieu où se trouvoit son tombeau. Fils d'Eolus, il avoit épousé Mérope, fille d'Atlas, laquelle le rendit père de Glaucus, dont naquit Bellérophon. Il comptoit encore d'autres fils; savoir, Ornytion, Thersandre & Almus. Il y eut certainement une interruption dans la succession des enfants de Sisyphe; la couronne dût passer aux Rois d'Argos, ou de Mycènes; car on ne voit point que Bellérophon ait jamais règné à Corinthe: au contraire, il semble qu'il ait été lui-même soumis à la puissance dont nous venons de parler. Lorsqu'il alla s'établir en Lycie, les Corinthiens obéissoient aux Rois de Mycènes; les troupes qu'ils envoyèrent à Troie, marchoient sous les enseignes d'Agamemnon, comme les autres sujets de ce Prince. Cependant les descendants de Sisyphe remontèrent sur le trône de leurs aïeux. Phoeus, fils d'Ornytion, avoit mené une colonie à Tithorée, dans le pays qui porta depuis le nom de *Phocide*. Thoas, son frère puîné, habita Corinthe, & fut père de Démophon, qui eut pour fils Propidas, dont naquirent Doridas & Hyanthidas. Sous

*Ibid. c. 4.*

*Homer.*

le règne de ces Princes, le royaume passa entre les mains d'Alétès un des Héraclides : mais ces faits appartiennent à une autre époque.

L'histoire de Bellérophon est, de tous les évènements antérieurs à la guerre de Troie, celui dont Homère nous ait appris le détail avec le plus d'étendue. Né dans l'Ionie, deux siècles au plus après l'établissement des colonies Grecques en Asie, ce Poëte vouloit faire sa cour aux différentes familles des Princes Ioniens, descendus de Bellérophon : motif qui détermina, sans doute, dans son poëme, le long épisode où il parle de ce héros.

Aventures de Bellérophon.
*Iliad. l. 6.*
*Her. l. 5. c. 147.*

Les fictions des Poëtes tragiques ont entièrement défiguré son histoire ; mais, quelqu'enveloppée de fables qu'elle soit, elle a certainement un fondement véritable. Sa famille exista. Le nombre des générations qu'elle fournit s'accorde avec celles des autres héros Grecs. (*a*)

(*a*) On peut consulter, sur ce sujet, l'excellente *Dissertation* de *Fréret*, qui a porté ce point de chronologie jusqu'à la démonstration. Il ne faut pas négliger non plus celle de M. l'Abbé *Banier* : elles se trouvent toutes deux dans le 7. Vol. des MÉM. DE L'ACAD.

Iliad. l. 6. v. 119-236. Hipponus, c'étoit le premier nom de ce Prince, naquit de Glaucus, qui avoit pour père Sisyphe, si célèbre dans les Poëtes, & qu'Homère nous présente comme l'homme le plus sage. Pauf. l. 2. c. 31. Suivant une tradition des habitants de Trézène, Bellérophon avoit demeuré quelque temps dans leur ville, où il étoit venu pour épouser Æthra fille de Pitthée. Ils appuyoient cette tradition de quelques monuments, & prouvoient que le jeune héros, obligé de se bannir de Corinthe, à cause du meurtre de Beller (a), ne put obtenir la main de cette Princesse.

Il chercha dans une terre étrangère un Prince qui voulût l'expier : telle étoit, touchant le meurtre, même involontaire, la jurisprudence des siècles héroïques. Bellérophon se retira chez Prétus, au sujet duquel les tragiques Grecs ont tout confondu dans cette Didym. in Odyss. l. 11. v. 325. Eust. p. 1688. histoire. Ils l'ont regardé comme le frère d'Acrisius Roi d'Argos, qui existoit deux-cents ans avant la guerre

(a) C'est à cette occasion qu'il fut appellé Bellérophon ; c'est-à-dire, *meurtrier de Beller.*

de Troie, tandis que Bellérophon vivoit à la seconde génération avant la même époque.

Therſandre, fils de Siſyphe, eut un fils nommé Prétus, qui épouſa la Princeſſe Antia. Le fruit de ce mariage fut Mæra, dont Ulyſſe dit, dans l'Odyſſée, avoir vu l'ame aux enfers. Séduite par Jupiter, cette Princeſſe devint mère de Locrus, qui aida Zéthus & Amphion dans la conſtruction des murs de Thèbes. Mæra s'étoit conſacrée à Diane : cette Déeſſe irritée contre elle, lui perça le ſein d'un coup de flèche & lui ôta la vie ; c'eſt-à-dire, qu'elle mourut ſubitement. Ce Prétus eſt le Prince que nous cherchons : couſin-germain de Bellérophon, & petit-fils de Siſyphe, comme lui, il étoit naturel que le héros, banni de Corinthe, pour une action plus malheureuſe que criminelle, allât demander l'expiation à la cour de ce Souverain.

Pauſ. l. 10. c. 30.

L. 11. v. 325.

Mais en quel endroit Prétus avoit-il fixé ſa réſidence ? On a vu, dans l'hiſtoire d'Orchomène, que Therſandre avoit quitté Corinthe de fort bonne-heure, pour paſſer à la cour d'Athamas, ſon oncle, Roi de cette partie de la Béotie. Athamas, mort ſans poſtérité,

laissa une partie considérable de ses Etats aux fils de Thersandre. Haliartus & Coronus, petits-neveux du premier, furent rois de deux cantons de la Béotie, auxquels ils donnèrent leur nom : mais il n'est rien dit du Prétus qui nous occupe.

L'histoire des premiers temps de Thèbes & de la Béotie, est si morcelée, à cause des différentes guerres qui désolèrent le pays, qu'on ne doit point s'étonner si, malgré la célébrité des Orchoméniens, dont la richesse & la puissance avoient passé en proverbe au temps d'Homère, la suite des princes qui régnèrent sur les divers cantons de cette contrée, nous est inconnue : d'ailleurs Prétus n'ayant eu qu'une fille, & Locrus son petit-fils ne lui ayant pas succédé, les Ecrivains qui nous restent, n'auront pas eu occasion de parler de la ville qu'il habita.

Pauf. l. 9. c. 9. La porte *Prétide*, à Thèbes, avoit tiré son nom d'un Prince établi dans la Béotie. Ce personnage est le Prétus, père de Mæra, & fils de Thersandre. Phérécyde, en disant que celui qui aida Zéthus & Amphion à construire les murs de Thèbes, étoit petit-fils de Prétus, nous indique assez quel est le

Prince dont la porte *Prétide* portoit le nom.

Bellérophon, après les cérémonies de son expiation, vivoit paisiblement à la cour de son bienfaiteur, lorsqu'une aventure malheureuse vint troubler son repos. Ce Prince étoit aimable: les Dieux, dit Homère, lui avoient accordé une beauté mâle, & les graces martiales. Antia, femme de Prétus, devint sensible aux charmes de son jeune parent, & lui en fit l'aveu. *Iliad. l. 6.*

Le héros, plein du respect que toute ame honnête doit aux loix sacrées de l'hymen & aux droits de l'hospitalité, résista aux sollicitations d'une épouse infidelle. Dans le cœur d'une femme passionnée, l'amour outragé se change en rage. Antia va trouver Prétus: « Seigneur, » lui dit-elle, « il faut vous » résoudre à périr, ou à vous défaire » d'un ingrat, assez hardi pour oser » lever les yeux sur votre épouse, & » assez téméraire pour avoir voulu lui » faire violence. »

Prétus n'avoit point lieu de soupçonner la fidélité de son épouse: il ajoute foi à ses discours. La perte de Bellérophon est résolue: mais, pour ne pas souiller ses mains dans le sang d'un

homme qu'il avoit expié d'un meurtre, & auquel il étoit lié par les nœuds de l'hospitalité, il prit le parti de l'envoyer en Lycie, auprès de son beau-père, souverain de ce pays, qu'il chargea de tirer vengeance de l'insulte qu'il croyoit avoir reçue.

L'infortuné porte lui-même l'arrêt de sa mort, dans des tablettes fermées; c'est la première fois qu'il est question de lettres dans l'antiquité Grecque. On appella *lettres de Bellérophon*, celles où le coupable portoit lui-même sa condamnation.

Conduit par les Dieux protecteurs de l'innocence, Bellérophon arrive heureusement sur les bords du Xanthe: le Roi le traite avec bonté & magnificence. Pendant neuf jours, on immole un taureau, pour remercier le Ciel de l'arrivée du jeune Corinthien; le dixième, le Roi lui demande les lettres dont il étoit chargé, & se détermine à accorder à Prétus la vengeance qu'il sollicite. Dans le dessein de faire périr Bellérophon, il lui ordonna de combattre un monstre épouvantable, *la Chimère*. Ici commencent les fables. Avant de les expliquer, faisons connoître le Roi de Lycie, à la cour duquel étoit Bellérophon.

Comment des historiens ont-ils pu prétendre trouver la vérité chez les Poëtes tragiques ? Ceux de la Grèce ne s'astreignoient pas plus que les nôtres à l'exactitude des faits : sans cela, ils n'eussent été que de froids déclamateurs, qui jamais ne fussent parvenus à exciter dans le cœur de leurs contemporains, les grandes émotions de la scène tragique. Ces Poëtes supposent que le Roi de Lycie se nommoit Iobas, ou Iobates, nom qui n'est ni Grec, ni Lycien, mais celui des Rois de Numidie, & de plusieurs Africains ou Phéniciens. Selon les tragiques, après la mort d'Abas, petit-fils de Danaüs, le royaume & la ville d'Argos échurent à Prétus, qui, chassé par son frère Acrisius, s'étoit réfugié chez le Roi de Lycie son beau-père. Il en obtint une flotte & une armée. Avec ce secours, il remonta sur le trône d'Argos ; c'est-à-dire, que, plus de 200 ans avant la guerre de Troie, la Grèce qui sortoit à peine de la barbarie, avoit déjà envoyé au loin des colonies en état d'équiper des flottes considérables, & de mettre sur pied des armées nombreuses. Pour peu qu'on soit versé dans les antiquités Grecques, on admettra difficilement ces faits.

Apol. l. 2. p. 68.

D'ailleurs les deux frères, pour vuider leur querelle, n'appellèrent, ni l'un ni l'autre, des troupes étrangères; & Prétus même ne règna jamais sur Argos.

L'époque de la fondation de la colonie Grecque de Lycie, est une nouvelle preuve que Bellérophon vivoit à la seconde génération avant la guerre de Troie : les tragiques ont fait le plus ridicule anachronisme, lorsqu'ils en rapportent l'établissement au temps de Prétus.

*Her. l. 1. c. 173. & l. 7. c. 92.*

Lycus, fils de Pandion, conducteur de cette colonie, cherchoit un asyle contre les soupçons d'Ægée, auprès de Sarpédon, dans le pays des Termiles. Ce Prince devoit être d'autant plus porté à protéger Lycus contre les entreprises d'un frère irrité, qu'il avoit été lui-même obligé de quitter la Crète, pour se soustraire aux poursuites de Minos. Tous les partisans de Sarpédon, dans la crainte de demeurer exposés au ressentiment du Roi de cette île, s'étoient attachés à sa fortune. Ces Crétois conservèrent en grande partie les loix de leur ancienne patrie; ils ne prirent le nom de Lyciens que depuis Lycus. Les peuples voisins continuèrent

de les appeller Termiles, & leur pays (a) la Milyade. Le passage de Sarpédon & l'arrivée de Lycus, sont des évènements postérieurs au moins de trois générations au règne d'Acrisius ; ce qui suffit pour démontrer l'erreur des tragiques. *Id. l. 1. c. 171.*

Par une suite de cette erreur, ces Poëtes ont donné le nom de Sthénobée à la femme du Prétus de Bellérophon. Sthénobée en effet étoit l'épouse de Prétus, frère d'Acrisius ; mais l'autre avoit épousé Antia, fille d'Amphianax, nom du Roi de Lycie, chez lequel alla Bellérophon. On connoît un Amphianax, d'origine Argienne, fils d'Amphimachus, & père d'Oëtylus qui fonda dans la Messénie, près du cap Ténare, une ville de son nom, dans laquelle on lui rendoit les honneurs héroïques. On ne voit point le nom d'Amphimachus, parmi celui des différents Princes Argiens, cités dans les anciens : peut-être est-ce le même qu'Antimachus, fils d'Electryon Roi de Midéa, défiguré par les copistes. *Didym. Odyss. l. 11. v. 325.* *Pauf. l. 3. c. 25.*

Antimachus & ses frères ayant été *Apol. l. 2. p. 80.*

(a) Le même que celui des Solymes.

tués dans une guerre contre les Télèbes, Electryon prit les armes pour venger leur mort. Amphitryon son neveu, l'ayant blessé mortellement, fut obligé de s'exiler. Sthénélus profita de son absence, & s'empara du trône

La famille d'Electryon étant ainsi dépouillée de son patrimoine, Amphianax se trouva contraint d'aller chercher une retraite hors de l'Argolide: la Messénie lui en offrit une. Leucippe & Apharée qui règnoient sur ce pays, étoient ses cousins, & fils de Gorgophone, sœur de son aïeul. Toutes ces circonstances se rapportent, & ne permettent guère de douter que cette conjecture ne soit la vérité.

Il est très-probable qu'Amphianax, beau-père du Prétus de Bellérophon, est celui qui avoit vécu dans la Messénie. C'est de ce pays que Lycus sortoit, quand il passa dans la Lycie. Avant d'aller dans la Milyade, il avoit fait un voyage en Messénie, où Leucippe & Apharée lui accordèrent une retraite. Ses connoissances sur les cérémonies religieuses, son zèle pour les fêtes établies en l'honneur des Dieux, lui donnoient un grand crédit dans toute la Grèce.

Pauf. l. 4. c. 1.

Id. l. 1. c. 19.

Mais peut-être ne se croyant pas à couvert du ressentiment d'Ægée, dans la Messénie, il voulut aller joindre la colonie Crétoise. Qui sait s'il n'entra point dans ce projet quelque vue de religion, & s'il ne desiroit point porter en Asie le culte d'Apollon? Peut-être persuada-t-il à Amphianax de le suivre, & de laisser son fils Oëtylus en Messénie, où il avoit déjà un établissement. Dans les temps héroïques, ces sortes de migrations étoient fréquentes.

Amphianax ayant marié une de ses filles à Prétus, roi d'un canton de l'Orchoménie, le gendre put assister son beau-père dans l'entreprise qu'il méditoit, & lui permettre de lever des troupes dans ses Etats, ou plutôt de prendre ceux des habitants qui voudroient le suivre. Ce furent, sans doute, ces Eoliens sortis du royaume d'Athamas, qui portèrent en Lycie les sacrifices, & les pratiques religieuses particulières à la famille de ce Prince, & inconnues aux autres Grecs. Les Lyciens les observoient encore au temps de Platon. *In Minoë.*

Cette supposition est naturelle; seule elle peut rendre raison du fait rapporté par le Philosophe. Lors de

la guerre de Troie, la famille d'Athamas, disperſée, & abſolument dépouillée des Etats qu'il avoit poſſédés dans la Béotie, étoit preſqu'entièrement éteinte. C'eſt donc avant cet évènement qu'il faut chercher le paſſage de ſes ſujets en Lycie ; & ce que nous apprend Phérécyde du mariage de Prétus, neveu & ſucceſſeur d'Athamas, avec la fille d'Amphianax, Roi de Lycie, montre dans quel temps il faut placer la tranſlation des fêtes inſtituées par Athamas.

Amphianax s'établit dans le voiſinage de Sarpédon. Ce Prince s'unit volontiers avec des Grecs qui le mettoient en état de moins redouter les anciens habitants. Les deux familles ſe lièrent. Il ne paroît pas que Lycus, à l'exemple des aventuriers de ſon temps, ait ſongé
*Pauſ. l. 4. c. 20.* à ſe faire un établiſſement particulier : occupé de la religion, il borna ſes
*Id. c. 10. c. 12.* ſoins à fonder des temples, à inſtituer des fêtes, & à donner ſon nom à la colonie.

Cependant le Roi de Lycie avoit envoyé Bellérophon combattre la Chi-
*Iliad. l. 6.* mère. Cet épouvantable animal étoit de race divine : il avoit la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps

d'une chèvre. De sa gueule béante, il vomissoit des tourbillons de flammes. Selon Hésiode, il avoit pour parents Typhon & Echidne. Les Poëtes postérieurs n'ont pas négligé un sujet qui prêtoit tant à la poësie : il n'a pas tenu à eux de réaliser un être de raison. Si ce que voile cette fiction ne nous est point connu, ce n'est pas faute d'explications. Les mythologistes ont apperçu dans la Chimère, des montagnes, des torrents, des armées; trois Généraux, un Prince & deux Princesses, &c. (a) La description du local nous découvrira le sens de l'énigme.

La partie de la Lycie, sur laquelle régnoit Amphianax, & qui s'étendoit le long du Xanthe jusqu'à la mer, étoit

(a) L'auteur du *Monde Primitif* ne voit, dans cette allégorie, qu'un emblême de l'année aux trois saisons : le *Lion* est l'Eté ; la *Chèvre* ou le *Capricorne*, l'Automne ; le *Dragon* le Printemps, où l'année se renouvelle. Chez cet auteur, la *Lycie* est la lumière, & *Bellérophon* le Soleil, qui triomphe des années. Après tout ce que nous venons de dire, nous avons peine à croire que le lecteur consente facilement à regarder ce héros comme une chimère lui-même.

remplie de montagnes & de pâturages ;
*Strab. l. 14. p. 665.* le Cragus seul avoit huit sommets,
*Plin. l. 2. c. 106.* sur l'un desquels étoit une ville de
même nom. Sur un autre sommet, appellé Chimère, se voyoit un volcan qui ne s'éteignoit jamais. Les troupeaux ne pouvoient paître en sûreté sur toutes ces montagnes, repaires de lions, de chèvres sauvages, & de serpents qui causoient de grands ravages dans la vallée, & dans les prairies arrosées par le fleuve.

Amphianax, pour satisfaire la vengeance de son gendre, &, en même-temps, pour tirer parti de la valeur du jeune guerrier, le chargea de délivrer le pays des bêtes féroces qui l'infestoient. Bellérophon eut la gloire de réussir : alors on put profiter des pâturages qu'offroient les montagnes & les vallées voisines ; il vainquit la Chimère.

L'histoire d'Hercule, qui vivoit dans ce siècle, & dont une partie de la vie fut employée à purger la Grèce des bêtes cruelles qui la désoloient, ne permet guère de douter que cette explication de la Chimère ne soit la véritable.

*Strab. l. 13. p. 630.* Vainqueur des monstres, Bellérophon

tourne ſes armes contre les Solymes (*a*), peuples belliqueux, habitants des environs de Termeſſe, ſur le Méandre. Le héros les ſubjugue, & vole attaquer & vaincre les Amazones : il falloit que tous les grands perſonnages de ce temps euſſent affaire avec ces héroïnes. Au reſte, ce fait, vrai ou faux, s'accorde, pour la chronologie, avec ce qu'Homère fait dire ailleurs à Priam, de l'incurſion de ces femmes guerrières dans l'Aſie, au temps de ſa première jeuneſſe; & avec ce que l'ancienne hiſtoire racontoit de leurs guerres contre Hercule & Théſée. *Iliad. l. 6.* *Iliad. l. 3. v. 189.*

Le Roi de Lycie voit la valeur de Bellérophon triompher de tous les obſtacles, & perſiſte toujours à le perdre : il charge les plus déterminés d'entre les Lyciens de le faire périr dans une embuſcade. Bellérophon les extermine : aucun ne revoit ſes foyers. *Iliad. l. 6.*

Une protection ſi manifeſte de la part des Dieux, eſt enfin pour le Roi de Lycie une preuve invincible de l'in- *Apol. l. 2. p. 71.*

---

(*a*) Ils portoient auparavant le nom de Caballes.

nocence du héros: il lui fait voir la lettre de Prétus. Instruit de la vérité, Amphianax est touché des périls auxquels il a exposé si injustement ce guerrier: il le prie de demeurer à
Iliad. l. 6. sa cour, lui donne, avec la moitié de son royaume, Philonoé sa fille, sœur d'Antia, & le déclare son successeur. Les Lyciens lui firent présent d'un grand parc qui renfermoit des bois, des terres labourables & le plus beau vignoble du pays.

Après la mort d'Amphianax, Bellérophon monta sur le trône. Ses descendants régnèrent sur cette partie de la Lycie. Cette famille devint encore plus illustre par la suite. Les Ioniens
Her. l. 1. qui passèrent en Asie, sous la conduite
c. 141. 147. de Nélée, fils de Codrus, s'étant établis dans le pays auquel ils donnèrent leur nom, se partagèrent en douze cités, dont chacune formoit un Etat séparé, & avoit un chef qui portoit le nom de Roi, quoique son pouvoir fût assez borné: une partie de ces souverains avoit été tirée de la famille des Princes de Lycie, descendus de Glaucus fils d'Hippolochus & petit-fils de Bellérophon. Ce Glaucus commandoit les Lyciens devant Troie.

Bellérophon eut trois enfants de Philonoé : Isandre fut tué dans un combat contre les Solymes. On voyoit, près du promontoire Termesse, le tombeau de ce Prince, & une vallée qui portoit le nom de Bellérophon. Hippolochus, second fils du héros, lui succéda & fut père de Glaucus. Epouse d'Evander, Laodamie fut mère de Sarpédon tué sous les murs de Troie : victime de la colère de Diane, elle mourut en couche. De tous les enfants de Bellérophon, il ne resta donc qu'Hippolochus.

*Iliad. l. 6.*

*Strab. l. 13. p. 630.*

*Diod. l. 5. p. 345.*

*Iliad.*

La mort d'Isandre plongea son père dans une mélancolie profonde : seul, il erroit dans les déserts, évitant la rencontre de ses semblables. Homère dit qu'il s'étoit attiré la haine des Dieux, sans nous en découvrir la cause. Vouloit-il faire entendre que ce Prince conserva plus facilement l'innocence dans l'adversité, que sur le trône ? Peu d'hommes sont en garde contre la prospérité : cependant la perte de deux de ses enfants suffisoit pour affecter Bellérophon, au point de le dégoûter d'une vie semée pour lui de tant de peines. Il abandonna le soin de son royaume au seul fils qui lui restoit, & termina ses jours dans la retraite.

*Iliad. l. 6.*

Bellérophon ayant quitté Corinthe, où il ne revint jamais, Polybe gouverna cette Ville; supposé qu'alors cette Ville fût en la puissance des Rois de Mycènes, il est vraisemblable que les souverains de ce pays, y laissèrent quelques personnes de distinction pour y présider: du moins est-il certain qu'on a regardé Polybe comme Roi de Corinthe, & que Péribée son épouse, éleva le jeune Œdipe.





# LIVRE HUITIÈME.



## *HISTOIRE de MYCÈNES: Travaux d'HERCULE.*

MYCÈNES paroît avec éclat dans la période héroïque. Les évènements qui composent son histoire, eurent la plus grande influence sur le reste de la Grèce. Rappellons en peu de mots, ce que nous avons dit de son origine à l'article d'Argos.

Après la mort d'Abas, ses deux fils Acrisius & Prétus se disputèrent la couronne: on en vint aux mains. Les suites de cette guerre alloient devenir funestes à la nation: pour les prévenir, on convint de partager le royaume entre les deux frères. Acrisius eut la ville d'Argos; Prétus se contenta de celles de Tirynthe, de Heræum & de Mydea, sur lesquelles, après lui, règna son fils Mégapenthe. Persée, petit-fils d'Acrisius, monta sur le trône de son aïeul. Le funeste accident, au-

quel il devoit le sceptre, lui inspira de l'aversion pour une ville qui lui retraçoit sans cesse un malheur involontaire. Il échangea son royaume avec celui de Mégapenthe : delà le règne des descendants de Prétus sur Argos, que ce Prince n'avoit jamais possédée.

Tirynthe, capitale des Etats de Persée, ne le fut pas long-temps. Dans ces siècles reculés, il ne falloit pas des motifs graves pour prendre une résolution :
Pausf. l. 2. c. 16. le pommeau de l'épée du Roi tombe; c'est un signe de la volonté des Dieux qui lui ordonnent d'établir en ce lieu sa demeure; & parce que *Mukès*, en Grec, signifie *le pommeau d'une épée*, il donne le nom de *Mycènes* à la ville qu'il bâtit.

Persée, Prince fameux par ses aventures, ses voyages, & l'un des héros que l'antiquité ait le plus célébré,
Apol. l. 2. p. 77. 78. eut d'Andromède cinq enfants mâles; Alcée, Sthénélus, Hylas, Mastor, Electryon, & une fille nommée Gorgophone. Il mourut paisible possesseur du petit Etat, dont on peut le regarder en partie comme le fondateur. Sur le
Pausf. l. 2. c. 17. chemin qui conduisoit d'Argos à Mycènes, on voyoit le monument héroïque de Persée. Ce Prince recevoit aussi les

plus

plus grands honneurs, dans l'île de Sériphe; &, même dans Athènes, on lui avoit élevé un temple où étoit un autel consacré à Dictys & à Clymène, sauveurs de ce héros.

D'Alcée & d'Hipponome, fille de Ménécée, naquirent Amphitryon, & sa sœur Anaxo. Mastor, époux de Lysidice, fille de Pélops, fut père d'Hippothoé, enlevée par Neptune, ou par quelque pirate. Conduite dans les îles Echinades, elle y donna le jour à un fils nommé Taphius, qui mena une colonie à Taphos, dont il fit appeller les habitants *Téléboëns*, pour marquer qu'il étoit venu d'un pays éloigné. Taphius donna le jour à Ptérélas, qui eut plusieurs fils, & une fille nommée Cométho. *Apol. l. 2. p. 78, &c.*

Electryon épousa Anaxo, sa nièce. De ce mariage sortirent Alcmène & neuf enfants mâles. Il eut, en outre, un fils naturel, appellé Licymnius, qui avoit pour mère une femme Phrygienne. De l'union de Sthénélus & de Nicippe fille de Pélops, provinrent Alcinoé, Méduse, & Eurysthée qui règna depuis à Mycènes.

Mastor avoit succédé à Persée. Après la mort du premier de ces Princes,

Electryon monta sur le trône. Taphius n'étoit plus ; Ptérélas envoie ses enfants à Mycènes, demander la succession de Mastor leur aïeul. La proposition est rejetée. Pour le punir de son refus, les fils de Ptérélas enlevèrent les bœufs du Roi. Les enfants d'Electryon les poursuivent, les attaquent. On se bat avec un tel acharnement, qu'agresseurs & défenseurs demeurent sur le champ de bataille. Le jeune Licymnius resta seul pour en porter la nouvelle à son père. Du côté de Ptérélas, Evérès qui gardoit les vaisseaux, évita aussi le funeste sort de ses frères. Les Taphiens remirent les troupeaux entre les mains de Polixénus, Roi des Eliens, duquel Amphitryon les racheta.

Electryon, pour venger la mort de ses enfants, déclare la guerre aux Téléboëns : il confie l'administration du royaume & la garde d'Alcmène à Amphitryon, lui faisant jurer de respecter la virginité de sa fille. Electryon ne devoit pas tirer vengeance de ses ennemis. Amphitryon ramenoit à Mycènes le troupeau du Roi ; un des bœufs s'échappe, il lui jette sa massue, en atteint Electryon, & le tue. Ce meurtre, quoiqu'involontaire, priva le jeune Prince

de la couronne. Sthénélus profite de la circonstance, chasse Amphitryon, s'empare de Mycènes & de Tirynthe, appelle les fils de Pélops, Atrée & Thyeste, & leur cède Mydéa. Amphitryon se retire à Thèbes avec Alcmène & le jeune Licymnius. Créon lui accorde les cérémonies de l'expiation.

Indignée que la mort de ses frères demeurât impunie, Alcmène avoit promis sa main au héros qui en seroit le vengeur. Amphitryon étoit amoureux de la Princesse; il s'unit avec Céphale de Thorique, Panopée de la Phocide, Elée fils de Persée, Créon de Thèbes, & dévaste les îles des Taphiens. La valeur de Ptérélas retardoit la prise de Taphos: mais Cométho, sensible aux charmes d'Amphitryon, ou, selon d'autres, de Céphale, coupe le cheveu fatal d'où dépend la destinée de son père, c'est-à-dire, conspire avec les ennemis, & ce Prince infortuné perd la vie.

Maître des îles des Taphiens, Amphitryon les donne à Céphale & à Elée, fondateurs des villes de leur nom. La mort est la récompense de la trahison de Cométho, & Thèbes reçoit le vainqueur chargé de dépouilles.

Avant de partir pour cette expédition, Amphitryon avoit reçu la main d'Alcmène : c'est du moins ce qu'indique l'anecdote rapportée à ce sujet. Jupiter, ou quelque guerrier épris des charmes de la Princesse, s'introduit dans le palais, sous la figure de son époux : il lui raconte ce qui est arrivé de remarquable dans la guerre contre les Taphiens ; en un mot, il s'y prend de manière qu'Alcmène trompée, lui accorde ce qui n'est dû qu'à un mari. Amphitryon, à son retour, ne trouve point dans Alcmène, la joie à laquelle il devoit s'attendre : il se plaint de cette froideur. Quelle est sa surprise, en apprenant qu'il étoit revenu dès la nuit précédente, & qu'il n'avoit qu'à se féliciter du bon accueil de l'épouse dont il faisoit le bonheur ? Le mal étoit sans remède : on mit prudemment cette nouvelle ruse sur le compte de Jupiter. La Princesse accoucha de deux jumeaux, Alcide, surnommé depuis Hercule, & Iphiclès. Le second fut regardé comme fils d'Amphitryon ; l'autre comme issu du père des Dieux : peut-être ne dût-il cet honneur qu'à ses actions héroïques.

Le trône de Mycènes appartenoit à

Amphitryon, petit-fils de Persée, devenu, au droit de son épouse, seul héritier d'Electryon. Sthénélus étoit donc un usurpateur. Amphitryon & Hercule ne purent jamais lui arracher le sceptre, qui, des mains de son fils Eurysthée, passa entre celles d'Atrée & d'Agamemnon. Les descendants d'Hercule, malgré leurs efforts pour rentrer dans l'héritage de leurs aïeux, n'y parvinrent que quatre-vingts ans après la prise de Troie. Ces évènements méritent d'être développés. Commençons par éclaircir quelques difficultés que présente le nombre d'exploits attribués à Hercule.

« On ne peut douter qu'il n'y ait eu » plusieurs Hercules. Diodore de Sicile » en compte trois; un Egyptien, qui » voyagea en Afrique, & fit élever près » de Cadix ces fameuses colonnes, qui » avertissoient les voyageurs de ne pas » tenter de passer au-delà. Le second, né » dans l'île de Crète, parmi les Dactyles-» Idéens, & celui qui institua les jeux » Olympiques. Le dernier étoit fils de » Jupiter & d'Alcmène. Il naquit à » Thèbes, & se rendit célèbre par mille » travaux: il pouvoit en ajouter un » quatrième plus ancien que les autres; » c'est le Phénicien. Cicéron croit qu'il

Banier, t. 7. p. 1. &c. *Diod. l. 4.*

*De Nat. deorum. 3.*

» y a eu six Hercules. Le premier, » selon lui, étoit fils de Jupiter & de » Lysidice; le second est l'Hercule Egyp- » tien, né du Nil ; le troisième étoit » un des Dactyles du mont Ida ; le » quatrième étoit fils de Jupiter & » d'Astérie sœur de Latone, & c'est lui » que les Tyriens honoroient ; le cin- » quième est l'Indien, surnommé Bélus; » le sixième, enfin, est le fils d'Alc- » mène. Il y a des auteurs Grecs qui » en comptent jusqu'à quarante-trois, » ou parce que plusieurs personnes se » sont fait honneur de porter un nom » aussi illustre, ou plutôt parce qu'*Her-* » *cule* n'étoit pas un nom propre, mais » appellatif, dérivé, peut-être, du mot » Phénicien *Harokel*, qui veut dire » *Marchand*, comme l'a prouvé le Clerc, » qui prétend qu'on donnoit autrefois » ce nom aux fameux négociants, qui » alloient découvrir de nouveaux pays, » & y conduire des colonies, s'y ren- » dant souvent aussi illustres par le soin » qu'ils prenoient de les purger des » bêtes féroces qui les infestoient, que » par le commerce qu'ils y établissoient; » ce qui a été sans doute la source de » l'ancien héroïsme & de la guerre. » Ainsi, il paroît que le mot *Hercule*

Bibliot. univ. t. 2.

» n'étoit, que le surnom des Hercules
» dont nous venons de parler ; car le
» Tyrien s'appelloit *Thasius* ; le Phé-
» nicien *Desanaüs*, ou *Agénor* ; le
» Grec, *Alcée* ou *Alcide* ; l'Egyptien
» qui étoit contemporain d'Osiris, &
» général de ses troupes, *Osochor*, ou
» *Chom* ; & le Gaulois, *Ogmion*. »

Ce long passage nous découvre la source de l'erreur qui attribue à l'Hercule Grec, des actions faites dans des régions très-éloignées les unes des autres. Le fils d'Alcmène n'eut, pour théatre de ses exploits, que la Grèce d'Europe, & une partie de la Grèce Asiatique. Les Grecs réclamoient tout ce qui s'étoit fait d'illustre : ils chargèrent l'histoire de l'Hercule-Thébain (*a*), des actions éclatantes de tous les autres, ou de ceux qu'il leur plut d'assimiler à ce héros. De ce grand nombre de voyages, tant célébrés par les Poëtes & les Historiens, de tant d'aventures pour lesquelles

(*a*) Nous prions le lecteur de se rappeller que le fils d'Alcmène, personnage réellement historique, fut dans la suite confondu avec Hercule, Divinité Phénicienne. Telle est l'origine du merveilleux répandu dans son histoire.

la vie d'un seul homme pourroit à peine suffire, il faut supprimer tout ce qu'ils ont placé hors des contrées que nous avons indiquées.

Eurysthée, possesseur d'un trône qui ne lui appartenoit pas, saisit adroitement toutes les occasions d'en écarter le légitime héritier : delà toutes les fables dont les Poëtes ont embelli cette histoire. Jupiter ayant un jour assemblé les Dieux, leur déclara qu'il alloit naître un homme, issu de son sang, qui commanderoit à tous ses voisins. Le souverain des Dieux parloit d'Hercule, qu'Alcmène étoit sur le point de mettre au monde. Junon, qui n'aimoit point les fruits des infidélités si souvent répétées de son mari, descend de l'Olympe : l'épouse de Sthénélus n'étoit qu'au septième mois de sa grossesse ; la Déesse hâte son accouchement, retarde celui d'Alcmène, & vient annoncer à Jupiter la naissance d'Eurysthée. Le Dieu avoit prononcé le serment ; & Eurysthée devint le maître d'Hercule.

*Iliad. l. 19, v. 100, &c.*

Alcide fut élevé chez Créon, Roi de Thèbes. Son père prit un grand soin de son éducation : elle consistoit alors à exercer le corps, sans beaucoup d'égards aux facultés de l'esprit, & moins

*Apol. l. 2. p. 83, &c.*

encore aux penchants du cœur. Amphitryon lui enseigna à conduire un char avec adresse. Antolycus fut son maître dans l'art de la lutte ; Eurytus dans celui de tirer de l'arc. Castor, apparemment un autre que le fils de Tyndare, lui apprit le métier des armes. Linus, frère d'Orphée, lui donna des leçons de musique. L'élève montra dès son enfance la férocité de son caractère : Linus l'ayant corrigé, avec trop de sévérité, il le tua. Traduit en justice, il allégua une loi de Rhadamanthe, qui permettoit de se défendre, quand on étoit attaqué injustement. Hercule fut absous. Ainsi la loi autorisoit la vengeance.

Amphitryon, redoutant les suites de l'humeur impétueuse de son fils, crut devoir l'éloigner des occasions qui pourroient l'irriter. Il l'envoya garder ses troupeaux : occupation compatible alors avec une haute naissance. Ce genre de vie rustique acheva l'éducation d'Hercule. Un corps robuste, une force qui le distingua si particulièrement des hommes de son temps, une taille de quatre coudées, un aspect terrible, des yeux plein de feu : tel est, en peu de mots, le portrait de ce héros qui jamais ne lança en vain une flèche ni un javelot.

Il atteignoit sa dix-huitième année, lorsqu'il se mesura contre un lion du mont Cythéron, qui portoit le ravage parmi les troupeaux d'Amphitryon & de Thestius Roi des Thespiens. Hercule se rendit à la cour de ce Prince : il y fut traité pendant cinquante jours, avec tous les égards qu'exige l'hospitalité. Thestius, époux de Mégamède, étoit père de cinquante filles.

*Pauf. l. 9. c. 27.* Tout le monde sait les aventures d'Hercule avec ces Princesses. Les Thespiens avoient un temple dédié à ce héros, dont la Prêtresse faisoit vœu de chasteté perpétuelle, & cela, disoit-on, parce qu'ayant, en une seule nuit, débauché les cinquante filles de Thestius, à la réserve d'une seule qui ne voulut point se rendre à ses desirs, il la condamna à demeurer vierge toute sa vie : cependant il l'honora de son sacerdoce. Selon d'autres, les Princesses séduites par Hercule, étoient toutes devenues mères d'enfants mâles : l'aînée & la cadette accouchèrent même de deux jumeaux.

L'auteur qui nous fournit ce fait, ne peut se résoudre à penser que le fils d'Alcmène eût eu l'impudence d'exiger, dès son vivant, les honneurs divins,

un temple & une Prêtresse. En effet si l'on se rappelle qu'il n'avoit alors que dix-huit ans, & que ses actions éclatantes ne l'immortalisèrent que dans la suite, on sentira le ridicule de lui prêter une vanité si déplacée. Aussi Pausanias conjecturoit-il que le temple appartenoit à l'un des Dactyles-Idéens. Comment, ajoute-t-il, Alcide eût-il déshonoré les filles de son ami, lui dont tous les moments étoient employés à réprimer les injustices, à punir les scélérats? Mais, outre qu'Hercule ne s'étoit point encore érigé en réparateur des torts; Pausanias a jugé son héros, plutôt d'après les mœurs de son temps, que sur celles des siècles héroïques. Hercule n'étoit pas plus réservé que ses contemporains, & s'il n'abusa pas des cinquante filles de Thestius, en une seule nuit, c'est qu'il ne suffisoit pas d'être héros pour cela. Prévenu en faveur du fils d'Alcmène, Thestius toutes les nuits, introduisoit dans sa chambre une de ses filles. Hercule pensant toujours n'en aimer qu'une, se trouva, lors de son départ, mari d'un bien plus grand nombre de femmes qu'il ne l'avoit imaginé. Au reste, il ne quitta la cour de Thestius, qu'après l'avoir délivré du lion qui infestoit ses

Apol. l. 2. p. 84, &c.

terres, & il en porta toujours depuis la dépouille.

*Id. ibid. Diod. l. 4. p. 218.*

A peine eſt-il de retour à Thèbes, qu'on voit arriver les députés d'Erginus, Roi des Minyens, pour exiger des Thébains le tribut accoutumé. Clymenus, prédéceſſeur de ce Prince, bleſſé par le conducteur du char de Ménécée, dans un bois conſacré à Neptune-Oncheſtius, avoit, en mourant, chargé Erginus ſon fils, de le venger. A la tête d'une puiſſante armée, il marche contre Thèbes, fait un horrible carnage des habitants, & ne leur accorde la paix, qu'après leur avoir impoſé un tribut de cent bœufs pendant vingt années. Des commiſſaires, chargés de le percevoir, ſe rendoient à Thèbes. Hercule ne put voir, de ſang froid, les indignités qu'ils exerçoient. Au-deſſus de toute eſpèce de crainte, le héros leur coupe le nez, les oreilles, & les chaſſe honteuſement de la Ville.

*Pauſ. l. 9. c. 37.*

Erginus irrité, veut qu'on lui remette le coupable. Créon, qui pour lors commandoit dans la Ville, redoute la colère du Roi d'Orchomène; il eſt prêt de livrer Hercule à ſa vengeance. Thèbes étoit ſans autres armes que celles qui,

provenues des dépouilles ennemies, faisoient l'ornement des temples ; on doute même qu'elle eût alors, à proprement parler, des rois.

Loin de consentir à sa captivité, Hercule assemble les jeunes gens de son âge, leur persuade de délivrer la patrie du joug étranger, & leur donne les armes qui sont dans les temples. Il attend les Orchoméniens dans un passage étroit, rend leur nombre inutile, les bat, en fait un carnage affreux, marche vers leur capitale, brûle le palais de ses Rois, rase la ville, & réduit Erginus à lui demander la paix. Le Roi vaincu recouvra son ancienne opulence. Lors de la guerre de Troie, Orchomène jouoit un rôle distingué par ses richesses & sa puissance.

Le bruit des exploits d'Hercule se répand dans toute la Grèce. On les regarde comme des prodiges ; Créon lui-même, frappé de tant de valeur, lui accorde sa fille Mégare, le chérit comme son propre fils, & lui abandonne le gouvernement. Créon avoit uni sa seconde fille à Iphiclès, déjà père d'Iolas. Vers ce même temps, Amphitryon fut tué dans un combat contre les Minyens. On dit qu'Alcmène se remaria avec

*Apol. l. 2. p. 85 & 86. &c.*

Rhadamanthe qui, exilé de sa patrie, s'étoit établi à Ocalée: ce qui contredit la tradition que nous avons suivie dans l'histoire de Crète.

Alcmène avoit été inhumée à Haliarte, ville située sur le Copaïs. Son tombeau fut découvert, plus de neuf cents ans après sa mort, sous le règne d'Agésilas. On trouva dans ce monument, un bracelet d'airain, deux petits vases de terre, & une lame de cuivre, sur laquelle on apperçut des caractères. Personne, dans la Grèce, ne put les déchiffrer: mais, comme ils parurent assez semblables à ceux des Egyptiens, le Roi de Sparte leur en fit demander l'interprétation. Le Prêtre qui examina l'inscription, après en avoir étudié les caractères pendant trois jours, dit qu'ils étoient pareils à ceux du temps d'un Roi que les Grecs ont nommé *Protée*, c'est-à-dire, qu'ils remontoient au siècle de Troie. Au surplus, cette écriture faisoit mention du fils d'Amphitryon: c'est tout l'éclaircissement qu'on put en avoir.

*Plut. de Gen. Socrat.*

Hercule, pendant le cours de sa vie, fut sujet à des accès de fureur. Aristote les attribuoit à une humeur mélancolique, d'autres à l'épilepsie, ou même à la

folie. Dans un de ces mouvements frénétiques, il tue les enfants qu'il avoit eus de Mégare, & deux fils d'Iphiclès. Obligé de quitter la cour de Créon, il vient chez Thestius qui l'expie; ensuite il consulte Apollon sur le lieu qu'il choisira pour sa demeure. Le Dieu lui enjoignit d'obéir aux ordres d'Eurysthée, & lui déclara qu'en les accomplissant avec exactitude, il parviendroit à l'immortalité. En cette occasion, il reçut de la Pythie le nom d'Hercule, qu'il se fit honneur de porter depuis.

Quelque motif particulier dicta, sans doute, cet Oracle. Pourquoi la Prêtresse eût-elle ordonné à ce Prince, de se soumettre à un Roi qu'il devoit regarder comme un usurpateur? Vraisemblablement Eurysthée, toujours inquiet sur ses possessions illégitimes, sut gagner Apollon, & lui suggérer des réponses conformes à ses intérêts. Le dévouement des Grecs envers cette Divinité, ne leur eût pas permis de contrevenir à ses décisions. Hercule étoit un héros, mais il n'étoit point un philosophe. A quel désespoir son ame fut livrée! Il frémissoit de se voir asservi à un homme qui valoit moins

que lui, au raviſſeur de ſon propre bien; mais le ciel avoit parlé; Hercule vient trouver Eurysthée, prêt d'affronter tous les périls auxquels il voudra l'expoſer. Le Roi de Mycènes ne deſiroit l'avoir en ſa puiſſance, que pour le faire périr. Tel eſt le fondement des travaux d'Alcide, ſi célèbres dans l'hiſtoire des temps héroïques. Avant de les décrire, examinons ce qu'ils peuvent contenir de réel & de fabuleux.

Chez les Orientaux, Hercule étoit le nom du ſoleil, principe de la végétation, l'ame de la nature. Lorſque les deſcendants du héros Thébain voulurent aſſimiler l'auteur de leur race avec la Divinité Phénicienne, Thèbes dût recevoir, avec empreſſement, une fable qui honoroit ſes antiquités. La flatterie fit à l'égard des peuples ſoumis aux Héraclides, ce que la vanité avoit fait à l'égard des Thébains.

Hercule étant le Soleil en Phénicie, toutes les allégories qu'on débita ſur cette Divinité, furent relatives à l'aſtre qui préſide au jour. Ses cinquante fils, ſont les ſemaines de l'année; ſon paſſage dans les douze ſignes, fut déſigné

sous l'emblême de douze combats, &c.(a) Mais, si les douze travaux d'Hercule sont une allégorie relative aux douze mois de l'année, comment se retrouvent-ils dans l'histoire du Thébain ?

Pour confondre les deux êtres, il suffisoit de concilier les récits allégoriques, avec les actions du fils d'Alcmène. Quelqu'ait été le nombre des travaux imposés par Eurysthée à son compétiteur, les Poëtes en composèrent celui de douze ; & les allégories Phéniciennes furent prises à la lettre. Le Soleil, remportant en Juillet une victoire complette sur le lion céleste, devint le fils d'Alcmène terrassant un de ces animaux furieux, & ainsi des autres. Cependant nous sommes bien éloignés de penser que, parmi ces travaux, il n'y en ait aucun de réel : la Grèce, remplie encore de bêtes féroces, au temps d'Hercule, prêtoit assez matière à des ordres pareils à ceux d'Eurysthée.

Un lion d'une taille monstrueuse, ravageoit le pays situé entre Mycènes Le Lion de Némée.

---

(a) M. de Gébelin donne, de l'allégorie d'Hercule, des explications ingénieuses, qu'il faut lire dans son grand Ouvrage.

Apol. l. 2. p. 87, &c. Diod. l. 4. p. 219. Banier, t. 7. p. 16, &c.

& Némée. Alcide reçoit l'ordre d'en apporter la peau. Les flèches glissent sur l'animal. Le héros le poursuit avec sa massue : le lion fuit ; il se jette avec lui dans sa retraite, en ferme l'entrée, le combat, & l'étrangle. Eurysthée tremblant, défend à Hercule d'entrer désormais dans Mycènes. Pausanias vit, dans les montagnes qui sont entre Cléones & Argos, la caverne du lion : elle n'étoit éloignée de Némée que de quinze stades.

L. 3. c. 15.

L'Hydre de Lerne.

Aidé de son cher Iolas, Hercule purge le marais de Lerne (a), d'une infinité de serpents qui sembloient se multiplier à mesure qu'on les détruisoit. Le feu mis aux roseaux qui les cachoient, rend ce lieu fertile & habitable. Il trempa ses flèches dans le sang de ces animaux, pour que les blessures en fussent incurables. Sous prétexte que ce héros avoit employé un secours étranger, Eurysthée refusa de mettre cet exploit au nombre des douze travaux.

La Biche.

Une biche aux pieds d'airain, & aux

(a) M. Fourmont, qui a visité ces lieux dans son voyage de la Morée, assure qu'ils sont marécageux, & remplis de roseaux.

cornes d'or, faisoit beaucoup de bruit. Hercule chargé de l'amener vivante, la prend, après une année entière, dans des filets, ou dans un piége ; d'autres disent en la forçant à la course.

Le Sanglier d'Erymanthe.

La forêt d'Erymanthe servoit de retraite à un sanglier furieux. Eurysthée le demande vivant: il voit le héros avec l'animal sur ses épaules, &, saisi de frayeur, il va se cacher sous une cuve d'airain.

A cette occasion Hercule eut un démêlé assez vif avec les Centaures, dont il avoit vuidé les outres. Irrités & furieux, ils marchent à lui, armés de poutres & de pierres. Le héros bat les agresseurs, en terrasse plusieurs, & poursuit le reste à coups de flèches jusqu'à Malée, où ils se réfugient auprès de Chiron, qui, chassé du mont Pèlion, avoit fixé sa résidence en ce lieu. Hercule eut le malheur de blesser le Centaure. La plaie étoit sans remède, il en mourut. Le héros tua en cette circonstance, le Centaure Omade, qui avoit violé Alcyone sœur d'Eurysthée. Quoiqu'il regardât ce Prince comme son ennemi, il crut de l'équité de venger une femme outragée.

Etables d'Augias.

Toutes les terres d'Augias, roi

*Diod. ubi sup.*
*Pauf. l.* 5. *c.* 1 & 2.

d'Elide, ensevelies sous le fumier de ses nombreux troupeaux, devenoient incultes: Eurysthée, joignant l'insolence à la tyrannie, veut qu'Hercule rende ces terres à leur première fertilité. Le héros vient trouver Augias, lui offre de remettre ses possessions en état d'être cultivées, s'il lui donne la dixième partie de ses troupeaux. Le Roi d'Elide fait plus, il lui promet une partie de son royaume. Hercule détourne le Pénée; ce fleuve entraîne tout ce qui infectoit la campagne. Augias, instruit qu'il n'a entrepris ce travail que par l'ordre d'Eurysthée, manque à ses engagements. La contestation est portée devant les Juges. Phyléus, fils du roi d'Elide, appellé en témoignage par Hercule, dépose contre son père, qui, enflammé de colère, & sans attendre la sentence, force les deux princes de sortir de ses Etats. Le premier se retira dans l'île de Dulichium; l'autre chez Dexamène, dans la ville d'Olène, où il séjourna quelque temps.

Eurysthée saisissoit tous les prétextes pour prolonger l'asservissement d'Hercule. Ce dernier travail fut nul, par la raison, disoit le tyran, que le héros en avoit reçu la récompense. Quelle fut cette récompense?

Les bois épais qui couvroient les environs du lac Stymphale, donnoient asyle à une multitude incroyable d'oiseaux, qui ravageoient les terres voisines: Hercule, armé d'un tambour d'airain, écarte ces hôtes incommodes & en débarrasse entièrement le lac.

Les oiseaux du lac Stymphale.

Eurysthée veut avoir des Taureaux de Crète: le héros, du consentement de Minos, amène dans le Péloponnèse, un de ces animaux, au sujet duquel il avoit traversé une étendue de mer, qui paroissoit considérable, eu égard au peu de progrès de la marine. Ce taureau, dans la suite, passa pour celui dont Pasiphaé devint amoureuse.

Le Taureau de Crète.

Alors le droit de propriété étoit peu respecté: Eurysthée exige d'Hercule les cavales de Diomède. Ce Prince fait résistance, il est tué; ses cavales sont enlevées. Selon la Fable, ces animaux étoient nourris de chair humaine: peut-être Diomède avoit-il vendu jusqu'à ses esclaves pour les faire subsister.

Les cavales de Diomède.

*Palephat.*

Il manquoit à la gloire du héros, d'avoir à combattre les Amazones. N'allons pas chercher en Asie ces femmes guerrières; ce que nous avons rapporté

Les Amazones.

des premières, s'applique naturellement à celles-ci. Hercule sortit victorieux de ce nouveau combat.

Les Bœufs de Géryon.

Jusqu'ici les travaux d'Alcide s'expliquent naturellement : il n'en seroit pas de même de ce qui nous reste à dire, si nous suivions plusieurs auteurs, qui prétendent que ce héros alla en Espagne, pays inconnu alors aux Grecs, & delà en Italie, en Sicile, en Afrique, où il eut tant d'aventures, dont il se tira toujours glorieusement.

*Bochard.* *Vossius.* La Nauze, t. 7. des Mém. *Arrian. l.* 2. *Eust. Pindar.*

Géryon, dont il eut ordre d'emmener les bœufs, ne régnoit point en Espagne, mais en Epire : jamais Hercule ne vit l'Ibérie. Coléüs de Samos, plus de six-cents ans après le fils d'Alcmène, y aborda le premier, ou plutôt y fut jeté par la tempête. L'Epire avoit d'excellents pâturages, & nourrissoit beaucoup de chevaux. Dans ces siècles reculés, où les Grecs voyageoient peu, & où la navigation n'étoit guère perfectionnée, l'Epire, région éloignée, sur-tout relativement aux provinces orientales de la Grèce, telles que l'Argolide, étoit, pour les anciens Grecs, l'extrémité du monde, le pays où le soleil se couchoit, où se trouvoient l'enfer & ses fleuves re-

doutés : toutes idées plus que suffisantes pour donner de l'importance & de l'éclat au voyage d'Hercule.

Ses dix premiers travaux l'avoient occupé huit ans & un mois : contraint de se soumettre à de nouveaux dangers, il va tirer des enfers le chien Cerbère. On relègueroit au rang des fables, ce onzième exploit, si une circonstance n'en démontroit la réalité. Hercule lui-même le regardoit comme très-périlleux, puisqu'il ne voulut point l'entreprendre, sans s'être auparavant fait initier aux mystères d'Eleusis. Eumolpe ou Musée, fils d'Orphée, qui présidoit à ces mystères, lui remontra qu'aucun étranger n'y pouvoit être admis. Cependant, comme on ne vouloit pas refuser l'entrée de cette société, à un personnage distingué par tant de belles actions, on eut recours à un expédient. Telle fut l'origine des petits mystères qui furent ouverts indistinctement à toutes les nations. Muni de ces secours, Hercule s'avance vers le Ténare, promontoire de la Laconie, où, selon quelques-uns, se voyoit l'entrée du noir séjour des Dieux infernaux. En falloit-il davantage pour dire que le héros étoit descendu aux enfers, & qu'il en avoit

*Apol. l. 2. p. 102.*

Le chien Cerbère.

*Diod. l. 4. p. 232. Apol. l. 2. p. 106, &c.*

enlevé Cerbère ? Peut-être, après avoir tué un serpent monstrueux qui se retiroit dans un antre du Ténare, amena-t-il quelque dogue d'une taille extraordinaire.

Les Pommes d'or des Hespérides. Le dernier travail auroit exigé du héros beaucoup de fatigues, & une longue course, s'il falloit en placer la scène dans l'Afrique.

Peu de sujets (*a*) ont plus exercé l'imagination des Poëtes, que les pommes des Hespérides. Les prodiges ne leur coûtent rien : uniquement occupés du soin d'exciter la surprise & de causer l'admiration, ils ont sacrifié, sans aucune sorte de scrupule, le vraisemblable au merveilleux. Le moyen, après tant de siècles, de découvrir des vérités ensevelies sous d'aussi épaisses ténèbres ! *Paleph. l.* 4. Tantôt les Hespérides sont filles d'Hespérus : on n'en admet que deux, & l'on place leur demeure dans la Carie. Tantôt elles sont au nombre de sept, & leur *Diod. l.* 4. *p.* 243, &c. séjour est en Afrique. Des troupeaux

---

(*a*) Consultez la *Dissertation sur les Hespérides*, par M. l'Abbé Massieu, t. 3 des MÉM. DE L'ACAD.

ou des fruits faisoient les richesses de ces Nymphes. Un homme vigilant & robuste gardoit le lieu qu'elles habitoient ; selon d'autres, environné d'un fleuve ou d'un bras de mer, il étoit défendu par sa propre situation. Ici, Hercule entre chez ces Nymphes à main armée ; là, il n'y paroît que comme libérateur, & s'en retourne comblé de présents. Nous n'avons parlé que d'après les Historiens ; que seroit-ce, si l'on y joignoit toutes les rêveries des Poëtes ? Plin. l. 5.

Même incertitude sur les fruits des Hespérides. Sont-ce des coins ? Ces fruits, il est vrai, furent connus de bonne-heure en Grèce : venus de Cydon, ville de Crète, ils en tiroient le nom de *mala-Cydonia*. Sont-ce des oranges ? la couleur de ces fruits, en effet, approche de celle de l'or. Quant aux citrons, ils n'ont été apportés dans la Grèce, que long-temps après le siècle d'Hercule. Antiphane introduit sur la scène un jeune homme, qui présente des citrons à sa maîtresse. — *Prenez ces pommes*, lui dit-il. — *Elles sont belles*, répond la jeune fille. — *Très-belles, par tous les Dieux ; l'espèce en a été apportée tout récemment à*

*Athènes, des Etats du grand Roi.* — *En vérité*, dit la jeune fille, *je les aurois prises pour des pommes des Hespérides*. Le jeune homme reprend; *on dit qu'il n'y en a que trois* (*dans Athènes*). *Tout ce qui est beau & précieux est rare.*

Quoi qu'il en soit de la nature des pommes des Hespérides, & des Nymphes qui les cultivoient; est-il possible d'imaginer que les Grecs, dans le siècle qui précède la guerre de Troie, allassent en Afrique, comme les modernes iroient actuellement en Amérique; eux pour qui la navigation avoit tant de périls; eux qui, long-temps après l'expédition d'Hercule, furent dispersés en revenant de Troie, & obligés, quelques-uns du moins, de rester dans les lieux où la tempête les avoit jetés? Ces Nymphes, quelqu'elles soient, devoient exister dans le continent de la Grèce, ou dans son voisinage. On aura mêlé par la suite, à leur histoire, des particularités dûes à la fréquentation de l'Afrique par les Grecs. Le propre des fables est de croître avec le temps, mais c'est la vérité qu'il s'agit de trouver.

Un mot d'Apollodore nous met

sur la voie de la découvrir. « Ce n'est point », dit-il, « dans la Libye qu'il » faut placer les Hespérides, mais dans » le pays des Hyperboréens, qui ha- » bitoient près du mont Atlas ». Quoique cette montagne soit en Afrique, le nom des Hyperboréens qu'y joint Apollodore, semble indiquer le pays que les Grecs désignoient sous cette dénomination. Ce n'est pas que les Hyperboréens ne fussent aussi du domaine des fables : les Grecs ne les avoient pas plus épargnés que les autres objets de leur ancienne histoire; mais on peut parvenir à les écarter. *L. 2. p. 102.*

L'existence d'un peuple particulier, désigné, chez les Grecs, par le nom d'Hyperboréens (*a*), qui, dans les siècles les plus reculés, & voisins des temps héroïques, envoyoient régulièrement des députés à Delphes, & dans les autres lieux consacrés au culte d'Apollon, est un fait trop solidement établi par les hymnes d'Olen de Lycie, *Pauf. l. 5. c. 7.*

---

(*a*) Fréret a traité supérieurement ce point d'antiquité, dans ses *Réflexions sur la situation des Hyperboréens*; MÉM. DE L'ACAD., t. 18ème, partie historique.

& de Menalopus, les deux plus anciens compositeurs de cette espèce de poësie, pour qu'on puisse raisonnablement en douter.

Callim in Delum. Her. l. 4. c. 32 & 33.

Ces députés, au nombre de sept, deux filles connues sous le nom de *Théores*, & cinq hommes qui, sous celui de *Périphères*, ou *gardiens*, leur servoient d'escorte, apportoient tous les ans, les prémices de leurs moissons. On savoit le nom de deux *Théores*, qui moururent à Délos ainsi que les *Périphères*, qui les escortoient. Les jeunes Déliens, avant leur mariage, déposoient leur chèvelure, tournée autour d'un fuseau, sur les tombeaux des *Périphères*; les jeunes filles consacroient la leur sur la sépulture des *Théores*.

Délos possédoit aussi les tombeaux d'Argis & d'Opis, plus anciennes que celles dont nous venons de parler : elles avoient accompagné dans cette île, Apollon, Diane & Latône, ou plutôt y avoient introduit le culte de ces Divinités. Les Déliens ramassoient la poussière de ces monuments, pour la répandre sur les malades. On lisoit les noms de ces Théores, dans un ancien hymne d'Olen de Lycie, que

chantoient les femmes, lorsqu'elles s'assembloient en ce lieu.

Les Hyperboréens ne voyant revenir ni Laodicé, ni sa compagne Hypéroché, qui avoient entrepris le voyage pour obtenir, de Lucine, un prompt accouchement, firent passer, pour ainsi dire, de main en main, leurs offrandes jusqu'à Délos. Cette sorte de communication s'abolit peu-à-peu; la route même du pays des Hyperboréens fut oubliée. Mais quoique ces peuples ne vinssent plus dans la Grèce, ils avoient laissé des traces de leurs anciennes apparitions; leur histoire se trouvoit liée avec la tradition populaire. On leur attribuoit l'origine de divers usages, de plusieurs cultes importants. Le nom de leur pays, nom vague, qui n'annonce aucune situation précise & déterminée, ouvroit un champ libre à l'imagination. Toutes ces circonstances rendoient le pays des Hyperboréens très-propre à jouer un grand rôle dans les écrits des Poëtes. Delà cette multitude de romans, dont le merveilleux, poussé jusqu'à l'absurde, fut, dans la suite, une source féconde d'erreurs & de nouvelles contrariétés.

*Plin. l. 4. c. 12. Pind. Pyth. 10.*

Suivant l'interprétation générale, le

nom d'Hyperboréens (*a*), signifie *ceux qui habitent au-delà de Borée* ou *du vent du Nord*, & tellement au-delà, que ce vent dur & austère ne souffle jamais dans leur pays où règne un printemps éternel. Ces premières fictions eurent pour auteur, celui du poëme des *Arimaspes*, attribué faussement à un certain Aristée de Proconnèse, personnage fameux dans les anciennes légendes du paganisme. Cet Ecrivain mettoit les Hyperboréens à l'Orient du mont Riphée, & assez avant dans le nord-est de la haute-Asie, au-delà des Scythes, des Issédons, voisins de la mer Caspienne, & d'autres peuples fabuleux. Ainsi, selon la philosophie d'Aristée, les Hyperboréens habitoient la Sibérie. Par quelle étrange bévue, ce Poëte avoit-il choisi, pour placer des peuples qui jouissoient d'un printemps perpétuel, une des plus froides contrées de l'univers ?

*Strab. l. 13. p. 589. Her. l. 4. c. 13 & 14. Dion.-Hal. Styl. Thucyd.*

La route qu'Hérodote, d'accord en ce point avec Callimaque, fait tenir aux Hyperboréens, d'après la tradition

(*a*) Ὑπὲρ *super*, Βορέας *Boreas*, au-dessus *de Borée*, ou du vent de nord.

des Déliens eux-mêmes, nous conduit à leur demeure. Ils confioient leurs offrandes aux Scythes, leurs voisins : transmises ensuite de peuples en peuples, elles étoient portées vers l'Occident, jusques sur les bords de la mer Adriatique, & delà descendoient vers le midi, à travers l'Epire. Arrivées à Dodone, elles passoient vers l'Orient, par le milieu des terres, jusqu'au golfe Maliaque. Là, on leur faisoit traverser l'Eubée, sur sa longueur, jusqu'à Caryste, ville située à l'extrémité opposée de l'île. Dans ce port, on les embarquoit pour les conduire dans l'île de Ténos, dont les habitants enfin les remettoient à Délos.

Ne suit-il pas de cette description, que c'est au nord, ou même au nord-ouest de la Grèce, qu'il faut placer les Hyperboréens ? Dans ces siècles reculés, les connoissances géographiques des Grecs ne pouvoient s'étendre fort loin : les noms donnés aux Hyperboréens, sont pris de leur langue. Rien ne doit donc faire regarder ces peuples comme des barbares, &, pour les découvrir, il n'est pas nécessaire de sortir de la Grèce.

Le *Boras* est une montagne de la

Tit-Liv. l. 45. c. 29 & 30. Hesych. in voce Βοῤῥᾶς. Arat. l. 5. v. 161. Schol. in Dion. v. 311.

Macédoine ; & quoique les Grecs exprimassent plus communément le vent du nord, par le nom de *Boréas*, on a des exemples qu'ils prononçoient quelquefois *Borras* ou *Boras*. Les peuples situés au-delà du mont *Boras*, ont donc pu s'appeller *Hyperboréens*, & le nom de cette montagne, peu connue dans la Grèce méridionale, dont elle étoit éloignée, aura occasionné l'équivoque qui produisit toutes les fictions débitées sur un peuple dont la trace s'étoit perdue depuis long-temps.

Il n'est pas impossible qu'Hercule ait été chargé de quelqu'expédition dans le nord de la Grèce. Il en sortit victorieux, & ayant accompli les ordres de l'Oracle, qu'il respectoit comme la volonté des Dieux, il se crut assuré de l'immortalité. Sa renommée devoit être brillante : tant & de si difficiles exploits le firent passer pour un homme extraordinaire. On cita les douze travaux d'Hercule, comme on auroit cité les actions d'un Dieu. La Fable les embellit encore. On les éleva au-dessus de tous les autres exploits de ce héros, parmi lesquels néanmoins on en pouvoit compter d'aussi éclatants.

Si l'on donne dix ans de durée à ces douze travaux, le héros qui étoit venu se présenter à Euryſthée à l'âge de vingt-trois ans, quatre ans après son mariage avec Mégare, en avoit trente-trois, lorsqu'il se vit rendu à sa première liberté. Il quitta la cour de Mycènes, où rien ne le retenoit plus, & reparut en Béotie. (a)

*Apol. l. 2. p. 107, &c. Diod. l. 4. p. 236.*

(a) Pour que le lecteur puisse se former une juste idée d'Hercule, homme & Divinité, nous allons rapporter sommairement l'explication que donne M. de Gébelin des douze travaux.

Hercule est le Soleil; ses 50 fils, les 50 semaines de l'année; l'étranglement de deux Dragons par le héros, le solstice d'été.

PREMIER TRAVAIL.

Hercule, vainqueur du Lion de Némée, désigne le soleil, qui, dans le mois de Juillet, remporte une victoire complette sur le lion céleste.

II.

L'*Hydre de Lerne*. Dans le mois d'Août, le Laboureur achève la moisson, & recueille le fruit de ses soins. Armé de la faulx meurtrière, il abat les têtes des épis dorés, vrais hydres à cent têtes sur un seul corps; car,

De retour en sa patrie, il répudie Mégare. La vue de cette Princesse lui rappelloit un souvenir funeste ; il la cède à Iolas, abandonne Thèbes, &

---

dans les fertiles contrées de l'orient, sur le tronc d'un seul grain, s'élèvent une infinité de tiges, dont la tête superbe a pour soutien un cou prodigieux. Hercule fait ensuite mettre le feu au corps même de l'Hydre, parce qu'alors, comme de nos jours, le Laboureur brûle les chaumes, dont les cendres fertilisent son champ.

III.

Hercule saisit un Sanglier, l'offre aux Dieux, &c, à l'occasion d'un tonneau de vin, a un démêlé avec les Centaures, dont il demeure vainqueur. Au mois de Septembre, les hommes, après avoir achevé les moissons, témoignoient aux Dieux leur reconnoissance, par l'immolation d'un porc, animal nuisible aux terres par ses ravages. Les vendanges se font aussi dans le même temps.

IV.

La Biche aux cornes d'or, désigne la chasse qui fait l'amusement du mois d'Octobre.

V.

Armé d'un tambour d'airain, Hercule

pense à de nouveaux nœuds. Iolé fille d'Eurytus, roi d'Œchalie, devient l'objet de ses vœux. Le sort des enfants de Mégare faisoit redouter l'alliance d'Her-

---

chasse les oiseaux du lac Stymphale, qui dévastoient les contrées voisines. Au mois de Novembre, les champs nouvellement ensémencés, sont couverts d'armées innombrables d'oiseaux, qui les ravageroient, si l'on ne trouvoit moyen de s'en délivrer.

V I.

*Les étables d'Augias.* En Décembre, le Laboureur profite du repos de la campagne, pour réparer ses étables : on auroit pu ajouter, & pour porter les engrais.

V I I.

Le taureau subjugué, & les Jeux Olympiques institués par le héros, sont l'emblême, l'un des courses de taureaux, si célèbres encore dans les pays méridionaux, qui les reçurent des peuples de l'Orient; les seconds, des jeux & des plaisirs auxquels se livre le Laboureur, en attendant le retour du temps propre au travail. Hercule en est l'inventeur, puisqu'ils sont réglés sur le cours du soleil. On y représentoit sa course & ses travaux.

cule ; il est refusé. Sur ces entrefaites, Autolycus enlève les bœufs d'Eurytus. Ce Prince croit le vol fait à l'instigation d'Hercule : Iphitus son fils vient

---

## VIII.

Vers le mois de Février, les Egyptiens offroient aux Dieux des gâteaux, sur lesquels étoient peints des *Hippopotames enchaînés*. D'ailleurs, l'hiver est une saison terrible, où la terre ne produisant rien, force le Laboureur à se nourrir de ses travaux passés ; ce sont les cavales de Diomède, nourries de chair humaine.

## IX.

*Guerre des Amazones*. Le nom d'*Amazones* vient du primitif AM ou AMA, *réunion*, & du mot ZONE, *ceinture* : ce sont les nuits qui règnent toutes ensemble sur la même Zone. On donnoit, dans l'antiquité, le nom D'AZONES, *sans zones*, aux Divinités qui n'avoient point de district particulier, ou de *Zone* dans le Ciel, qui leur fût propre. Il étoit naturel d'appeller *Amazones*, celles qui règnoient en commun sur la même *zone*.

La guerre d'*Hercule* contre les *Amazones*, désigne, d'une manière allégorique, la victoire que le soleil remporte, au mois de Mars, sur les nuits, qui jusqu'alors ont été plus longues que les jours. Au nom de MENALIPPE, ou de *Reine des chevaux noirs*, que porte

trouver le héros à Tirynthe: il lui fait part de ses soupçons. Hercule le conduit sur une tour fort élevée. Iphitus n'apperçoit point ses troupeaux. La rage

---

la Reine des *Amazones*, on ne peut méconnoître la nuit. Le lieu du combat est *Themi-Scyre*. *Thémis*, signifie *juste*, *égal*; & *Scyre* ou *Scure*, *nuit*, *obscurité*. *Themi-Scyre* est donc, mot-à-mot, *nox æqua*, l'Equinoxe. En deux mots, la victoire d'Hercule sur les Amazones, n'est autre chose que la victoire remportée par le soleil sur la nuit, à l'*équinoxe* du printemps.

X.

*Vaches de Géryon*. Chez les anciens, & sur-tout en Egypte, la Vache étoit le signe du mois d'Avril. La vache d'Isis, est l'emblême de la fécondité; Isis étoit la même que Vénus, Déesse protectrice du mois d'Avril.

X I.

Cerbère, arraché des enfers, & la descente d'Hercule dans ces lieux ténébreux, ne sont autre chose que les symboles des mystères & de leur initiation: mystères & initiations étroitement liés avec le systême des anciens sur les Champs Elisées & sur le Tartare.

X I I.

*Pommes des Hespérides, colonnes d'Hercule, &c.* Le soleil arrivé, en Juin, au plus haut

de se voir soupçonné, se joint, dans l'ame d'Hercule, à ses ressentiments; il est saisi d'un nouvel accès, & précipite le malheureux Iphitus du haut de la tour.

---

de sa course, voit la fin de ses travaux. Ces deux fameuses colonnes, au-delà desquelles Hercule n'alla jamais, sont les deux Tropiques.

Le mot *Hespérie* signifie, au propre, le *soir*, le *Couchant*, &, au figuré, *la fin*. Le soleil, à la fin de sa carrière, est donc au *jardin des Hespérides*. Hercule, alors a traversé le fleuve *Evène*, mot-à-mot, le *fleuve du soleil*; ce qui désigne le cours entier de cet astre pendant l'année: on se rappelle que les anciens faisoient de cet astre un navigateur. Il se trouve avec *Déjanire*, (*abondance de lumière.*) En effet, au solstice de Juin, nous avons atteint les plus longs jours. Le nom du Centaure *Nessus*, est oriental, & signifie *victoire*, nom que portoit le dernier jour de l'année. Les pommes d'or des Hespérides peuvent exprimer les moissons qu'on fait en Juin; mais alors il faudra regarder le combat contre l'*Hydre de Lerne*, que l'auteur avoit donné pour l'allégorie de la moisson faite en Août, comme l'emblême du desséchement des marais.

Tel est l'abrégé de l'explication que donne M. de Gébelin des travaux d'Hercule: on ne peut nier qu'il n'y en ait de très-ingénieuses; mais suffisent-elles pour détruire l'existence du héros?

Revenu de son égarement, il sentit toute l'indignité de l'action qu'il venoit de commettre. Il devoit craindre de retomber entre les mains du Dieu de Delphes. Singulièrement affecté de ce nouveau malheur, il cherche à se délivrer de ses remords, par le secours de la religion. Il se rend chez Nélée, dans la Messénie, & lui demande l'expiation. Lié d'amitié avec Eurytus, le roi de Pylos avoit consulté ses enfants qui, tous, à l'exception de Nestor le plus jeune, voulurent que leur père la lui refusât. Déiphobé, fils d'Hippolyte, la lui accorda. Selon d'autres, Thésée nouvellement sorti de Trézène, & âgé de dix-sept ans, le purifia aux jeux de l'isthme. Apol. l. 2. p. 110.

Vainement Hercule fut expié : toujours en proie à son mal, il est obligé de recourir à l'Oracle de Delphes. Si quelque chose confirme ce que nous avons dit de l'intelligence d'Eurysthée avec les ministres d'Apollon, c'est la réponse qu'ils firent à son rival. La position du Roi de Mycènes n'avoit point changé : toujours le héros lui causoit de l'ombrage ; d'un instant à l'autre, il pouvoit se faire assez de partisans, pour le chasser d'un trône qui

ne lui appartenoit pas. Il n'avoit succombé sous aucun des travaux imposés par la politique du tyran : sa gloire n'en étoit que plus éclatante. Il falloit éloigner un ennemi dangereux, & l'Oracle calma les inquiétudes du Roi qu'il protégeoit. Hercule est forcé de se faire vendre comme esclave, dans un pays étranger, & de donner le prix de la vente aux enfants d'Iphitus.

*Ibid. p.* 109. &c. *Diod. l.* 4. *p.* 237.

Le héros fier & courageux dût balancer quelque temps ; mais non moins crédule que maniaque, il se laisse conduire à la cour d'Omphale, devenue Reine de Lydie par la mort de Tmolus son mari. On remit aux enfants d'Iphitus le prix de la vente d'Hercule; il recouvra la santé, & demeura esclave dans la trente-quatrième année de son âge.

Son génie bouillant étoit incompatible avec le repos. Cet esclavage étoit volontaire ; sa grande ame n'avoit reçu aucune atteinte d'un état si propre à dégrader l'homme. Les Cercopes infestoient la contrée ; il entreprend de les punir ; tue une partie de ces brigands, & amène le reste enchaîné, aux pieds d'Omphale. Il arrache la vie à Syleüs, qui obligeoit les étrangers à travailler

à ſes vignes. Il reprend ſur les Itons, les vols faits à la Reine, détruit leur ville, & les fait tous priſonniers. Ses actions ne ſe bornèrent point à des travaux militaires. Rien n'eſt plus ſéduiſant qu'un héros, & ſur-tout au ſortir de la victoire : ſenſible aux charmes du plus vaillant des guerriers, une eſclave d'Omphale le rendit père d'un fils, dans la ſeconde année de ſon eſclavage. (*a*)

La Reine veut connoître l'auteur de tant d'exploits, & s'informe de ſa naiſſance. Favori de Mars, il ne s'étoit pas borné à domter des monſtres : il plut à cette jeune Princeſſe libre de tout engagement. Elle lui offrit ſa main, & lui donna un rejeton de ſa race (*b*), tige d'une famille des Rois de Lydie.

L'eſclavage d'Hercule avoit duré trois ans. A peine il eſt de retour dans le

---

(*a*) Les auteurs varient ſur le nom du jeune Prince. Diodore (*l.* 4. *p.* 237.) l'appelle *Cléolaüs* ; Hérodote, *l.* 1. *c.* 7. *Alcée* ; Hellanicus, *Akélis.*

(*b*) Apollodore le nomme *Agélaüs*, & Diodore *Lamon.*

Iliad. l. 2. v. 641. Diod. & Apol. ubi sup.

Péloponnèse, qu'il arme une flotte de six vaisseaux, & attaque Laomédon ; on se rappelle l'aventure d'Hésione.

Le Roi de Troie surpris, ramasse ce qu'il peut de soldats, & marche droit aux vaisseaux d'Hercule. En les livrant aux flammes, il mettoit fin à la guerre : l'évènement ne répond point à ses vœux. Ses troupes se débandent, s'enfuient dans leurs vaisseaux, & gagnent le large. Laomédon, forcé de revenir sur ses pas, tombe sur la troupe d'Hercule : mais il est tué lui-même. La mort du chef entraîne la prise de la ville. Tout ce qui résiste est passé au fil de l'épée. Podarcès, ou Priam, seul des enfants de Laomédon est épargné. Le vainqueur le plaça sur le trône : il s'étoit opposé aux pernicieux conseils de ses frères, & vouloit qu'on remît à Hercule les chevaux que son père lui avoit promis. Hésione fut la récompense du courage de Télamon, qui le premier étoit entré dans Troie, par l'endroit le plus fort de la citadelle: elle fut mère de Teucer. Télamon eut d'une autre femme, Ajax surnommé le Télamonien.

La prise de cette Ville par Hercule arriva soixante-quatre ans avant sa des-

truction par Agamemnon. Ainsi Priam devoit être extrêmement vieux lors de cet évènement.

Hercule se remet en mer, il veut aborder dans l'île de Cos avec ses troupes. Les habitants qui les prennent pour des Pirates, tâchent à coups de pierre de leur défendre l'entrée du port. Hercule descend, tue le roi Eurypyle, malgré la résistance des peuples de l'île, &, quoique blessé, il prend la ville. De ses amours avec Chalciope fille d'Eurypyle, naquit Thessalus, dont les fils suivirent Agamemnon en Asie. *Apol. l. 2. p. 112. &c.*

Alcide reparoît dans le Péloponnèse couvert de gloire : il pouvoit en jouir tranquillement ; mais chez lui une entreprise succédoit à une autre ; il eût cru indigne de son courage, d'être un moment hors des camps & des batailles. La perfidie d'Augias n'étoit point effacée de son esprit ; il se prépare à punir ce Prince. Un grand nombre d'Arcadiens & de volontaires de toutes les villes de la Grèce, vinrent se ranger sous ses drapeaux. Augias s'étoit attaché Amaryncée, homme habile dans le métier des armes. Il partage son autorité avec ce Thessalien, & associe au *Id. p. 112-113. Pausf. l. 5. c. 1, 2 & 3.*

gouvernement Actor & ses fils, princes originaires de l'Elide, & issus des premiers rois du pays.

Les fils d'Actor font échouer tous les projets d'Hercule. Une maladie, suite peut-être de la blessure qu'il avoit reçue au siège de Cos, l'arrête au milieu de la campagne. Il fait une trève avec les Actorides, qui, au mépris des conventions, attaquent les troupes du héros. Libre des engagements que ses ennemis ont rompus, Hercule les attend près de Cléones, leur dresse une embuscade, & les fait périr : ils se rendoient aux jeux Isthmiques, proclamés par les Corinthiens, avec promesse de sûreté pour ceux qui s'y trouveroient.

Le bruit de la mort de ces jeunes Princes se répand. L'auteur en étoit ignoré : Molione leur mère le découvrit. Les Eléens demandent justice aux Argiens (a), & ne pouvant l'obtenir, ils supplient les Corinthiens d'interdire les jeux à des peuples assez impies, pour protéger le violateur de leurs franchises. Toutes leurs prières furent inutiles. Irritée de voir ces peuples dissimuler

(a) Hercule demeuroit alors à Tirynthe.

l'insulte faite à ses fils, Molione frappe de sa malédiction tous ceux de ses concitoyens qui, à l'avenir, oseroient assister à la célébration des jeux Isthmiques. La crainte d'encourir l'effet de ses imprécations, eut tant d'empire sur l'esprit des Eléens, que, même au siècle de Pausanias, ceux d'entr'eux qui s'exerçoient pour disputer les prix aux différents jeux de la Grèce, s'abstenoient encore de ceux de Corinthe.

Hercule ignoroit l'art de domter son ressentiment; la mort des princes d'Elide ne suffit pas à sa vengeance: il lève une armée, composée d'Arcadiens & de Thébains, vient assiéger Elis, la prend, la livre au pillage, & fait sentir les effets de son courroux aux habitants de Pylos en Elide, alliés des Eléens. Il préparoit le même sort à ceux de Pise: mais, instruit par l'Oracle que Jupiter protégeoit leur ville, il se désiste de son entreprise.

Vainqueur en tous lieux, & conquérant de l'Elide, Hercule la cède à Phyleüs, avec les prisonniers, moins par amitié que par grandeur d'ame: il pardonne à Augias. La guerre avoit dépeuplé le pays: on raconte à ce sujet un vœu assez singulier. Les femmes sup-

plièrent Minerve de rendre féconde la première marque d'amour qu'elles recevroient de leurs maris. Elles furent exaucées : un temple dédié à Minerve, *mère des hommes*, devint l'expression de leur reconnoissance. D'accord avec leurs époux, & pour conserver la mémoire de cet évènement heureux, elles donnèrent au lieu où ils s'étoient rencontrés, & à un fleuve voisin, le nom de *Badu*, terme du pays, qui prouvoit le plaisir de cette première entrevue. (*a*)

La mort des Molionides arriva sur la fin de la première année qui suivit le retour d'Hercule de Lydie, la trente-huitième année de sa vie, & plus de dix avant sa mort. Il s'avance en Messénie, résolu de se venger de Nélée. On célébroit à Olympie des jeux funèbres, établis depuis quelque temps en l'honneur de Jupiter : il y combattit, en règla les cérémonies, & fit envisager aux Grecs du Péloponnèse, l'avantage qu'ils trouveroient à y conférer sur leurs intérêts communs. Thésée, d'après le modèle des jeux Olympiques, réforma ceux de l'Isthme, où se raf-

*Apol. l. 2. p. 113.*

*Pauf. l. 5. c. 8.*

*Diod. l. 4. p. 256.*

*Plut. in Thes.*

(*a*) H'δὺ, *dulce, jucundum*, doux, agréable.

sembloient les peuples de l'Attique & des pays voisins.

Hercule prononça son apologie, au milieu d'Olympie. Il prétendit n'avoir entrepris aucune guerre, sans des ordres supérieurs, ceux d'Eurysthée; ou, sans y avoir été contraint par la nécessité d'une défense légitime. Sans doute, il essaya de se justifier de celles dont son ressentiment fut le principe. *Polyb. l. ix.*

L'époque de l'institution des Jeux Olympiques, sert à déterminer d'autres dates de l'histoire des temps héroïques (*b*). Les révolutions qu'ils ont éprouvées, sont la cause du peu d'accord des anciens sur leur fondation. Ces jeux originairement, n'étoient qu'une fête en l'honneur de Jupiter, introduite par un des Dactyles-Idéens qui, les premiers, avoient établi des forges sur le mont Ida, & apporté les arts & le culte des Phrygiens dans la Grèce. *Strab. l. 10. p. 472. Diod. l. 4. p. 333. Pauf. l. 4. c. 7.*

D'anciens chronologistes plaçoient l'Olympiade d'Hercule, 470 ans avant *Sync. Chron. p. 172.*

(*b*) Consultez, à ce sujet, ainsi que pour tout ce qui regarde l'ordre chronologique des évènements de la vie d'Hercule, l'excellente Dissertation *de Fréret*, sur *la chronologie de l'Histoire de Lydie*. MÉM. DE L'ACAD. t. 5.

la première Olympiade vulgaire : mais le Syncelle qui fournit cette date, met le siège de Troie 408 ans avant cette époque ; c'est-à-dire, 100 ans trop tard. Ainsi, ôtant de 470 ans, la somme de 408, pour avoir la date de la prise de Troie, la réformation des Jeux Olympiques, par Hercule, remontera à l'an 62 avant cette époque.

*Apol. l. 2 p. 113.* Le héros, après la célébration de ces jeux, continue sa route : il est devant Pylos, prend la ville d'assaut, & tue dans le combat les neuf fils de Nélée. Nestor, encore enfant, & nourri chez les Géréniens, échappa seul au carnage. *Iliad. l 11. v. 683-690. 717. 718.* Ce Prince dans Homère, dit que, plusieurs années après cette guerre, il étoit encore si jeune, que son père ne voulut pas lui permettre de combattre les Epéens.

*Apol. l. 2. p. 113. 114. Diod. l. 4. p. 238. 239.* De Pylos, Hercule marche contre Lacédémone. Hippocoon portoit injustement la couronne : d'ailleurs le héros Thébain étoit irrité contre l'usurpateur, dont les enfants avoient secouru Nélée : le fils de Licymnius, son ami, étoit tombé sous leurs coups. La victoire se déclare pour Alcide, il prend la ville d'emblée, tue Hippocoon, réduit ses enfants en servitude,

vitude, place Tyndare ſur le trône. Ce royaume étoit le prix de ſa valeur: il ne le céda qu'en obligeant le nouveau Roi de le remettre à ſes héritiers, lorſqu'ils le revendiqueroient. Du côté des ennemis, Hippocoon, dix de ſes enfants, & un grand nombre de Spartiates demeurèrent ſur le champ de bataille. Iphiclès, frère d'Hercule, & Céphée l'Arcadien perdirent auſſi la vie dans le combat. De vingt fils qu'avoit ce dernier, il n'en échappa que trois. Du reſte, la perte fut peu conſidérable.

Hercule victorieux, pouvoit goûter les plaiſirs de la paix: il alla s'établir à Phénée en Arcadie, avec les troupes qui l'avoient ſuivi dans ſes expéditions. Sur la route, il s'arrête chez Aléus, & ne quitte ſa cour, pour ſe rendre à Stymphale, qu'après avoir eu commerce avec la fille de ce Prince. Les ſuites de la foibleſſe d'Augé, découvrirent ſa honte. Le Roi, ſans ajouter foi à la violence dont elle accuſoit Hercule, ordonne qu'elle ſoit vendue comme eſclave, hors de ſes Etats. Au mont Parthénien, la jeune fille ſe ſentit preſſée des douleurs de l'enfantement; elle donna le

jour, dans la forêt voisine, à un enfant mâle, qu'elle laissa caché sous un buisson. Elle continua sa route & arriva, avec son conducteur, à Nauplie, port de mer de l'Argolide, où des Cariens l'ayant achetée, la vendirent à Teuthras Roi de la Mysie.

L'enfant d'Augé fut apperçu tettant une biche: les bergers du Roi Corytus l'apportèrent à leur maître, qui reçut le jeune enfant, & l'éleva comme son propre fils, sous le nom de Téléphus. (a)

Devenu homme, le Prince, pour connoître celle dont il tient la naissance, va consulter l'Oracle de Delphes. Apollon l'envoie chez Teuthras, époux d'Augé. Téléphus trouve sa mère sur le trône, & apprend qu'Hercule est son père. En marchant sur les traces de ce héros, il s'acquit beaucoup de gloire, & eut le bonheur de plaire au Roi, qui, n'ayant point d'enfants mâles, l'unit à sa fille Argione, & le déclara son successeur.

Hercule étoit depuis quatre ans à Phénée: mais soit qu'Eurysthée, craignant le voisinage d'un homme aussi

(a) D'Ἔλαφος, Cerf.

entreprenant, eût intrigué pour l'obliger d'abandonner entièrement le Péloponnèse, soit par quelqu'autre raison, Hercule l'année suivante quitta ce pays, pour n'y plus revenir. Suivi de plusieurs Arcadiens, il passe dans l'Etolie, & se met au service d'Œnée, Roi de Calydon. Sans épouse, sans enfants légitimes, il obtint la main de Déjanire: trois enfants furent le fruit de cette union.

Pendant son séjour à la cour d'Etolie, le héros saisit toutes les occasions d'être utile à son nouvel ami. Le fleuve Achéloüs ravageoit, dans ses inondations, les champs de Calydon, & formoit un marais d'un lieu qui pouvoit être avantageusement rendu à la culture: Hercule fit creuser un lit au fleuve, & cette vaste étendue de terrein devint dans la suite très-fertile.

Les Poëtes ont présenté cette action, sous une brillante allégorie. Alcide se bat contre l'Achéloüs métamorphosé en taureau, & lui arrache une corne, dont il gratifie les Etoliens. C'est la corne d'abondance, ou d'Amalthée, qui renferme tous les fruits de l'automne, les raisins, les pommes, les oranges.

*Apol. l. 2. p. 116, &c. Diod. l. 4. p. 241.*

Hercule revole à d'autres exploits : il porte la guerre dans la Thesprotie, se rend maître d'Ephyre, tue de sa main Phylas, Roi de ce pays : Astioché sa fille est amenée prisonnière. Il en eut un fils nommé Tlépolème, qui se trouva dans l'armée des Grecs, au siège de Troie. Né vers la fin de la vie d'Hercule, il étoit au plus âgé de cinquante-six ans, lors de la prise de cette ville. Chassé de la Grèce par les Héraclides, il avoit conduit une colonie & bâti deux villes dans l'île de Rhodes. Sa domination y étoit assez bien établie, au temps de la guerre de Troie, pour qu'il osât quitter ses domaines avec neuf vaisseaux, & en demeurer absent pendant dix ans entiers : ce qui suppose un séjour antérieur assez considérable.

Dans ce même siège, les troupes de l'île de Cos étoient conduites par Phidippus, & Antiphus fils de Thessalus & petit-fils d'Hercule & de Chalciope, fille d'Eurypile. Thessalus naquit après la guerre d'Hercule contre Laomédon, & depuis le commencement du règne de Priam, 64 ans, ou, selon Homère, deux générations avant la prise de Troie. Ces remarques montrent qu'on ne peut attaquer l'intervalle que nous

mettons entre cet évènement & la mort d'Hercule.

Ephyre, depuis Cichyrus, étoit bâtie sur les bords du Cocyte, & du lac Achérusia formé par les eaux du fleuve Achéron. Là règnoit Aidonée, dont Théſée voulut enlever la femme Perſéphone. Plutarque le nomme Roi des Moloſſes, qui habitoient un canton de la Theſprotie, dans lequel étoit l'Oracle de Dodone. Il y avoit auſſi, dans ce pays, un Oracle des morts très-fameux, ce qui fit confondre Aidonée avec Hadès ou Pluton.

*Pauſ. l. 1. c. 17.*

C'eſt dans cette guerre, que, ſelon toutes les apparences, Hercule délivra Théſée des priſons de ce Roi. Si l'on plaçoit cet évènement après le premier enlèvement d'Hélène, trente-cinq ans avant la ruine d'Ilium, ce ſeroit faire ſurvivre Hercule aux deux guerres de Thèbes, où il n'aſſiſta point, & auxquelles il eût certainement pris part, ſoit à cauſe de ſes liaiſons avec les Princes de cette ville, ſoit parce qu'il étoit dans le voiſinage de la Béotie, avec une armée dont chacun des deux partis n'eût pas négligé d'implorer le ſecours. Cette guerre d'Hercule contre Aidonée, a donné lieu,

57 ans av. la priſe de Troie.

*Iliad. l. 5. v. 395.* sans doute, à Homère de dire, que ce héros avoit blessé Hadès, ou Pluton, dans un combat.

*Apol. l. 2. p. 116, &c. Diod. l. 4. p. 241.* La cinquante-sixième année avant la guerre de Troie, fut remarquable par la naissance d'Hyllus, fils de Déjanire. Un meurtre involontaire obligea Hercule, cette même année, de se bannir de l'Etolie. Le jeune Eunome, en servant à table, commit quelque mal-adresse: le héros, naturellement impatient, lui porte un coup & le tue. Eunome étoit parent d'Œnée. Le père de l'enfant savoit que ce malheur avoit été involontaire, il pardonna au meurtrier: mais la loi touchant les meurtres, étoit formelle; Hercule se condamna lui-même à l'exil. Il part de Calydon, accompagné de son épouse & d'Hyllus encore à la mamelle: ils arrivent sur les bords de l'Evénus. Nessus, moyennant une rétribution, faisoit traverser le fleuve aux voyageurs: sa barque, ou ce qui lui en tenoit lieu, ne portoit qu'un passager à la fois. Il prit d'abord Déjanire. L'incontinence étoit la passion dominante, dans ces siècles à demi-barbares: frappé de la beauté de la Princesse, Nessus veut attenter à son honneur. Les cris de Déjanire avertissent Her-

cule; d'une de ses flèches, il blesse mortellement l'insolent Centaure. Nessus roule dans son esprit des projets de vengeance. Les flèches d'Hercule étoient empoisonnées; il fait entendre à Déjanire qu'il veut lui laisser un philtre dont la propriété rendra son époux constamment fidèle. La crédule Princesse n'avoit que trop à se plaindre de ce volage époux. Il ne s'agit que de mêler, avec l'huile qu'il lui donne, le sang qui coule de sa blessure, & d'en frotter la tunique d'Hercule. Le traître expire.

Le héros traverse le fleuve, & se rend à la cour de Céyx, roi des Trachiniens. Toujours accompagné de ses Arcadiens, il pouvoit être utile à ceux qui lui accordoient l'hospitalité: Egimius, *Strab. l. 9.*
Souverain des Doriens qui habitoient le *p. 437.*
canton de la Thessalie, nommé depuis *Apol. l. 2.*
Estiæotis, vient implorer son secours *p. 117, 118.*
contre les Rois des Dryopes, & contre *Diod. l. 4.*
celui des Lapithes, qui lui avoient *p. 242.*
enlevé plusieurs villes. Il promet de partager avec le fils d'Alcmène, ses conquêtes, & les villes qui faisoient l'objet de la contestation.

Hercule ne soupiroit qu'après les combats: la guerre procuroit à ses soldats les moyens de subsister, sans être

à charge à Céyx. Les armées combinées marchent contre Phylas, un des Rois des Dryopes. Ses troupes font taillées en pièces: lui-même il perd la vie, & Midéa, sa fille, tombe au pouvoir du vainqueur. Il en eut un fils, nommé Antiochus, duquel descendoit Alétès, qui s'empara de Corinthe, lors du retour des Héraclides dans le Péloponnèse.

*Strab. l. 9. p. 434.* Obligés de se disperser, les Dryopes cherchèrent un asyle en différentes contrées: une partie se retira dans le Péloponnèse. Ennemis d'Hercule, ils devenoient à ce titre, amis d'Eurysthée, qui, comme pour insulter à son rival, les établit dans le voisinage de Tirynthe,
*Id. l. 8. c. 373.* patrimoine du héros. Ils y bâtirent les villes d'Hermione, d'Asine & d'Eione.
*Pauf. l. 4. c. 34. Diod. l. 4. p. 242.* Les habitants d'Asine, en Messénie, issus d'une colonie des Dryopes de l'Argolide, chérissoient la mémoire de leur ancienne origine, & se glorifioient du nom de leurs ancêtres, dont ils avoient conservé beaucoup de cérémonies religieuses.

*Apol. l. 2. p. 118.* D'autres demeurèrent en Thessalie. Leur Roi Laogoras & ses fils, avoient été mis à mort pour quelques impiétés commises pendant le cours de la guerre.

Ses sujets se réfugièrent dans le pays montagneux qui porta toujours depuis leur nom ; quelques-uns passèrent dans l'Eubée, & bâtirent la ville de Styra à l'extrémité méridionale de l'île.

La contrée d'où furent chassés les Dryopes (*a*), semble avoir été cette partie de la Thessalie, nommée Thessaliotide, située entre le pays de Phthie & celui des anciens Doriens. Plusieurs Ecrivains veulent que la Thessalie doive son nom à un des fils de Jason & de Médée ; d'autres l'attribuent à Thessalus, fils d'Hercule & de Chalciope, dont les descendants, Antiphus & Phidippus, étoient venus s'y établir : mais il paroît constant que ce nom étoit moderne ; sans cela eût-on reproché aux tragiques Grecs, de s'en être servi en parlant de l'histoire des temps héroïques ? *Strab. l. 9. p. 444. Apol. l. 2.*

L'évènement que nous venons de rapporter, arriva trois ans au plus avant la mort d'Hercule. Ce héros tourne ensuite ses armes contre Orménius, grand-père de Phénix, qui suivit Achille *Apol. l. 2. p. 118.*

(*a*) Voyez *Défense de la chron.*, Sect. 4. §. 2.

à Troie, & d'Eurypyle qui fut aussi de cette expédition. Orménius règnoit sur les Pélasges de la Magnésie, espèce de Nomades ou pâtres errants, dont nous avons vu tant de peuplades différentes, répandues dans la Grèce. Il existoit, dans cette province, une ville d'Ormenium, capitale des Etats du petit-fils de ce Prince.

*Strab. l. 9. p. 432. Homer.*

Hercule étoit destiné à passer sa vie au milieu des armes : la guerre s'allume entre les Doriens gouvernés alors par Egimius, & les Lapithes, habitants du mont Parnasse, qui avoient Coronus pour Roi. Les forces des Lapithes surpassoient beaucoup celles des Doriens. Ces derniers offrent à Hercule la troisième partie de leur pays, s'il veut se joindre à eux. Le héros vole à l'ennemi : les Lapithes sont battus ; le Roi lui-même est au nombre des morts.

*Apol. l. 2. p. 116, &c. Diod. l. 4. p. 241.*

Le fils d'Alcmène sembloit avoir enchaîné la victoire. Naturellement généreux, il ne veut point profiter de ce nouvel avantage, & remet à Egimius le tiers de la Doride, à la charge de la rendre à ceux de ses héritiers qui viendroient le lui redemander. Il reprend ensuite le chemin de Trachine, & tue Cygnus, fils de Mars, qui

avoit eu la témérité de le défier à un combat singulier.

Hercule aimoit peu Déjanire : fatigué de traîner dans son exil une femme qu'il n'avoit peut-être épousé que pour obtenir une retraite, que ce mariage ne lui procuroit point, il fit demander, mais en vain, Astydamie, fille d'Orménius. Le héros fond sur ses Etats, prend sa capitale, & tue le Prince qu'il n'avoit pu persuader. C'étoient à-peu-près toujours les réponses d'Hercule à un refus. Astydamie lui appartenoit alors à droit de conquête : il en eut un fils nommé Ctésippe.

Son armée ne pouvoit subsister que par la guerre & le pillage : il se transporte dans l'Œchalie, & attaque les enfants d'Eurytus, sous prétexte qu'ils lui avoient autrefois refusé leur sœur Iolé. Peut-être ses anciens sentiments pour cette Princesse s'étoient-ils réveillés. Avec ses Arcadiens, joints aux Méliens de Trachine, & aux Locres Epicnémidiens, il emporte Œchalie & massacre les enfants d'Eurytus.

La vue de la Princesse ranima dans le cœur du héros tout le feu de sa passion : il l'emmène dans l'Eubée, où il vouloit offrir un sacrifice à Jupiter.

Il envoie Lichas, un de ses officiers, demander à Déjanire la tunique dont il avoit coutume de se revêtir dans de pareilles cérémonies.

Déjanire apprend que son mari est éperdument amoureux d'Iolé, & craint d'être répudiée : croyant à l'efficacité du philtre contre l'inconstance, elle en frotte la tunique. Hercule à peine la revêt, qu'il se sent atteint des plus violentes douleurs : une chaleur dévorante l'embrase & le consume. Ses efforts pour arracher ce cruel ornement, ne servent qu'à irriter ses maux. La fureur s'empare de son ame : dans l'accès de sa rage, il précipite dans les flots, Lichas, cause innocente des tourments qu'il endure. Le vainqueur de tant de héros, de tant de monstres, succombe : il est forcé de licencier ses troupes, dont il ne dirigera plus la valeur. Ses souffrances augmentent : on le ramène à Trachine. Déjanire apprend le retour de son mari ; elle a tout à redouter de son courroux : elle se pend de désespoir

Le sort d'Alcide est affreux ; tout espoir lui est ravi : il députe à Delphes. Apollon ordonne de le transporter avec un appareil guerrier, sur le mont Œta, & là de lui dresser un bûcher : Jupiter

doit avoir soin du reste. Hercule comprend le sens de l'Oracle; il se fait porter sur le bûcher, & conjure ses amis d'y mettre le feu. Ils sont glacés d'horreur. Le seul Philoctète (*a*) rend ce dernier service à son ami, qui, pour l'en récompenser, lui fit présent de son arc & de ses flèches. Les flammes s'élèvent: un coup de tonnerre se fait entendre. Iolas & sa troupe accourent vainement pour recueillir les cendres du héros: des os minés par un poison violent & subtil, n'étoient pas en état de résister à l'action du feu. Les compagnons d'Hercule ou ne purent, ou ne voulurent pas faire cette réflexion. Persuadés, dit-on, que leur illustre chef, conformément à tant d'Oracles qui lui avoient promis les honneurs divins, étoit passé dans le ciel, ils lui offrirent des sacrifices, & ne retournèrent à Trachine, qu'après lui avoir élevé des autels.

Ainsi mourut le héros favori des Grecs, dans la quarante-neuvième année de son âge. Il avoit ordonné qu'Hyllus, encore enfant alors, épouseroit Iolé,

(*a*) Ou, selon d'autres, Péas, qui cherchoit ses troupeaux égarés.

dès qu'il auroit atteint la puberté. Cette Princesse, lorsqu'Hyllus, âgé de quinze ans, l'épousa, étoit dans sa trente-cinquième année : chronologie qui quadre parfaitement avec les évènements.

Alcide, le guerrier le plus renommé de son siècle, mérita, à plus d'un titre, la réputation dont il jouit parmi les Grecs. Ses actions, dégagées de tout le merveilleux dont il plut à l'imagination des Poëtes de les envelopper, tiennent encore du prodige. Doué d'une force de corps étonnante, & d'un courage qui en étoit la suite, il exécuta des choses qu'aucun homme n'osa tenter avant lui : mais il eut les vices des petites ames. Vindicatif jusqu'à la fureur, jamais il n'oublia une injure, ou ce qu'il lui plut de regarder comme tel. Cruel & crédule, il s'inquiétoit peu de commettre un crime, mais il étoit soigneux de s'en faire expier. La fourberie inventa l'expiation, la superstition l'adopta. Amoureux de toutes les femmes, il ne fut l'amant d'aucune. L'amour borné au physique, fut chez lui, moins un sentiment, qu'un besoin : les loix de l'hyménée n'arrêtèrent point sa brutalité. La victoire ne lui

inspira pas de grands sentiments envers ses captives : il déshonora toutes celles qu'elle mit en son pouvoir.

Distingué par les vertus & les vices de son siècle portés à l'excès, un tel personnage devoit jouer un rôle dans la légende fabuleuse des Grecs, & augmenter la liste de leurs Dieux. Aussitôt après la mort d'Hercule, Ménétius, fils d'Actor, ordonna, dit-on, qu'on lui offrît, tous les ans, dans la ville des Opuntiens, le sacrifice institué pour les héros. Les Thébains suivirent son exemple. Quelques années après, les Athéniens & d'autres peuples de la Grèce reçurent le culte de la nouvelle Divinité, qui enfin fut généralement adopté : mais, quoi qu'en disent les Poëtes, Hercule n'obtint les honneurs divins, que lorsque les Héraclides, ses descendants, furent devenus maîtres du Péloponnèse. Pour flatter ces Princes, on le confondit avec une Divinité Phénicienne, adorée dans l'île de Thasos, où Cadmus lui avoit élevé un temple, plus de trois-cents ans avant la prise de Troie. *Diod. l. 4. p. 244.*

Homère & Hésiode ne parlent jamais du fils d'Alcmène, que comme d'un mortel transporté dans les cieux : il

y partageoit les plaiſirs & non le pouvoir des habitants de l'Olympe : ſon ombre étoit relèguée dans les enfers.
Ver. l. 2. c. 44 L'uſage même ſe conſerva, en pluſieurs endroits, d'honorer, par un culte différent, la Divinité & le héros.

Pauſ. l. 2. c. 10. L'Héraclide Pheſtus engagea les habitants de Sicyone à recevoir Hercule comme un Dieu; mais, pour conſerver l'ancien rit, les Sicyoniens lui offroient, ſur le même autel, les deux eſpèces de ſacrifices: uſage qui ſubſiſtoit encore du temps de Pauſanias.

Lorſqu'Hercule prit rang dans la Cour Céleſte, toutes les dignités étoient partagées; on ne pouvoit lui aſſigner aucun département. Choiſi par Jupiter pour être un des douze grands Dieux, il craignit d'offenſer celui qu'il eût fallu exclure, & ſe contenta de la main d'Hébé, Déeſſe de la jeuneſſe, dont il n'eut que deux enfants: ſur la
Apol. l. 2. p. 120-122. terre, les fruits de ſes amours avoient été plus nombreux. De Déjanire, il eut Hyllus, Ctéſippus, Glyciſonétès; de Mégare, Thérimaque, Deïcoòn, Créontiades, Deïon; d'Omphale, Agelaüs, ou Lamon. Chalciope avoit donné à Hercule Theſſalus. Epicaſte, fille d'Ægée, le rendit père de Theſtalus. Il eut

Evérès de Parthénope, fille de Stymphale; Télèphe, d'Augé, fille d'Aléus; Tlépolème, d'Astyoché, fille de Phylas; Ctésippus d'Astydamie, fille d'Amyntor; & enfin Palémon, d'Autonoé, fille de Péréüs. Dès l'âge de dix-huit ans, il étoit père de cinquante fils. Toute cette jeunesse n'étoit pas demeurée en Grèce, jusqu'à la mort d'Hercule : après ses douze travaux, l'Oracle lui avoit ordonné d'envoyer, en Sardaigne, une colonie sous la conduite des Thespiades. Ces Princes, du côté de leur mère, n'avoient pas une origine moins illustre, que du côté paternel : Thespius, d'une des meilleures familles d'Athènes, avoit pour père Erecthée. Les petits-fils d'Hercule n'étoient encore que dans l'adolescence, lorsque, conformément aux ordres de l'Oracle, il les envoya en Sardaigne. Si nos conjectures sur l'intelligence entre Apollon & Eurysthée sont fondées, on sentira aisément le but de cet ordre. Une jeunesse florissante, & qui tenoit à tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Grèce, devoit causer de l'ombrage à l'usurpateur du trône de Mycènes. Hercule ne voulant pas confier une entreprise de cette importance, à des jeunes gens sans

*Diod. l. 4. p. 234.*

expérience, mit à leur tête Iolas, fidèle compagnon de ses travaux. Deux des Thespiades restèrent à Thèbes, où leur postérité jouissoit encore d'une grande considération, au temps de Diodore; sept autres demeurèrent à Thespies, dont le gouvernement passa entre leurs mains : leurs descendants possédoient encore cette souveraineté, lorsqu'écrivoit l'Historien que nous venons de citer.

La Sardaigne. *Pauf. l.* 10. c. 17. *Diod. ubi sup.*

Les autres frères, accompagnés de Thespiens & de quelques peuples de l'Attique, arrivent en Sardaigne. Cette île, l'une des plus considérables de la Méditerranée, par son étendue & la fertilité de son sol, reçut des premiers Grecs qui allèrent y trafiquer, le nom d'*Ichnusse* (a). Des Libyens, conduits par Sardus, connu par un voyage qu'il avoit fait à Delphes, y formèrent un des premiers établissements. L'île prit son nom du chef de cette colonie, qui, presqu'aussi barbare que les anciens insulaires, partagea leurs cabanes, ou les antres que leur offroit la nature. Aristée, mari

(a) Ἴχνος, *vestigium, pars ima pedis*, la PLANTE DU PIED; à cause de sa forme.

d'Autonoé, l'une des filles de Cadmus, aborda en Sardaigne avec une troupe de Grecs, qui, sans doute, en trop petit nombre, ne bâtirent aucune ville : c'est à une colonie d'Ibériens qu'étoit réservé l'honneur d'y construire la première ; elle porta le nom de Norax son fondateur.

Telle étoit la Sardaigne, lorsqu'Iolas y débarqua. Les habitants prennent les armes, ils sont mis en déroute, & forcés d'abandonner au vainqueur l'endroit le plus beau de l'île, & sur-tout une vallée qui long-temps porta son nom. On voyoit, en Sardaigne, plusieurs lieux nommés *Iolées*, dont les habitants honoroient, d'une manière particulière, cet ancien Grec. Iolas, en effet, rendit d'importants services à ses compagnons : il défricha & planta beaucoup. Sa vallée devint si fertile, que, dans la suite, elle fut le sujet de plusieurs guerres. Les Carthaginois, sur-tout, dès qu'ils eurent atteint un certain dégré de puissance, livrèrent plusieurs batailles, & s'exposèrent à de grands périls, dans le dessein de joindre un si beau pays à leur domination.

Iolas appella, dans l'île, Dédale, qui pour lors étoit en Sicile. Cet habile

artiſte y acheva pluſieurs ouvrages, des lieux d'exercices, des tribunaux, &c., qui ſubſiſtoient encore plus de douze ſiècles après lui, ſous le nom de *Dédaliens*.

Les Theſpiades déférèrent à leur chef l'honneur de donner ſon nom à la colonie. Ils le chériſſoient comme un père: il conſervoit encore ce titre, pluſieurs ſiècles après, dans les ſacrifices qu'on lui offroit.

Après avoir pourvu à tous les beſoins de ſon nouvel établiſſement, Iolas voulut retourner en Grèce. Il fit un aſſez long ſéjour en Sicile; quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, charmés de la beauté de cette île, s'y fixèrent. De retour en ſa patrie, il ne ceſſa d'être le fidèle compagnon d'Hercule. Sa bienfaiſance lui acquit beaucoup de gloire: pluſieurs villes lui décernèrent les honneurs héroïques, & lui conſacrèrent des bois. On obſerve une choſe particulière, à l'égard de la colonie des Theſpiades. Un Dieu avoit prédit à Iolas qu'elle jouiroit à jamais de la liberté: oracle qui eut ſon accompliſſement juſqu'au temps où Diodore écrivoit. Des barbares ſe mêlèrent, dans la ſuite, avec cette colonie. Les uns & les autres retombés dans l'état ſau-

vage, demeurèrent ensemble sur les montagnes, & d'autres lieux de difficile accès. La chair & le lait des troupeaux, faisoient leur unique nourriture. Leurs habitations cachées dans des rochers escarpés, les mettoient à l'abri de toute insulte. Jamais les Carthaginois, & après eux les Romains, ne parvinrent à les subjuguer.

La prise de Troie augmenta le nombre des habitants de la Sardaigne : une partie des Troiens fugitifs, jetés par les vents dans cette île, fut accueillie par les Grecs, & les deux nations ne formèrent qu'un peuple. Cette jonction mit les premiers en état de ne plus redouter les barbares, qui n'osèrent attaquer cette nouvelle confédération. Le fleuve Thorsus qui traverse l'île, séparoit les deux armées, & aucune ne le vouloit passer en présence de l'autre.

Après un long espace de temps, les Libyens firent une seconde descente, en Sardaigne, avec de nombreuses troupes. Les Grecs furent presque tous passés au fil de l'épée. Pausanias, qui nous fournit ce fait, contredit ce que nous avons rapporté plus haut, sur l'autorité de Diodore, au sujet de la liberté dont jouit constamment la colo-

nie des Thespiades. Peut-être les Grecs dont parle le premier, n'étoient-ils point les descendants de ceux qui avoient suivi anciennement Iolas. Le témoignage de Diodore, né en Sicile, près de la Sardaigne, paroît préférable à celui d'un Grec de l'Asie-mineure, bien moins à portée d'être instruit de la vérité. Ce qu'il ajoute montre assez peu d'exactitude: les Troiens, selon lui, après leur défaite, se réfugièrent dans les plus hautes montagnes, dont les rochers & les précipices leur servirent de rempart. Ils s'y maintinrent, & subsistoient encore de son temps, sous le nom d'*Iliens*, quoiqu'ils eussent pris l'armure, l'habillement, les mœurs & même la figure des Libyens. Mais ces mêmes Troiens, qui ne faisoient plus qu'un seul peuple avec les Grecs, comment avoient-ils échappé seuls au carnage? Ce que Pausanias rapporte des Troiens, doit donc être entendu de toute la colonie, dont ils faisoient tellement partie, qu'on ne devoit plus les distinguer des Grecs.

Le récit des exploits d'Hercule, de cet homme extraordinaire, dont le culte se répandit chez une grande partie des peuples de la terre, nous a donné lieu

de tracer un tableau des mœurs & des usages de ces temps reculés, beaucoup plus exact qu'on ne pourroit le faire, par de longues réflexions. Son histoire est, en même-temps, celle de la plupart de ses contemporains : elle montre l'état politique de la Grèce, & présente successivement une grande partie des peuples qui la composoient : elle indique la source des grands évènements qui vont suivre, & pour la connoissance desquels elle est un préliminaire indispensable.

La mort d'Hercule ne laissoit point à l'usurpateur de Mycènes une possession paisible & assurée : sa postérité causoit au tyran des craintes fondées. Ses menées, ses brigues pour écarter, ou faire périr les véritables successeurs de Persée, ne servirent enfin qu'à le précipiter d'une manière plus éclatante, d'un trône où il ne fût point monté s'il en eût été digne, puisqu'il ne lui appartenoit pas.

Après la mort d'Alcide, ses enfants connus, ainsi que leurs descendants, sous le nom d'*Héraclides*, se retirèrent à Trachine. Le jeune Hyllus, sans mère, se fût trouvé sans appui, si le roi de cette ville n'eût pris soin de son éducation.

*Apol. l.* 2. *p.* 112, *&c.* *Diod. l.* 4. *p.* 260. *Pauf. l.* 1. *c.* 32.

Euryſthée, tant qu'il crut n'avoir rien à craindre de la poſtérité d'Hercule, n'entreprit rien contr'elle: mais enfin Hyllus & quelques-uns de ſes frères lui cauſant de l'ombrage, il cherche à prévenir les troubles que leurs partiſans pourroient exciter. Non content de les avoir contraints d'abandonner le Péloponnèſe, il veut les expulſer de toute la Grèce: il exige du roi de Trachine qu'il chaſſe de ſon royaume les Héraclides, les enfants de Licymnius, Iolas & tous les Arcadiens qui avoient combattu ſous Hercule.

Hors d'état de réſiſter au Roi de Mycènes, les Héraclides s'exilent volontairement. La terreur qu'inſpiroit Euryſthée, leur fermoit les portes des villes même les plus puiſſantes. Les Athéniens ſeuls, touchés de leur infortune, guidés par une équité naturelle, & voyant en eux les fils du plus grand des héros, eurent la généroſité de leur offrir une retraite, dans un canton appellé *Tricoryte*.

Euryſthée voyoit ſes ennemis trop près de ſes Etats: ſur le refus que lui fait Théſée de les lui livrer, il marche contre lui. Les Athéniens députent à Delphes. Apollon n'étoit pas devenu

plus

plus favorable à la postérité d'Hercule, qu'il ne l'avoit été au héros. Le dévouement volontaire d'un de ses enfants peut seul leur procurer la victoire : Macarie, fille d'Hercule & de Déjanire, se donne la mort. La fontaine de Marathon, l'une des quatre villes de la Tétrapole, où les Athéniens avoient fixé la demeure des Héraclides, transmit à la postérité le nom de la Princesse, & sa générosité.

Le Ciel s'étoit déclaré, ses ordres avoient été exécutés. Sûrs de la victoire, les Héraclides soutenus des Athéniens commandés par Iolas, Hyllus & Thésée s'avancent contre Eurysthée, & le joignent à l'entrée de l'Attique. L'usurpateur est défait, un grand nombre de soldats, & ses cinq fils sont tués. Hyllus l'atteint lui-même près des rochers Scironides, & lui arrache la vie. Un si heureux succès augmente les partisans des Héraclides. Les moments sont précieux : sous la conduite d'Hyllus, âgé pour lors de dix-huit ans, ils marchent vers le Péloponnèse, & s'emparent de toutes les villes qui leur appartenoient.

Une peste furieuse affligeoit alors cette presqu'île. Toujours d'accord avec

la famille d'Euryfthée, l'Oracle déclare que le temps marqué pour le retour des Héraclides n'eft point arrivé, & que leur départ feul peut faire ceffer le fléau. Lequel doit-on admirer le plus, ou de l'impudence d'une femme qui, au nom du Ciel, menoit à fon gré des hommes fiers & belliqueux, ou de la fottife d'Hyllus & de fes contemporains, affez imbécilles pour abandonner, fur l'ordre de la Pythie, des conquêtes certaines, & qu'on ne pouvoit fe promettre de renouveller fans beaucoup de peines? Telle étoit la manie du fiècle, & c'eft un point à ne pas oublier que l'influence des Oracles, non-feulement fur les affaires particulières, mais fur les affaires politiques de la Grèce.

La réponfe d'Apollon, foutenue des intrigues d'Atrée & de Thyefte, fils de Pélops & beaux-frères d'Euryfthée, eut fon effet. Obligé d'évacuer le Péloponnèfe, Hyllus revient chercher l'afyle que les Athéniens lui accordoient. Ce Prince, dans la fuite, forma plufieurs tentatives fur le royaume de Mycènes. La première étant de la 40e année avant la prife de Troie, la dernière, celle dans laquelle il périt, ne doit

être que de la vingtième avant la même époque, cent ans entiers avant l'expédition d'Ariſtodème ſon arrière-petit-fils, ſous la conduite duquel les Héraclides ſe fixèrent abſolument dans le Péloponnèſe. Ce fut dans une des entrepriſes antérieures à celle-ci, qu'un Oracle de Delphes lui défendit de rentrer dans cette preſqu'île, *avant le troiſième fruit.*

Hyllus, croyant que cette expreſſion déſignoit trois récoltes, comme il étoit aſſez naturel de l'imaginer, reparoît trois ans après. Atrée règnoit pour lors à Mycènes. Meurtrier de ſon frère Chryſippe, ce Prince s'étoit réfugié chez Euryſthée ſon neveu du côté de ſa mère, qui, en partant pour la guerre contre les Athéniens, lui avoit confié le gouvernement de l'Etat. A la nouvelle de ſa mort, il s'étoit emparé du trône, autant par la force que par l'affection du peuple qui redoutoit les Héraclides.

Bien réſolu de défendre ſes Etats contre Hyllus, il prend à ſa ſolde les Tégéates, tous ceux qui veulent marcher ſous ſes étendards, & vient diſputer le paſſage à l'ennemi.

Hyllus campoit à l'Iſthme. Les deux

armées sont en présence. Ce Prince se confiant ou dans ses forces, ou dans la justice de sa cause, pour ne point exposer les deux partis au sort d'une bataille, propose de décider la question dans un combat singulier. Il convint avec Atrée & les autres chefs, de combattre contre tel Officier qu'il leur plairoit de choisir ; à condition, s'il demeuroit vainqueur, de rentrer dans l'héritage de ses pères ; s'il étoit vaincu, les Héraclides ne pouvoient revenir dans le Péloponnèse, qu'après cent ans expirés.

Her. l. 9. c. 26.

Echémus, Roi des Tégéates, accepte le défi d'Hyllus, & le tue. Religieux observateurs du traité, les Héraclides s'abstinrent de tout acte d'hostilité, & retirèrent leurs troupes. Ils passèrent, en grande partie, dans la Doride, & redemandèrent à Ægimius la portion de son royaume, qu'Hercule lui avoit laissée en dépôt. Ægimius ne se refusa point à de si justes demandes : &, depuis ce temps, les Héraclides habitèrent avec les Doriens.

Licymnius s'étoit réfugié dans Argos, accompagné de ses enfants & de Tlépolème. Ce dernier, l'ayant tué quelque temps après, aborda dans l'île de

Rhodes, habitée alors par les Hellènes, qui y avoient été conduits par Triopas, fils de Phorbas. De concert avec ces peuples, il diviſa l'île en trois parties, & y bâtit les villes de Linde, d'Ialyſe & de Camire. La gloire d'Hercule engagea les Rhodiens à placer ſon fils ſur le Trône. Nous le verrons accompagner Agamemnon dans l'Aſie mineure.

Les Héraclides ne furent pas un ſiècle, ſans tenter de ſe mettre en poſſeſſion de l'héritage de leurs pères : ils cherchèrent à donner au traité une interprétation favorable à leurs vues ; mais ces détails appartiennent aux temps qui ſuivirent l'expédition de Troie.

Avant de reprendre l'hiſtoire de Mycènes, il eſt néceſſaire de faire connoître la famille de Pélops, dont la maiſon joua le plus grand rôle dans les ſiècles héroïques.

Hiſtoire de Pélops.

Tantale, Souverain de la Phrygie occidentale, vers le mont Sipyle, & contemporain d'Akiamus, Roi de Lydie, règnoit deux-cents ans, environ, avant la priſe de Troie. Ce Prince célèbre par les ſupplices que les Poëtes lui font ſouffrir dans les enfers, paſſoit

*Diod. l. 4. p. 275. Pauſ. l. 2. c. 32. Suid Ἀκιαμ.*

pour fils de Jupiter : il fut, sans doute, le plus ancien Roi connu de la contrée. On se rappelle que, dans le style des anciens Ecrivains, le commencement des temps historiques de chaque nation, est décrit comme les commencements du genre humain.

La réputation de Tantale & ses richesses le faisoient regarder comme l'ami des immortels, comme leur convive : mais, oubliant ce qu'il étoit & ce qu'étoient ses hôtes, il osa divulguer leurs entretiens. Les Dieux irrités, non contents de l'avoir rendu malheureux pendant sa vie, le condamnèrent au Tartare, où plongé au sein des eaux, il étoit sans cesse accablé d'une soif dévorante : fiction fondée sur ce que Tantale, grand Prêtre de quelque Divinité, avoit découvert le secret de ses mystères. Sur la terre, il eut à souffrir les maux que la guerre traîne toujours à sa suite.

Banier, t. 7. p. 239, &c. Victorieux de plusieurs peuples voisins, Tros envoya son fils Ganymède, accompagné de quelques-uns de ses amis, offrir des sacrifices en Phrygie, dans un temple consacré à Jupiter. Tantale ignoroit le dessein du Roi de Troie : il prend ces étrangers pour des

espions, fait arrêter le jeune Prince, & le jette dans une prison où il mourut de chagrin. Il s'apperçut de son erreur, fit de magnifiques funérailles à Ganymède, & renvoya à Troie ceux qui composoient son cortège. D'autres auteurs ont prétendu que Tantale garda Ganymède à sa cour, & qu'il en fit son échanson : origine de la fable qui attribua l'enlèvement de ce jeune Prince à Jupiter qui l'honora des mêmes fonctions dans le Ciel.

Le Roi de Phrygie ne devoit pas s'attendre à voir son attentat impuni : il eut, contre le père de Ganymède, une guerre qui dura autant que leur vie. Tantale soutint les efforts de son ennemi, & mourut possesseur du trône. Il ne quitta point Sipyle, où Pausanias vit son tombeau. Pélops ne fut pas aussi heureux. Tros n'étoit plus ; mais Ilus, héritier de sa couronne & de ses projets de vengeance, continua la guerre avec tant d'acharnement & de succès, qu'il le força de chercher un asyle dans une terre étrangère.

*Ubi sup.*

Le détail des aventures de Pélops, est enseveli dans l'obscurité jusqu'à son arrivée en Grèce, où il vint accompagné de sa sœur Niobé. Il dût à l'usage

qu'il fit des trésors immenses de son père, ce haut dégré de considération & de puissance, qui l'éleva bientôt au-dessus des autres Princes ses contemporains. Dans ces temps anciens, le commerce encore à naître chez la plus grande partie des peuples de la Grèce, ne donnoit point aux denrées la valeur qui les multiplie. Les richesses de Pélops animèrent l'industrie, & procurèrent à sa postérité des alliances honorables. Le hazard l'avoit conduit à Pise: Œnomaüs en étoit Roi, & père d'Hippodamie l'objet des recherches de plusieurs Princes de la Grèce. Pélops sensible à ses charmes, la demanda en mariage. Mais pour l'intelligence de cette histoire, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

*Thucyd. Diod. l. 4. p. 275.*

Le Dieu Mars, un de ses Prêtres, ou quelque Prince enfin à qui son humeur guerrière avoit mérité ce nom, eut Œnomaüs d'Harpine, fille d'Asope: généalogie mythologique, qui indiqueroit assez que ce Prince fut le premier souverain de Pise. Quelque temps après la naissance d'Hippodamie, son père tourmenté du desir de connoître le terme de son règne & de sa vie, alla consulter Apollon. Selon l'Oracle,

il ne devoit finir ses jours que lorsque sa fille se marieroit. Cette réponse fit deux malheureux. Œnomaüs résolut de tenir la Princesse dans un célibat perpétuel.

Cependant elle atteignit l'âge où l'on prend un époux; ses attraits lui attirèrent un grand nombre d'amants. Œnomaüs n'avoit point d'enfants mâles, & sa fille apportoit pour dot une couronne. L'oracle n'étoit su de personne; dans la crainte d'engager quelque téméraire à précipiter ses jours, Œnomaüs l'avoit, sans doute, tenu caché. Mais, loin d'écarter les prétendants, en déclarant qu'il ne vouloit point marier Hippodamie, il excita leur empressement, par la condition d'un combat singulier; au succès duquel il promettoit sa main: s'il demeuroit vainqueur, l'amant recevoit la mort.

Le combat consistoit en une course de chars, depuis la ville de Pise, jusqu'à un autel de Neptune élevé dans l'Isthme de Corinthe. Avant d'entrer dans la carrière, Œnomaüs immoloit un bélier à Jupiter. L'amant partoit sur un char attelé de quatre chevaux. Le sacrifice achevé, Œnomaüs, la lance à la main, monté sur le sien conduit par Myrtile,

voloit comme un trait. Le Roi se confioit sur la vîtesse de ses chevaux, & sur l'adresse de leur conducteur; c'est ce qui lui avoit fait choisir ce genre de combat. En effet, tous les téméraires amants de la Princesse étoient tombés sous ses coups.

Pélops arrive à Pise; l'accueil d'Œnomaüs le met à portée de se lier avec ses principaux Officiers. La condition à laquelle étoit attaché le bonheur de posséder sa fille, & le sort de ceux qui avoient essayé de lui faire la cour d'une manière aussi particulière, le déterminèrent à opposer la ruse à la barbarie. Il s'assure de Myrtile, & propose à Œnomaüs d'entrer en lice contre lui. Le Roi ne soupçonnoit point son conducteur: il poursuit Pélops. Myrtile laisse à l'étranger le temps d'arriver à l'autel de Neptune, avant le Roi; Pélops est maître d'Hippodamie. Œnomaüs, l'esprit troublé, croit déjà voir l'accomplissement de l'oracle fatal; il se livre au désespoir, se donne lui-même la mort, & vérifie ainsi la prédiction d'un Dieu que plus de fermeté eût convaincu de mensonge.

Le premier soin de Pélops fut de se défaire du traître auquel il devoit un

trône & une épouse. Myrtile, disoit-on, amoureux d'Hippodamie, n'avoit trahi son maître, en faveur de l'étranger, qu'après avoir obtenu de lui de passer une nuit avec elle. Il osa presser le nouveau Roi de tenir sa promesse. Indigné de son audace, le Prince le fit précipiter dans les flots. Ce n'est pas cet écuyer qui donna son nom à la mer *Myrtoum*, qui s'étend depuis l'Eubée, jusqu'à la mer Ægée. Myrtile avoit son tombeau chez les Phénéates, peuples de l'Arcadie, qui, tous les ans, durant une certaine nuit, faisoient son anniversaire. Pauf. l. 8. c. 14.

Tranquille possesseur du royaume, Pélops crut devoir élever un monument aux jeunes Princes qui avoient succombé sous les coups d'Œnomaüs. Pausanias en nomme dix-sept, que ce Roi s'étoit contenté de faire enterrer les uns auprès des autres, sur une éminence. Ce nombre annonce combien Hippodamie, ou plutôt le trône qui ne pouvoit lui échapper, avoit d'adorateurs. Pélops, par cette conduite, crut faire autant pour la gloire de son épouse, que pour ceux qui avoient prétendu à sa main : peut-être ne sacrifioit-il pas moins à sa vanité, en L. 6. c. 21.

laissant une preuve de sa victoire sur un Prince fameux lui-même par tant de victoires. Tant qu'il demeura dans Pise, chaque année il honora les amants d'Hippodamie.

*Diod. l. 4. p. 271.* Pélops, avec autant de courage que d'intelligence, augmenta considérablement sa puissance, & joignit à ses Etats plusieurs provinces du Péloponnèse, qui prit de lui cette dénomination (*a*). *Pauf. l. 5. c. 1.* Il conquit Olympie sur Epéus ; le premier, il bâtit un temple à Mercure dans cette presqu'île, & y sacrifia pour appaiser ce Dieu, qu'il croyoit irrité du meurtre de Myrtile.

*Id. l. 6. c. 20. Hyg. Fab. 85-88.* Hippodamie le rendit père de plusieurs enfants, entr'autres, d'Atrée & de Thyeste, connus par leur haine mutuelle. Cette famille n'est que trop célèbre par les scènes affreuses qu'elle a données à la Grèce. Ces deux Princes, *Thucyd. l. 1.* à l'instigation de leur mère, firent périr Chrysippe, leur frère, né d'une concubine. Hippodamie, pour se soustraire aux reproches de son époux, se donna la mort. D'autres disent qu'elle se retira

(*a*) Isle de Pélops.

à Midée, ville de l'Argolide, où elle finit ses jours.

Atrée, possesseur du trône de Mycènes, épousa Ærope, fille d'Eurysthée. Ainsi les Pélopides portèrent la couronne de Persée.

Thyeste avoit suivi son frère à Mycènes : son incontinence fut la première cause des malheurs qui accablèrent cette maison. Ce Prince inspire de l'amour à la Reine. Atrée chasse le séducteur. Mais l'absence n'éteint point sa haine : il feint de se réconcilier avec son frère, & le rappelle. Les enfants nés de Thyeste & de la Reine, impitoyablement massacrés, sont servis, dans des mets empoisonnés, à l'auteur même de leurs jours. Le soleil recula, pour ne pas éclairer cet affreux repas : image sublime de l'horreur qu'on dût concevoir d'un tel forfait.

Thyeste n'étoit pas assez puissant pour se venger : mais, quand les loix ne vengent point les injures, il est rare que les grands crimes ne soient punis par des crimes plus grands encore ; il se retire chez le Roi des Thesprotes. Delà il vient à Sicyone, séjour de Pélopie sa fille. On faisoit alors un sacrifice nocturne à Minerve. Thyeste craint de

profaner les myſtères de la Déeſſe, & demeure caché dans un bois. Pélopie conduiſoit les danſes; une chûte ſouille ſes vêtements du ſang des victimes, & l'oblige de ſe laver dans un fleuve voiſin: elle quitte ſa tunique. Thyeſte apperçoit cette jeune perſonne, & ſent dans ſon cœur s'allumer des deſirs dont l'obſcurité de la nuit lui cache toute l'infamie: il ſort du bois, & n'y rentre qu'auſſi coupable qu'il pouvoit l'être. Munie de l'épée de l'inconnu, Pélopie retourne au temple, & la cache ſous la ſtatue de Minerve. Le lendemain Thyeſte quitte Sicyone.

La famine déſoloit les Etats d'Atrée: ce ſont les Dieux qui ſe vengent de ſon crime: l'Oracle ordonne le rappel de Thyeſte. Le Roi va dans la Theſprotie, qu'il regardoit comme l'aſyle de ſon frère; il y voit Pélopie, la prend pour la fille du ſouverain: &, libre de ſes premiers liens, il la demande en mariage. La Princeſſe, groſſe d'Ægiſthe, lui eſt accordée. L'enfant fut expoſé: mais Atrée l'ayant retrouvé parmi des bergers, l'éleva comme un de ſes fils.

Non, jamais l'hiſtoire ne fit mention d'un monſtre plus cruel. Le temps n'avoit rien diminué de ſa haine; la mort de ſon

frère pouvoit seule y mettre le terme : Agamemnon & Ménélas sont chargés de nouvelles perquisitions. Le malheureux Thyeste, tourmenté lui-même du desir de se venger, traînoit une vie errante & inconnue : il se rencontre à Delphes, avec les fils d'Atrée. Ses neveux le reconnoissent, se saisissent de sa personne & l'amènent à leur père, qui le fait jetter dans une prison, & envoie Ægisthe pour lui ôter la vie.

Thyeste jette les yeux sur le jeune homme ; il apperçoit l'épée qu'il avoit perdue dans son aventure de Sicyone. A cette vue naissent des soupçons : il tâche de les éclaircir. Ægisthe lui apprend qu'il tient cette arme de sa mère. Le trouble de Thyeste augmente. Il fait venir Pélopie, & reconnoît qu'il est le suborneur de sa propre fille, & le père de son petit-fils. Pélopie ne peut se voir sans horreur : elle se saisit de l'épée, & se la plonge dans le sein. Ægisthe porte l'arme encore teinte du sang de sa mère au barbare Atrée, qui, croyant enfin s'être défait de son ennemi, s'abandonne à une joie cruelle, qui ne devoit pas être de longue durée. Tandis qu'il est occupé à un sacrifice, Ægisthe

le tue, va délivrer son père, & lui met la couronne sur la tête.

Banier, t. 7. p. 314. Euripid. Iphig. Act. 1. Chassés du royaume, les deux fils d'Atrée se retirèrent chez Polyphide Roi de Sicyone, qui les envoya, peu de temps après, chez Œnée Roi d'Œchalie. Mais enfin Agamemnon chassa son oncle de Mycènes, & remonta sur le trône de son père.

Le sceptre d'Agamemnon étoit fort célèbre dans l'antiquité Grecque; & c'est une particularité assez digne de remarque, Pauf. l. 9. c. 41. que les habitants de Chéronée l'honoroient, sous le nom de Lance, comme leur principale Divinité. On savoit sa généalogie. Fabriqué par Vulcain, pour le maître des Dieux, il passa de Jupiter à Mercure, delà entre les mains des hommes, en la personne de Pélops. Ce Prince le transmit à Atrée, celui-ci à Thyeste, & Thyeste à Agamemnon. La plupart des Souverains qui le portèrent, s'acquirent beaucoup de renom: ce qui fait dire à Pausanias, qu'on étoit tenté de croire qu'il avoit en effet quelque chose de divin.

Les Chéronéens assuroient que ce sceptre avoit été trouvé avec beaucoup d'or, entre Panopée & Chéronée. Dans le partage, les habitants de la dernière

de ces villes, préférèrent le sceptre à l'or, qu'ils abandonnèrent aux Phocéens: mais on croit qu'il fut apporté dans la Phocide, par Electre, fille d'Agamemnon. On n'avoit point élevé de temple en l'honneur de cette espèce de Divinité: chaque année un Prêtre étoit chargé de la garder dans sa maison, où on lui faisoit tous les jours des sacrifices, qui consistoient en des viandes de toute espèce, & en des fruits confits.

Agamemnon épousa Clytemnestre, sœur de la célèbre Hélène, mariée à Ménélas. Clytemnestre avoit été unie, en premières noces, à Tantale fils de Thyeste, ou selon d'autres, de Brotée, frère de Pélops, & fils du premier Tantale, Roi d'une partie de l'Asie mineure. *Id. l. 2. c. 22.*

Le règne d'Agamemnon est l'époque de l'entreprise la plus mémorable des Grecs, dans les siècles héroïques, de l'expédition de Troie, dont ce Prince fut déclaré le chef: la scène se trouve donc naturellement transportée en Asie. L'état politique de cette partie du monde devient intéressant, puisqu'elle fut le foyer de l'embrasement qui la ravagea, ainsi que toute la Grèce Européenne,

où les enfants de Pélops avoient formé des établissements considérables. Selon les apparences, leur haine contre les Troiens, subsista toujours, malgré l'éloignement. L'enlèvement d'Hélène fut peut-être une occasion favorable, qu'Agamemnon sut ménager habilement, pour engager les Grecs dans une querelle qui le regardoit personnellement, & à laquelle ils n'étoient que très-indirectement intéressés. Nous ne prétendons pas que la haine des Pélopides ait été la seule cause de la guerre de Troie, & l'enlèvement de l'épouse de Ménélas le prétexte : il y en eut d'autres, que nous allons développer; mais le ressentiment des descendants de Pélops, & sur-tout d'Agamemnon, put donner plus d'intensité & d'action à la cause première. On sera moins surpris alors de voir toute une nation prendre en main la défense d'un époux outragé.



# LIVRE NEUVIÈME.

## *HISTOIRE de la Ville & de la Guerre de Troie.*

IL eſt une époque dans toutes les hiſtoires, où les eſprits étant violemment agités, & les reſſorts de la machine entièrement briſés, les rapports ceſſent, & la ſcène change de face. La guerre de Troie fut cette époque dans l'hiſtoire de la Grèce. Une nation compoſée d'une multitude de petits peuples particuliers, ſouvent diviſés entr'eux, ſe réunit pour aller, dans une autre partie du monde, porter le fer & la flamme chez un peuple puiſſant, lui demander la reſtitution d'une femme, & faire, d'une querelle particulière, une querelle générale, dont les préparatifs, après avoir duré dix ans entiers, occupèrent, le même eſpace de temps, les Grecs hors de leur pays, loin de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs affaires domeſtiques; les expoſèrent à des diviſions

intestines, & à trouver leurs Etats passés en des mains étrangères, ou livrés à tous les désordres que ne peut manquer d'entraîner après elle une si longue absence.

Les Etats les plus puissants de l'Asie mineure, étoient ceux des Phrygiens, des Lydiens & des Troiens. L'origine des derniers, semblable à celle de toutes les anciennes monarchies, se perd dans la nuit des siècles : leur histoire ne commence à être bien connue, que vers le temps de Dardanus, qu'on regarde ordinairement comme le plus ancien de leurs Rois.

On a débité des fables sur ce Prince, qu'on fait descendre de Jupiter, tige ordinaire des Rois dont les pères restent ensevelis dans les ténèbres d'une profonde antiquité. Dardanus avoit eu pour mère Electre, fille d'Atlas. Iasion son frère, amoureux de Cérès, voulut faire violence à la Déesse : la mort fut la punition de son audace. Peut-être Iasion commit-il quelqu'impiété contre les Dieux de la Samothrace, où il habitoit avec son frère. Dardanus résolu de quitter des lieux qui lui retraçoient un douloureux souvenir, abandonna son île natale, & passa dans le continent

*Apol. l. 3. p. 178. &c. Diod. l. 4. p. 275. 276 & l. 5. p. 322.*

opposé, sur les côtes de l'Asie mineure, dans la petite Phrygie, où règnoit Teucer, fils du Scamandre & de la Nymphe Idea, dont les sujets étoient appellés Teucriens. Teucer l'unit à sa fille Battée, & lui fit présent d'une partie de son royaume. Dardanus, après la mort de son beau-père, règna sur toute la contrée, qui porta son nom, ainsi qu'une ville qu'il bâtit sur le bord de la mer. Il fit construire un palais dans le lieu qu'occupa postérieurement la ville de Troie. Son domaine s'accrut par la jonction de plusieurs nations Asiatiques: on lui rapporte la fondation de la colonie des Dardaniens, dans la Thrace.

Ce Prince mourut après un règne de soixante-trois ans. Il transmit la couronne à son fils Ericthonius qui la laissa à Tros, qu'il avoit eu d'Astyoché, fille du fleuve Simoïs. Son règne fut de quarante-sept ans: celui de Tros en dura quarante-neuf. Homère nous donne une idée de l'opulence du premier de ces Rois, en disant que trois mille chevaux paissoient dans ses prairies.

Maître du royaume, Tros fit prendre à ses sujets le nom de Troiens. Callirhoé, fille du Scamandre, le rendit

père de Cléopâtre & de trois enfants mâles ; Ilus, Assaracus, & Ganymède, l'échanson de Jupiter.

Assaracus, chef de la branche d'Anchise, eut de son mariage avec Hièromnème, fille du Simoïs, Capys, père d'Anchise, pour lequel Vénus devint sensible. Enée fut le fruit de leurs amours.

La branche des Rois de Troie sortoit d'Ilus, fondateur de la citadelle d'Ilium. Sous son règne, parut ce *Palladium* si fameux dans l'ancienne histoire, & auquel on croyoit attachées les destinées de la ville. C'étoit une statue de trois coudées de hauteur, armée d'une lance, & portant de la main gauche une quenouille & un fuseau. Dans l'enfance de l'art, on regarda comme une merveille qu'elle eût les pieds séparés. Ilus, pour conserver ce monument précieux, éleva un temple. Ce Prince s'allia dans la Grèce. Eurydice, fille d'Adraste, lui donna Laomédon, qui succéda à son père.

Laomédon fit entourer de murailles la capitale de ses Etats. Elles étoient dignes d'admiration, puisqu'on a voulu faire honneur de leur construction aux Dieux-mêmes. Ce Prince règnoit à

Troie, lorsque les Argonautes passèrent dans la Troade.

On se rappelle l'aventure d'Hésione, que la superstition avoit abandonnée à la fureur des flots. L'infidélité du Prince Troien envers Hercule, le priva en même-temps & du royaume & de la vie, après un règne de quarante-quatre ans. Il avoit épousé Strymo, fille du Scamandre, ou, selon d'autres, la fille de Leucippe. Père de Tithon, de Lampon, de Clytius & d'Icétaon, d'Hésione, de Cilla & d'Astyoché, il eut encore un fils nommé Bucolion, de la Nymphe Calybe. Quelques Auteurs prétendent que l'épouse de Laomédon se nommoit Placie, fille d'Atrée Roi de Mycènes. Il suivroit delà qu'Agamemnon & Priam étoient parents; & c'est peut-être un des motifs qui avoient déterminé Hercule à mettre la couronne sur la tête de ce dernier.

Personne n'ignore la fable de Tithon: l'Aurore éprise de ses charmes, l'enleva en Ethiopie : il fut père d'Emathion & de Memnon, qui vint porter du secours à Priam. C'étoit encore une folie des Grecs, de vouloir trouver le mari de l'Aurore, dans un des Souverains de l'Orient. Teutamus,

ou Teuchanès, fut un Roi d'Assyrie. La ressemblance du nom suffit pour faire imaginer que ce Prince avoit envoyé du secours au Roi de Troie son vassal. Les Grecs cependant varient sur le nom du Souverain, dont Priam relevoit. Comme ils ne s'accordoient pas plus sur l'époque de la guerre de Troie, que sur la chronologie d'Assyrie, ils étoient obligés de prendre tantôt un Prince dans la succession de ces Rois, & tantôt un autre, pour faire quadrer les temps. Delà cette différence sur celui qu'ils assimilent au Tithon Troien, & qu'ils nomment Teutamès, ou Panyas, selon le système qu'ils ont embrassé.

Fréret. t. 5. des MÉM.

Les annales de Perse ne faisoient aucune mention de la guerre de Troie. Le Memnon d'Homère, Ethiopien ou Egyptien, est un personnage de l'invention du Poëte, ainsi que tout le détail de la guerre qu'il lui fait entreprendre. La haute Asie avoit eu un Memnon fameux par ses exploits: on voyoit des monuments de ses conquêtes; mais ce Prince étoit probablement petit-fils de Sésostris. Les Egyptiens le nommoient Phaménoph, ou Aménophis. Son tombeau,

beau, dont il subsiste encore des restes magnifiques, étoit appellé *Memnonium* par les Grecs. Tout ce qui pouvoit les rapprocher de l'Egypte avoit beaucoup d'attraits pour eux. Le nom de leur Tithon étoit sans doute formé sur le mot *Thoth*, ou *Athothis*, que plusieurs Rois d'Egypte ont porté.

Ce que nous avons dit au sujet du Tithon Troien, peut s'appliquer d'avance au Protée Egyptien, chez lequel on fait aborder Ménélas, au retour de la guerre de Troie, & qui, s'il falloit s'en rapporter au témoignage des Prêtres Egyptiens, avoit gardé Hélène, pendant tout le temps que dura le siège d'Ilium. *Her. l. 2. c. 112, &c.*

Priam, encore enfant lorsqu'il monta sur le trône, avoit atteint une extrême vieillesse, quand la mort l'en précipita. Homère nous le dépeint comme un vieillard âgé de soixante-quinze ans: il en avoit règné soixante-quatre. D'Arisba, fille de Mérops, sa première femme, il eut Æsacus, mort très-jeune de la douleur qu'il ressentit de la perte d'Astérope son épouse. Le divorce apparemment étoit permis chez les Troiens, puisque Priam, après avoir donné sa première femme à Hyrtacus, *Apol. l. 3. p. 180, &c.* *Iliad.*

prit Hécube, fille de quelque petit Souverain de cette partie de la Thrace, dans laquelle coule le Sangarius.

Le célèbre Hector fut le premier fruit de ce nouvel hyménée. Hécube enceinte de son second fils, songea qu'elle mettoit au monde un flambeau qui embrasoit Troie. Peu-à-près elle accoucha d'Alexandre, si fameux sous le nom de Paris, dont la naissance fut si funeste à son pays & à sa famille. Priam consulta Æsacus, qui passoit pour très-habile dans l'art d'expliquer les songes, sur celui qui tourmentoit son épouse. Le fils d'Arisba répondit que le Prince qui devoit naître, causeroit un jour la ruine de sa patrie. Peut-être cette interprétation est-elle une de ces prophéties faites après l'évènement.

Pour éviter ce malheur, le Roi de de Troie fit exposer l'enfant sur le mont Ida : mais l'Officier chargé de l'ordre du monarque, touché du sort de ce petit infortuné, le porta dans sa maison, prit soin de son éducation, & lui donna le nom de Paris.

Bientôt le jeune homme se distingua : il poursuivoit les voleurs, s'opposoit à leurs courses, & n'étoit pas d'une

médiocre utilité pour la garde des troupeaux. Sa bravoure lui mérita le surnom d'Alexandre (*a*). Enfin reconnu, il retourna dans le palais de son père.

Hécube eut encore huit autres Princes, & quatre filles, tous victimes de la guerre dont nous allons parler. Créuse fut épouse d'Enée. Apollon avoit sollicité Cassandre de céder à ses desirs, sous promesse de l'instruire dans l'art de prédire l'avenir. Cassandre reçut les leçons du maître, mais refusa de consentir aux vœux de l'amant. Le Dieu, pour la punir, condamna ses prédictions à n'obtenir jamais la confiance publique. On comptoit parmi les fils de Priam, Déiphobe, Hélénus, Pammon, Politès, Antiphus, Hipponoüs, Polydore, & Troïle regardé comme issu d'Apollon, sans doute parce qu'il se mêloit de divination. Outre ses enfants légitimes, Priam eut trente-six garçons & quatre filles. *Apol. p. 182, &c.*

Hector, époux de la célèbre Andromaque fille d'Eétion, Roi de la ville de Thèbes en Cilicie, sur le golfe

(*a*) Ἀλέξω *opitulor*, Ἀνὴρ *vir*. ALEXANDER, *fortis auxiliator*.

d'Adramyte, laissa deux enfants; Laodamus & Astyanax.

Paris avoit eu pour femme Œnone, fille du Cébren, ou de quelque Roi qui donna son nom à un fleuve qui arrosoit ses Etats. Pour le malheur d'Œnone & celui de sa patrie, son époux conçut le dessein de voyager dans la Grèce.

Les anciennes traditions s'accordent à peindre la fille de Tyndare des plus belles couleurs; & ses aventures, ainsi que le nombre de ceux qui aspirèrent à sa main, ne permettent pas de s'en former une autre idée. Cette beauté merveilleuse étoit rehaussée par un bien dont l'éclat séduit autant que les charmes de la figure. Castor & Pollux n'étoient plus; Clytemnestre avoit épousé Agamemnon, Roi de Mycènes: ainsi la main d'Hélène mettoit l'amant préféré en possession du sceptre, & de la plus séduisante femme de la Grèce. La jeune Lacédémonienne avoit fait bruit de bonne-heure. Enlevée à l'âge de dix ans, par Théfée, elle n'étoit pas, suivant la critique, sortie intacte des mains de ce vieux guerrier: on la soupçonnoit d'être mère d'une fille qu'on élevoit secrètement. Il est probable qu'aucun

des Princes qui recherchoient son alliance, n'ignoroit ces anecdotes ; mais les circonstances changées, changent aussi les hommes, que l'ambition rend encore, à cet égard, ce qu'ils étoient alors.

La multitude des Princes qui auroient eu à rougir de leur peu de délicatesse, put diminuer leur honte. Parmi les concurrens, se montrèrent Ulysse fils de Laërte, Diomède fils de Tydée, Antiloque fils de Nestor, Agapénor fils d'Ancée, Sthénélus fils de Capanée, Amphiloque, Thalpius, Mégès ; un autre Amphiloque fils d'Amphiaraüs, Menesthée fils de Péréus, Schédius (a) & Epistrophus, Polixène, Pénélée, Ajax fils d'Oïlée ; Ascalaphe & Ialménus qui tous deux passoient pour fils de Mars. Eléphénor fils de Chalciodon, parut aussi parmi ces Princes, ainsi qu'Eumélus fils d'Admète, Polypoëtès fils de Pirithoüs ; Léontéus fils de Coronus ; Podalyre & Machaon, Phi- *Apol. l. 3. p. 175. 176.*

(a) Apollodore se trompe certainement, en appellant Schédius fils d'Epistrophus : Σχέδιος Ἐπιστρόφου. Homère, comme on le verra plus bas, les regarde comme deux frères, tous deux fils d'Iphitus.

loctète, Eurypyle, Protésilas, Ménélas, Ajax & Teucer fils de Télamon ; & enfin Patrocle fils de Ménétius.

Tous accoururent à Lacédémone, pour faire leur cour à la Princesse, & tâcher d'obtenir sa main. Tyndare ne s'attendoit pas à cette affluence, qui même ne lui étoit rien moins qu'agréable. Il avoit tout à risquer, en choisissant un gendre : s'il se faisoit un ami, il se rendoit ennemi d'une infinité de Princes, dont l'attente devoit être frustrée.

Le Roi étoit dans ces incertitudes lorsqu'Ulysse vient le trouver. Il ne se croyoit pas assez puissant pour être préféré à ses rivaux : d'autres vues l'amenoient à Sparte. Il promit à Tyndare de le servir, si, d'un autre côté, il vouloit lui être favorable. Ulysse aimoit la fille d'Icarius, citoyen de Lacédémone : mais des obstacles s'étoient opposés à son bonheur. Le père de Pénélope chérissoit sa fille au point de ne pouvoir s'en séparer ; & la position d'Ulysse, dont le royaume étoit assez éloigné de la Laconie, ajoutoit aux difficultés. Cependant le fils de Laërte espéroit trouver quelque circonstance favorable, dont il profiteroit avec son adresse ordinaire. Il saisit celle du ma-

riage de la fille de Tyndare, &, par politique, & non par amour, il se mit au nombre des aspirants.

Ulysse ne demandoit au Roi de Sparte, que d'engager Icarius à lui accorder Pénélope. Tyndare le lui promit: « Faites », lui dit alors le prudent Ulysse, « faites prêter serment à tous les » amants d'Hélène, de défendre, envers » & contre tous, l'époux que vous lui » aurez choisi. »

Dans d'autres siècles, dans ceux, par exemple, où l'on osoit dire en Grèce que l'on amusoit les enfants avec des jouets, & les hommes avec des serments, l'expédient proposé par le fils de Laërte auroit semblé puérile : mais nous verrons avec quelle scrupuleuse fidélité, les Princes qui se lièrent en cette occasion, exécutèrent ce qu'ils avoient promis.

Tyndare approuva le conseil d'Ulysse; il exigea le serment de tous les amants de sa fille, & se détermina en faveur de Ménélas. Petit-fils de Pélops, dont la maison jouissoit du plus grand crédit, ce Prince étoit frère d'Agamemnon, auquel une grande partie du Péloponnèse obéissoit. Le gendre que Tyndare se choisissoit, devenoit ainsi un appui

pour sa vieillesse, & affermissoit le trône dans sa maison. C'étoit agir en politique; mais l'avenir montra que les Rois mêmes peuvent se repentir quelquefois de ne pas consulter les convenances personnelles; les malheurs de la Grèce, la ruine de Troie, &, en particulier, le déshonneur de la maison de Tyndare, en font la preuve.

Pauf. l. 3. c. 20. Les Lacédémoniens conservoient un monument du fait que nous venons de rapporter. En sortant de Sparte, sur le chemin qui conduisoit en Arcadie, on voyoit ce qu'on appelloit la *Sépulture du cheval*. Là, Tyndare ayant assemblé tous ceux qui recherchoient Hélène, avoit immolé un cheval en leur présence, & leur avoit fait prêter serment sur la victime déjà mise en pièces. Ce serment n'obligeoit pas seulement contre ceux des prétendants qui attaqueroient le mari d'Hélène, il portoit que tous vengeroient cette Princesse & celui qui auroit le bonheur de l'épouser, si jamais l'un des deux recevoit quelqu'outrage. Après avoir imposé cette obligation aux amants d'Hélène, Tyndare enterra les membres de la victime, au lieu même du sacrifice.

Apol. ubi sup. Assuré de son propre bonheur, Tyn-

dare pense à celui du jeune Prince à qui il en étoit redevable. Il engage Icarius d'accorder au fils de Laërte la main de Pénélope. Les prières d'un Roi sont des ordres : le sujet y consent malgré toutes ses répugnances. Une heureuse sympathie unissoit Ulysse à son amante, & déjà son adresse lui en avoit assuré la possession ; car Icarius, avant le mariage d'Hélène, avoit proposé sa fille pour prix, à celui qui demeureroit vainqueur à la course. Ce n'est pas la première fois que la Grèce avoit vu offrir à l'adresse, ce qui ne doit être réservé qu'à l'amour. L'amour en cette occasion, fut couronné par l'adresse. Ulysse vainquit ses rivaux ; mais Icarius fâché, sans doute, de laisser aller sa fille dans une contrée si éloignée, avoit retiré sa parole. Une rue de Sparte, aboutissant à la place, & nommée *la rue des barrières*, de celles qui la fermoient dans cette course, attestoit l'existence de ce combat. *Pauf. l. 3. c. 12.*

Possesseur de Pénélope, & au comble du bonheur, Ulysse passa quelque temps auprès de son beau-père qui eût bien voulu ne point se séparer d'une fille chérie. Il fit tout pour engager son gendre à fixer sa résidence à Sparte : ses *Ibid. c. 20.*

efforts furent inutiles. Icarius croit trouver plus d'accès auprès de sa fille ; il la conjure de ne point abandonner un père qui l'aimoit. Ulysse avoit tout préparé pour le départ. Ce moment fut le dernier coup pour Icarius. Il redouble d'instances, il ne peut quitter sa fille, il suit le char. Lassé de tant d'importunités, l'époux perd enfin patience, & s'adressant à son épouse ; « je ne » veux point faire violence à vos sen» timents » , lui dit-il , « choisissez » entre votre père & votre mari ; » vous êtes maîtresse de me suivre, » ou de retourner à Sparte ». Pénélope rougit , & ne répondit qu'en se couvrant le visage de son voile : aveu bien flatteur pour un époux digne d'en sentir le prix ! Icarius comprit ce que cela signifioit, & laissa partir Pénélope : mais touché de l'embarras où il l'avoit vue, il consacra une statue à la pudeur, dans le lieu même où cette vertueuse Spartiate s'étoit couverte de son voile. On voyoit encore, au temps de Pausanias, ce monument de la délicatesse d'Icarius : il étoit éloigné de Lacédémone de trente stades, & placé sur le chemin dont nous avons parlé plus haut.

Maître du trône, par la mort de Tyndare, Ménélas vivoit heureux avec Hélène. Hermione étoit le seul fruit de leur mariage. La Grèce jouissoit d'une profonde paix; la plupart des Rois descendus de Minos avoient quitté leurs Etats, & s'étoient rendus en Crète pour partager la succession de Crétéus (*a*), souverain de cette île. Par ses dernières dispositions, ce Prince avoit ordonné que ses trésors, ses troupeaux & tout son mobilier seroient partagés également entre les enfants de ses filles: le royaume devoit appartenir à Idoménée. Palamède & Œax, fils de Clymène, & Ménélas, fils d'Ærope, toutes deux filles de Crétéus, se rendirent en Crète. Agamemnon, frère aîné de Ménélas, & Anaxibie, leur sœur, épouse de Strophius, avoient chargé le Roi de Sparte de recueillir leur part de cette succession.

*Apol. l. 3. p. 176. Dictys, l. 1. c. 1.*

Nous observerons que plusieurs auteurs ne regardoient point Agamemnon, Ménélas & Anaxibie comme enfants d'Atrée. Quoiqu'on ait coutume d'appeller ces deux Princes les *Atrides*,

*Eust. in 2. Iliad. Schol. Euripid. in Orest.*

(*a*) Cette tradition est différente de celle que nous avons suivie dans l'histoire de Crète.

ils étoient fils de Plisthènes, fils d'Atrée, lequel avoit épousé Ærope. Plisthènes étant mort jeune, & sans s'être illustré par aucune action d'éclat, Atrée touché du sort de ses petits-fils, leur avoit donné une éducation convenable à leur rang : ils passèrent pour ses fils. Comme Homère, pour leur donner plus de lustre, les nomme toujours les *Atrides*, il ne seroit point étonnant que l'erreur eût prévalu.

En partant de Lacédémone, Ménélas avoit laissé dans son palais, Paris qui l'étoit venu visiter. Devoit-il soupçonner un Prince qui lui étoit uni par les liens du sang, & auquel il avoit accordé l'hospitalité ?

Il n'est pas facile de déterminer précisément les intentions secrètes qui portèrent Paris à voyager dans la Grèce. Cherchoit-il un établissement dans cette contrée ? car la couronne appartenoit de droit à Hector, l'aîné des fils de Priam. Mais au temps de la guerre de Troie, la Grèce considérablement peuplée, offroit peu de terres sans propriétaires.

Ce qui pourroit faire suspecter les vues de Paris, sont les anciens sujets d'inimitié entre la Grèce & Troie;

notamment entre la maison d'Agamemnon & celle de Priam: Tantale père de Pélops, étoit bisaïeul du souverain de Mycènes, & Ganymède étoit grand-oncle du Roi de Troie. Du mariage de Pélops avec la fille d'Œnomaüs, sortit Atrée grand-père d'Agamemnon & de Ménélas. Seroit-il étonnant que, par une espèce de représailles contre la famille du ravisseur de Ganymède, Paris eût cherché à la déshonorer par l'enlèvement d'Hélène ?

Il existoit d'ailleurs entre les deux maisons un sujet de haine non moins vive. Cinquante-cinq ans avant l'enlèvement d'Hélène par le fils de Priam, Hercule avoit pris & saccagé la ville de Troie. Laomédon y avoit perdu la vie. Hésione sa fille, sœur de Priam, tante de Paris, arrachée à sa terre natale, & donnée à Télamon, avoit été emmenée dans l'île de Salamine, où régnoit ce Prince. Que de sujets d'inimitié, surtout pour des hommes chez qui la vengeance étoit grandeur d'ame ! Il falloit bien que Priam conservât profondément gravé dans le cœur le souvenir des maux faits par les Grecs à sa maison, pour s'obstiner à garder Hélène, malgré les dangers qui le me-

naçoient, & la guerre opiniâtre dont il fut enfin la victime.

Au reste Paris, jeune Prince, beau & bien fait, put devenir amoureux d'une Princesse âgée de vingt-cinq ans, la plus belle personne de son siècle, qui ne passoit pas pour être insensible aux charmes de l'amour, & à qui la volonté d'un père, & non le penchant du cœur avoit donné un mari.

Darès, c. 9. Si l'on s'en rapporte à Darès de Phrygie, Priam envoya Paris redemander Hésione à Télamon ; ou plutôt ce Prince vint voir sa tante à Salamine. Peut-être la sœur de Priam n'existoit-elle plus lorsque Paris vint en Grèce, & que le motif de son voyage étoit de réclamer sa succession. Il visita les principales villes de la Grèce ; il s'arrêta quelque temps à Sparte, & se fit aimer de l'épouse de Ménélas, par la faute de ce Prince sans doute, qui ne devoit point confier son honneur à une vertu peu accoutumée à livrer de grands combats.

L'absence de Ménélas permettoit aux deux amants de se livrer sans contrainte à leur penchant. Mais cette absence ne devoit pas toujours durer : ils cherchèrent les moyens de ne point se sé-

parer ; le plus simple étoit de quitter le palais, avant le retour du Roi, & de gagner promptement les rivages de l'Asie. La connoissance que Paris avoit des sentiments de Priam envers les Grecs, lui faisoit espérer de vivre en sûreté dans ses Etats, sans crainte d'être forcé d'abandonner son amante.

Une occasion favorable se présenta : les deux amants ne la laissèrent pas échapper. La fête de Junon, Déesse principalement honorée dans Argos, y attiroit les étrangers de toutes parts. Hermione s'étoit rendue chez Clytemnestre, pour assister à la solemnité ; peut-être plusieurs autres Lacédémoniens avoient-ils suivi la jeune Princesse. Hélène débarrassée de tant de surveillants, s'empare des trésors de son mari, &, accompagnée de Clymène & d'Æthra, mère de Thésée, & ses esclaves, elle se rend à Cythère, sous prétexte vraisemblablement de sacrifier à Vénus, Déesse révérée dans cette île, mais, dans le fait, pour s'enfuir plus facilement qu'elle n'eût pu le faire de Lacédémone, ville située dans les terres. *Id. t. 9.*

Paris suivoit son amante. Le vaisseau qui devoit faciliter leur évasion, étoit

préparé; les deux fugitifs s'embarquent, & font voile pour Troie.

Les foibles connoissances d'alors ne permettoient pas aux navigateurs de gagner la pleine mer. Le ravisseur, après avoir longé les côtes du Péloponnèse, aborda sur celles de l'Attique, & débarqua dans l'île de *Cranaé* nommée depuis *l'île d'Hélène*: premier théatre du déshonneur de Ménélas. On sait combien les femmes Grecques vivoient retirées: leurs appartements étoient séparés de ceux des hommes; elles ne pouvoient les voir qu'en public. Hélène pour la première fois, se trouva, dans cette île, seule avec son amant.

Strab. l. 9. p. 399. Iliad. l. 3. v. 444.

Si tout ce qu'on a débité sur le voyage de Paris & d'Hélène, étoit vrai, il faudroit les suivre & sur les côtes de Phénicie & sur celles d'Egypte. La Princesse fut, dit-on, retenue par le souverain de ce royaume, tout le temps qui s'écoula depuis son évasion jusqu'à la prise de Troie. Mais cette navigation est de l'invention d'Homère, qui usoit en cela du droit qu'a tout Poëte, de feindre. Ce que les Egyptiens rapportèrent à Hérodote, est destitué de fondement. Eût-on ignoré ce fait dans la Grèce, jusqu'au temps où l'Historien

Her. l. 2. c. 112, &c.

voyagea en Egypte, si effectivement Ménélas, après la destruction de Troie, avoit été obligé d'aller redemander son épouse dans ce pays ?

Le Roi de Sparte apprend la fuite d'Hélène. La colère lui ravit presque l'usage de la raison : il ne sait à quoi se déterminer. Palamède le fait embarquer sur ses vaisseaux, & le conduit à Sparte. *Dict. l. 1. c. 3. 4.*

Agamemnon, Nestor & les autres Princes descendus de Pélops, assemblés dans cette Ville, étoient venus prendre part au malheur de leur parent, & chercher les moyens de tirer vengeance de cet affront. L'atrocité de l'injure exigeoit qu'on en demandât sur l'heure raison à main armée. La prudence l'emporta cependant : les voies de la négociation parurent plus convenables, & il fut décidé que Ménélas, accompagné de Palamède & d'Ulysse, iroit à Troie solliciter la restitution de son épouse & des trésors qu'avoit enlevé Paris. *Iliad. l. 3. v. 205, &c. Her. l. 1. c. 3.*

Les députés de la Grèce arrivèrent avant le ravisseur ; soit que Paris arrêté par les charmes de sa maîtresse, fut resté long-temps dans l'île de Cranaé, soit que les vents contraires, ou quelqu'autre accident, se fussent opposés *Dict. l. 1. c. 6.*

à son retour. Ils vont trouver Priam, lui portent leurs plaintes. Palamède prend la parole; il expose l'insulte faite à Ménélas, atteste les droits de l'hospitalité indignement violés, fait voir les suites funestes qui peuvent résulter de cet attentat, pour les deux nations; il rappelle la querelle d'Ilus & de Pélops, & d'autres semblables terminées par la destruction même des peuples qui en avoient été l'objet: puis mettant en parallèle les malheurs de la guerre & les avantages de la paix; « je » n'ignore pas », dit-il, « quelle indi» gnation doit exciter un crime si atroce: » Les coupables abandonnés de tous les » hommes subiront la peine dûe à leur » scélératesse ». Il alloit continuer, lorsque Priam, qui s'apperçut de l'impression que faisoit sur l'assemblée le discours du Prince Grec, l'interrompit. « Cessez, Palamède, d'accuser un » absent qui, s'il étoit ici, réfuteroit » peut-être, & d'une manière victo» rieuse, les accusations dont vous le » chargez ». La réflexion étoit sensée; il fut résolu qu'on attendroit le retour de Paris. Anténor offrit l'hospitalité aux Grecs.

*Mad. l. 3. v. 207. Dict. l. 1. c. 7, 12.*

Paris arrive enfin avec son amante.

Les discours & les plaintes des ambassadeurs avoient soulevé les Troiens, mis le peuple dans leur parti, & excité une espèce de sédition. Priam troublé, assemble ses enfants, & leur demande conseil. Les trésors que Paris apportoit de Sparte, & qu'il faudroit nécessairement rendre avec Hélène, l'emportent dans leur cœur sur la justice : ils refusent unanimement de donner satisfaction aux Grecs.

Priam, ébranlé lui-même, congédie ses enfants, mande les vieillards. Ils n'avoient point encore eu le temps d'opiner, que ces Princes reparoissent tout-à-coup, avec un air menaçant, au milieu de l'assemblée. Le peuple irrité, suit les mouvements de son indignation : l'amant d'Hélène craint les effets de la haine générale ; mais, soutenu de ses frères, il tombe sur les Troiens, en massacre un grand nombre. La présence des vieillards, à la tête desquels marchoit Anténor, peut à peine arracher le reste de cette multitude, à la mort qui la menace.

La situation de Priam étoit cruelle. Comment accorder les prétentions de ses fils avec les justes desirs du peuple? Il veut interroger Hélène, & connoître

ses sentiments : il va la trouver, l'exhorte à ne point s'abandonner à la douleur, & la prie de l'instruire sur sa naissance.

Hélène lui prouve qu'elle tient plus à la famille de Priam & d'Hécube, qu'à celle de Plisthènes ; puis répandant des pleurs, elle le supplie, ainsi que son épouse, de ne point la livrer entre les mains des Grecs. Elle implore leur protection, & les assure qu'elle n'a emporté de la maison de Ménélas que ce qui lui appartenoit légitimement. Ce discours étoit-il inspiré par l'amour, ou par la crainte ? Touchée des larmes de la Princesse, & de l'alliance qui se trouvoit entr'elles, Hécube met tout en œuvre pour faire pencher la balance en faveur d'Hélène.

Cependant Ménélas demande son épouse. Priam, assis au milieu de ses enfans, fait approcher Hélène & lui laisse le choix de retourner dans sa patrie, ou de rester à Troie. L'infidèle dit hautement que le Roi de Sparte n'a plus de droits sur elle. Aussitôt les fils de Priam s'emparent de la Princesse, & sortent de l'assemblée, en faisant éclater une joie insolente.

Quoiqu'Ulysse sentît que tout ce

qu'il diroit feroit inutile, avant de se retirer, il exposa avec force, & mit dans tout son jour la conduite criminelle de Paris, ajoutant avec serment, que les Grecs en tireroient une prompte vengeance. Ménélas enflammé de colère, menace les Troiens d'une ruine prochaine.

Les Priamides, persuadés que les ambassadeurs de retour chez eux, soulèveront toute la Grèce, cherchent à les faire périr. Heureusement Anténor, informé de ce qui se trame, va trouver le Roi, lui fait part du dessein de ses fils, se plaint que c'est contre lui, & non contre ces étrangers que se dirige cette trahison, & jure qu'il ne souffrira jamais une action si contraire au droit des gens. Il découvre aux Princes Grecs tout ce qu'ils ont à redouter ; & profitant d'un moment favorable, il leur donne tous les secours qui dépendent de lui, & parvient à les faire partir, sans avoir été insultés.

Les ambassadeurs sont de retour en Grèce : leur ressentiment passe dans tous les esprits déjà disposés à la vengeance ; la guerre est résolue. Argos est le rendez-vous général. On convient de s'assembler dans un temps marqué,

pour délibérer sur la manière d'attaquer Troie.

*Thucyd. l. 1. init.* Lors de l'enlèvement d'Hélène, la Grèce, divisée en une infinité de petits domaines auxquels on donnoit le nom de royaumes, ne renfermoit aucun Etat considérable. Occupés du soin de s'agrandir, ou de se défendre, ces Souverains avoient assez de leurs débats personnels, sans chercher des ennemis dans une contrée éloignée. Si les circonstances n'eussent préparé la réunion des Grecs, jamais il n'eût été possible d'entreprendre le siège de Troie, & l'on n'eût point tiré vengeance du rapt d'Hélène.

Le mariage de cette Princesse qui sembloit devoir être un germe d'inimitiés & de discordes, étoit devenu, par la prudence d'Ulysse, la source de l'union la plus extraordinaire. Astreignant, par la loi du serment, tous ceux qui aspiroient à la main d'Hélène, le Roi d'Ithaque avoit lié ses concurrents par ce que l'on connoissoit alors de plus sacré. Aussi, à peine le bruit de l'injure faite à Ménélas fut-il divulgué, qu'on vit accourir à Sparte tous ceux que leur parole lui avoit attachés, & lorsque les ambassadeurs revenus de Troie, eurent fait

perdre tout espoir d'accommodement, les fils d'Atrée qui, à l'intérêt présent, joignoient toujours le desir de venger Pélops, n'eurent pas de peine à faire d'une querelle particulière, celle des anciens amants d'Hélène : ils réussirent à présenter l'enlèvement de cette Princesse comme une insulte faite au corps de la nation. Tels furent les motifs qui achevèrent de réunir des peuples si divisés jusques-là, que tous n'étoient pas encore connus sous une dénomination commune. Le nom d'*Hellènes* qui fut, dans la suite, celui de toute la nation, étoit pour lors restreint à un peuple particulier, descendu de Deucalion, & habitant la Phthiotide. Le mêlange de cette peuplade avec les autres, rendit peu-à-peu cette dénomination générale : Homère qui écrivoit environ 400 ans après la prise de Troie, ne la donnoit qu'aux peuples de Phthie, à la tête desquels étoit Achille ; les autres Grecs s'appelloient indifféremment *Argiens*, *Achéens*, *Danaëns* ; & si Homère ne se sert point du mot de *Barbares* pour désigner les nations différentes de la nation Grecque, c'est que la Grèce n'avoit point alors de terme général à y opposer.

La mésintelligence des Princes, plutôt que leur foiblesse, les avoit empêchés d'exécuter aucune entreprise générale ; car on ne doit pas décorer de ce nom l'expédition des Argonautes, faite par quelques particuliers, & non par la nation entière. Pour porter la guerre au-delà des mers, il ne suffisoit pas d'habileté & de prudence : sans expérience dans la navigation, les Grecs eussent été obligés de dissimuler ; ils avoient besoin d'armées navales.

Minos est le plus ancien Prince de la Grèce qui ait eu l'empire de la mer : la possession des Cyclades le mettoit dans la nécessité d'entretenir une flotte, pour défendre ces îles de l'incursion des pirates. Cette puissance prépondérante dût concourir aux progrès de la marine, chez des peuples qui, jusqu'alors, n'avoient connu que les pratiques les plus grossières de cet art. Tout tend à l'équilibre dans la politique, comme dans le physique. On ne peut résister à une nation puissante sur mer, sans employer le même genre de force : aussi voit-on la navigation déjà fort en usage, au temps de Troie. Agamemnon, un des Princes les plus puissants du Péloponnèse, & à qui cette

cette considération ne contribua pas peu à faire décerner le commandement de l'armée, étoit, en même-temps, le plus puissant sur mer de tous ses contemporains. Sa domination s'étendoit non-seulement sur le territoire d'Argos, mais encore sur plusieurs îles. Les forces maritimes du Roi de Mycènes sont attestées par les vaisseaux qu'il fournit à l'armée, & par ceux qu'il prêta aux Arcadiens habitants du milieu des terres, & qui, par conséquent, n'avoient point de marine.

Iliad l. 2. v. 573. &c.

Les fils d'Atrée ne s'étoient pas contentés d'inviter leurs voisins à se joindre à ceux que la foi du serment engageoit dans leur querelle : Nestor & Ulysse furent chargés d'aller, dans différentes cours, solliciter les Princes étrangers à s'unir pour cette expédition. L'adresse de l'un réunie à la prudence de l'autre, pouvoit seule entraîner le succès de cette négociation : elle ne fut point infructueuse. On verra par la liste des Rois confédérés, par le dénombrement de leurs troupes & de leurs vaisseaux, combien l'armée des Grecs étoit formidable, eu égard au peu d'étendue de la Grèce, & à son état politique.

Ibid. l. 11. v. 763. 769.

Odyss. l. 24. v. 115-117.

Il paroîtra sans doute étonnant, après tant de démarches de la part d'Ulysse, qu'il ait ensuite refusé d'être le compagnon de ceux qu'il avoit persuadés. Son premier voyage à Troie fut l'effet d'une prudence que l'on devroit toujours consulter; celui qu'il entreprit chez les différents Princes de la Grèce, fut peut-être l'effet du premier mouvement, & de la colère qu'il partageoit avec les Rois assemblés à son retour dans Lacédémone. Revenu en Ithaque, la vue d'une jeune épouse qu'il aimoit tendrement, & qu'il alloit quitter, peut-être pour ne la revoir jamais, Télémaque qu'il abandonnoit au berceau, son royaume sans chef, sans autre défense que celle d'un père déjà vieux, tout luttoit dans son cœur contre le serment qui le lioit à Ménélas. Il connoissoit d'ailleurs les forces de Priam, le nombre, la valeur des troupes de cet ennemi; la puissance des alliés de Troie lui faisoit pressentir toute la difficulté d'une guerre qui devoit être longue, dispendieuse, qui alloit épuiser d'hommes toute la Grèce, & dont le succès étoit incertain.

Instruit de la résolution d'un des hommes sur lequel il avoit le plus de droit

de compter, Agamemnon ne négligea rien pour se fortifier de son utile appui: il partit pour Ithaque avec Ménélas. Ulysse étoit trop rusé pour manquer ouvertement à ses engagements: il n'eût pas été difficile de le combattre; sa gloire s'opposoit à une lâcheté si marquée. Pour concilier l'honneur & l'intérêt, il prit le parti de contrefaire l'insensé. Palamède soupçonna la fourberie; il savoit de quoi étoit capable le Roi d'Ithaque, qui, pour en imposer plus sûrement, se livroit à tous les genres de folie qu'il imaginoit. Il conduisoit un jour une charrue attelée de deux animaux d'espèce différente; Palamède profite de la circonstance, se saisit du jeune Télémaque, & l'expose dans l'endroit par où Ulysse va passer. Le père détourne la charrue pour ne point blesser son fils, sa ruse est découverte, il est forcé de marcher avec les Grecs. Mais Ulysse ne fut jamais assez grand pour pardonner ayant tort; jamais il n'oublia l'affront qu'il reçut en cette occasion. Nous verrons la manière indigne dont il se vengea de Palamède.

Au temps marqué pour le rendez-vous général, on vit accourir à Argos, *Dict. l. 1. c. 13-16.*

de toutes les parties de la Grèce, une multitude de Princes, que nous ferons connoître, lorsqu'ils seront tous rassemblés en Aulide. Diomède reçut ces héros dans son palais, non qu'il fût souverain d'Argos, puisque cette ville étoit sous la domination d'Agamemnon, mais parce qu'il commandoit sans doute, pour ce Prince, dans l'ancienne capitale de l'Argolide.

La distribution d'une grande somme d'argent concilia tous les esprits au Roi de Mycènes. Il fallut ensuite prêter le serment par lequel ces Princes devoient s'engager à ne point abandonner Ménélas, qu'il n'eût tiré vengeance de Paris. Calchas, si célèbre dans l'antiquité Grecque, par la connoissance de l'avenir, fait apporter un porc mâle au milieu de la place publique; il le divise en deux parts, dont l'une est placée à l'orient, l'autre à l'occident. Les Princes passent au milieu de la victime, tenant leurs épées nues, & les trempant dans son sang. Après cette cérémonie, & d'autres usitées en pareil cas, tous confirment, par serment, leur haine contre Priam, & jurent de ne mettre bas les armes, qu'après avoir détruit sa ville & son empire. Les

Princes se purifient & cherchent, par une infinité de sacrifices, à se rendre favorables le Dieu Mars & la Concorde. Enfin ils vont au temple de Junon l'Argienne, pour procéder à l'élection d'un chef.

Le Destin fut d'accord, en cette circonstance, avec le vœu général. Le commandement de l'armée ne pouvoit tomber en de meilleures mains que celles du Roi de Mycènes. Frère du Prince outragé, Agamemnon étoit le Souverain le plus recommandable par l'étendue de sa domination, & par la grandeur de ses richesses. Il accepta l'honneur qu'on lui décernoit. Son orgueil se trouvoit flatté de se voir à la tête de tant de Princes indépendants, & de la plus formidable armée que jamais la Grèce eût mise sur pied.

Achille, Ajax fils de Télamon, & Phénix furent élus chefs de la flotte. Palamède, Ulysse, & Diomède, destinés à exécuter les ordres d'Agamemnon, étoient comme ses lieutenants.

Chacun se retire dans son royaume pour s'occuper des préparatifs qui devoient consumer une longue suite d'années. Accoutumés jusqu'alors à ne combattre

que chez eux, à ne faire aucune expédition lointaine, & plutôt exercés à des coups de main qu'à des guerres proprement dites, les Grecs n'avoient aucune des choses nécessaires pour l'entreprise qu'ils méditoient. On vouloit une armée nombreuse, mais il falloit une flotte pour la transporter en Asie. Et ce qui doit surprendre, n'est pas que ces préparatifs aient duré dix ans, y compris le temps qu'avoit demandé l'ambassade à Troie, mais que l'ardeur de la vengeance ne se soit pas ralentie, pendant un si long intervalle, & qu'à la onzième année, Ménélas & Agamemnon aient encore trouvé les esprits disposés à seconder leurs vues. Il est probable néanmoins que le zèle se refroidit chez quelques Princes, & que les négociations qu'il fallut employer pour les ramener, consumèrent une partie du temps qui s'écoula entre la première délibération & le départ de la flotte. Quoi qu'il en soit, il est constant, par le témoignage unanime de l'antiquité, que la fabrication des armes de toute espèce, la construction des navires, l'achat des chevaux qui n'étoient pas communs en Grèce, demandèrent un temps considérable. Une jeunesse

nombreuse & aguerrie s'enrôle sous les étendards des confédérés : enfin tout est préparé, & les Princes, avec leurs troupes, arrivent en Aulide.

Homère est le plus ancien comme le plus véridique historien qui nous ait laissé le détail de l'armée Grecque ; c'est à lui que nous en devons le dénombrement. La poësie doit plaire pour instruire : aussi ce grand Poëte, pour corriger l'ennui que pouvoit causer la quantité de noms d'hommes & de villes qui doivent se trouver dans une pareille liste, l'orna-t-il d'anciennes histoires amenées avec art, de généalogies d'autant plus agréables pour des lecteurs Grecs, que les descendants des héros qui assistèrent au siège de Troie, voyoient la gloire de leur famille consignée dans un des plus beaux monuments qui ait jamais existé ; enfin de descriptions où il lui étoit permis de mettre en œuvre toutes les richesses d'une imagination brillante & féconde. Ses ouvrages sont le plus précieux recueil des antiquités de sa nation, & l'on sait que le dénombrement des troupes du second livre de l'Iliade, eut la plus grande autorité, puisqu'il servit souvent à terminer les différends

*Iliad. l. 2.*

qui s'élevoient entre des villes Grecques, sur leurs propriétés respectives. Les Eoliens, malgré leurs titres, furent obligés de céder Calydon aux Etoliens, parce qu'Homère, dans son dénombrement, avoit mis cette ville parmi celles qui appartenoient aux derniers. La même raison engagea les Athéniens à donner Sestos aux habitants d'Abyde. Solon, sur un seul vers de ce Poëte, mit le même peuple en possession de Salamine. Les habitants de Milet & ceux de Priène se disputoient la ville de Mycale; l'autorité d'Homère, plus forte que tous les titres, adjugea aux premiers l'objet de la contestation. Est-il donc étonnant qu'on ait tant travaillé chez les Grecs, sur un texte qui jouissoit d'une telle considération?

Nous présentons les choses sous un ordre peu différent de celui que garde ce grand Poëte : il commence son dénombrement par la Béotie, & le finit, en faisant le tour de la Grèce, par la Thessalie. A cette énumération, il joint celle des troupes fournies par différentes îles. Nous lui sommes aussi redevables de la connoissance de l'Asie mineure, des forces de Priam, & des secours que ce Prince tira de ses alliés.

Parlons d'abord de l'armée Grecque rassemblée au port d'Aulide, où longtemps elle attendit que les vents lui fussent favorables.

Dénombrement des troupes.

Les Béotiens, commandés par Pénélée, Léitus, Arcésilas, Prothénor & Clonius étoient portés sur cinquante vaisseaux, montés chacun de cent-vingt hommes, sous les ordres de Thersandre leur Roi : mais la mort de ce Prince fit déférer à Pénélée un commandement que l'âge trop foible de Tisamène ne lui permettoit pas d'exercer.

Montés sur trente vaisseaux, les Béotiens d'Asplédon & d'Orchomène avoient deux chefs particuliers, Ascalaphe & Ialménus, fils de Mars.

A la tête des peuples de la Phocide, Schédius & Epistrophus, fils de l'Argonaute Iphitus, conduisoient quarante vaisseaux.

Les Locres-Opuntiens & Epicnémidiens avoient pour chef, Ajax fils d'Oïlée, l'un des plus braves capitaines de l'armée. Personne ne le surpassoit dans l'art de manier la lance. Ses troupes montoient quarante vaisseaux.

Les Abantes, commandés par Eléphénor, en avoient un pareil nombre. Sous leur chef, servoient, comme simples

particuliers, les deux fils de Théfée, Acamas & Démophon. Les Abantes étoient le peuple le plus belliqueux de l'Eubée : dédaignant l'art de lancer le javelot, ils favoient joindre l'ennemi corps-à-corps, &, à grands coups de pique, perçoient boucliers & cuiraffes. Pour ne point donner prife à l'ennemi, ils ne laiffoient point croître leurs cheveux pardevant, & ne les coupoient point parderrière; jamais ils ne tournoient le dos.

*Plut. in Thef.*

Meneſthée fucceffeur de Théfée, conduifoit les Athéniens fur cinquante vaiffeaux. Les forces maritimes d'Athènes n'étoient pas alors ce qu'elles furent depuis. Meneſthée paffoit pour le Prince le plus favant de fon fiècle dans l'art de ranger une armée en bataille; Neftor feul lui en difputoit la gloire.

Les habitants de Salamine montés fur douze navires, & conduits par le fils de Télamon, faifoient corps avec les Athéniens, fi du moins il faut regarder le vers de l'Iliade, où il en eft queftion, comme véritablement d'Homère; car on prétend que Solon, pour faire adjuger Salamine aux Athéniens, l'ajouta au texte de ce Poëte.

*Id. in Solon.*

Les peuples d'Argos, ceux de Ti-

rynthe, d'Hermione, d'Asine, de Trézène, d'Eïones, d'Epidaure, d'Egine & de Masète avoient pour chefs Diomède, Sthénélus & Euryale. Diomède étoit chef principal, & commandoit quatre-vingt navires. Ce Prince s'étoit établi à Argos depuis la mort de son père : mais Œnée, chassé de l'Etolie par les enfants d'Agrius, étant venu lui demander du secours contre ses ennemis, Diomède à la tête d'une nombreuse armée, vengea son aïeul, & lui persuada de le suivre en Argolide. Sans espoir, sans doute, de se soutenir en Etolie, Œnée accompagna Diomède qui lui rendit toutes sortes d'honneurs, & voulut même, pour conserver la mémoire d'un aïeul qu'il avoit tendrement aimé, que le lieu où ce Prince finit ses jours, portât le nom d'*Oënoé*.

Iliad. l. 2. v. 559, &c. Pauf. l. 2. c. 25 & 30.

Agamemnon possédoit toute la partie septentrionale du Péloponnèse : outre le royaume de Mycènes qu'il tenoit d'Atrée, il avoit réuni à sa couronne Sicyone & Corinthe, villes célèbres & auparavant capitales de deux royaumes particuliers. Toute la côte maritime depuis Sicyone jusqu'à Buprasie, ville située au-dessus de l'Elide, faisoit partie de ses Etats. Cette puissance considé-

Iliad. ibid.

rable, relativement à celle des Princes ses contemporains, jointe à un port majestueux, à un grand courage, le rendoit digne de commander à tant de héros. Sa flotte étoit composée de cent voiles.

Iliad. l. 2. v. 518, &c. Ménélas, en faveur duquel on entreprenoit cette guerre ruineuse, conduisoit sur soixante vaisseaux les peuples de la Laconie.

Le respectable Nestor, dernier fils de Nélée, Roi de Pylos, avoit sous ses ordres quatre-vingt-dix navires, & les peuples de la plus grande partie de la Messénie; car il y a beaucoup d'apparence qu'après la mort d'Apharée & de ses enfants, il avoit ajouté à ses Etats, sinon la Messénie entière, du moins une grande partie. Nestor, homme d'une prudence consommée, fruit d'un grand âge, étoit le plus ancien des chefs de l'armée. Brave & prudent, dès sa première jeunesse il fit admirer en lui ces deux qualités rarement réunies. Iliad. l. 1. v. 260. Compagnon d'armes de ce que la Grèce renfermoit alors de plus brave, il avoit vécu familièrement avec les Pirithoüs, les Dryas, les Cénée, les Thésée, &c. tous ces illustres personnages écoutoient ses avis.

Tel avoit été Nestor dans sa jeunesse. Son fils Antiloque le suivoit : guerrier aussi brave & non moins utile aux Grecs par son courage, que son père par la sagesse de ses conseils.

Les Arcadiens commandés par Agapénor, fils d'Ancée, montoient soixante vaisseaux fournis par Agamemnon. Habitant au centre du Péloponnèse, ils n'avoient aucune communication avec la mer, ni rien qui eût rapport à la marine. *Ibid. l. 2. v. 603, &c.*

Les peuples de l'Elide suivoient quatre capitaines, commandant chacun dix navires : Amphimaque & Thalpius tous deux petits-fils d'Actor ; Diorès fils d'Amaryncée ; Polyxène fils d'Agasthènes, & petit-fils du Roi Augée.

Nous n'avons point parlé de l'Achaïe en particulier : une partie de cette province reconnoissoit le domaine d'Agamemnon ; l'autre dépendoit de l'Elide.

Les peuples de Dulichium & des autres Echinades, îles situées à l'embouchure de l'Achéloüs qui sépare l'Etolie de l'Acarnanie, & presqu'unies au continent par les dépôts accumulés de ce fleuve, suivoient le brave Mégès, fils de Phylée, qui osa rendre té-

moignage à la vérité contre Augée son propre père, en faveur d'Hercule. Il commandoit quarante navires.

Ithaque est célèbre par les aventures de son Roi. Ulysse étoit fils de Laërte, & d'Anticlée fille d'Autolycus, Souverain d'un petit canton situé aux environs du Parnasse. Ce dernier, qui se trouvoit à Ithaque lorsque sa fille enfanta ce héros, le nomma *Ulysse*, c'est-à-dire, *terrible*. Sorti de l'enfance, le jeune homme vint chez son aïeul: là il donna des preuves de sa valeur. Quoique blessé par un sanglier qu'il poursuivoit, il lui porta un coup mortel. Ulysse est connu dans l'antiquité Grecque par une rare prudence, mais qui dégénéroit trop souvent en finesse. Il ne fut pas toujours maître de lui-même, & s'abandonna à des excès de vengeance qui déshonorèrent sa mémoire. L'habitude de vivre avec les Princes Grecs lui faisoit saisir aisément leur caractère. Obligé de suivre le torrent, & de s'embarquer avec les autres, il menoit douze navires. L'île d'Ithaque ne formoit que la moindre partie de ses Etats. Les habitants de Céphalénie, de Zacynthe & du continent vis-à-vis des îles, tels que les

*Odyss. l. 19. v. 400.*

Acarnaniens, &c., obéissoient à ses loix.

A la tête des Etoliens, on voyoit Thoas, fils d'Andrémon. En parlant de Diomède, on a dit de quelle manière Œnée, Roi d'Etolie, avoit quitté son trône, pour se retirer en Argolide, auprès de son petit-fils. Epoux, en premières noces d'Althée, fille de Thestius, il en avoit eu plusieurs enfants, entr'autres une fille mariée à Andrémon. Les fils d'Œnée ayant péri malheureusement, ainsi que leur mère, ce Prince épousa, en secondes noces, Péribée fille d'Hipponoüs. De ce mariage naquit Tydée père de Diomède. Alors la couronne passa à Andrémon son gendre, qui en mourant la laissa à Thoas son fils. Ce Prince commandoit quarante navires. *Iliad. l. 2. v. 638, &c.*

La Thessalie renfermoit un grand nombre de peuples soumis à des Rois particuliers. On comptoit, dans l'armée Grecque, onze Généraux de cette nation. Achille, fils de Pélée, conduisoit les Myrmidons, les Hellènes & les Achéens. Phthie étoit la capitale des Etats du Roi son père. Ce Prince avoit sous ses ordres cinquante navires.

Les autres Souverains de Thessalie

étoient Protésilas, le premier des Grecs tué lors de la descente de l'armée dans la Troade, & remplacé par Podarce son cousin-germain; il avoit quarante vaisseaux : Eumélus, fils d'Admète & d'Alceste, si célèbre par l'amour qui lui fit donner sa vie pour son époux; sa flotte étoit composée de onze navires. Philoctète en avoit sept à ses ordres, montés chacun de cinquante habiles archers. Les Grecs abandonnèrent ce Prince dans l'île de Lemnos, à cause d'une blessure incurable, & qui lui causoit les plus affreuses douleurs. Nous verrons par quelle aventure il fut tiré de cette île, & amené devant Troie. Pendant son absence, Médon fils naturel d'Ajax, commandoit ses troupes.

Podalire & Machaon, tous deux prétendus fils d'Esculape, & fort considérés par leurs connoissances dans l'art de guérir, conduisoient sur trente vaisseaux, les peuples de Tricca, d'Ithome & d'Œchalie. Eurypyle, fils d'Evémon, menoit d'autres peuples de Thessalie, sur quarante vaisseaux.

Polypoëtès fils de Pirithoüs & d'Hippodamie, & Léontéus en conduisoient d'autres, sur quarante navires.

Les Ænianes & les Perrhæbes suivoient Gonéus sur vingt-deux vaisseaux. Enfin les Magnètes qui en avoient quarante, obéissoient à Prothoüs. Ainsi la Thessalie n'eût pas la moindre part dans l'entreprise commune de la Grèce.

Les Souverains des îles répandues dans la mer Ægée, vinrent joindre l'armée en Aulide. Idoménée, Roi de Crète, accompagné de Mérion son parent, commandoit une flotte de quatre-vingt voiles.

Les Rhodiens qui composoient trois peuples différents, habitants des trois villes de Linde, Ialysse & Camire, suivoient, sur neuf vaisseaux, Tlépolème fils d'Hercule & d'Astyoché, qui, obligé de s'expatrier, à cause du meurtre involontaire de Licymnius, avoit formé ces trois établissements.

Nirée Roi de Sime, petite île sur les côtes de l'Asie mineure, chef d'une troupe proportionnée à la petitesse de son domaine, conduisoit trois vaisseaux. Pheidippe & Antiphus, fils de Thessalus & petit-fils d'Hercule, commandoient une flotte de trente navires, montée par les peuples qui habitoient les îles de Nisyre, de Carpathos, de Casos, de Cos, & les Calydnes.

Les forces de la nation montoient à-peu-près à cent-mille hommes. Quoique cette armée soit peu nombreuse, eu égard à la quantité des Rois & des peuples confédérés ; cependant, si l'on fait attention au peu d'étendue de la contrée, & au peu de temps écoulé depuis la civilisation de ces petits Etats, leur armée donnera une assez haute idée de la population de la Grèce.
*Thucyd. l. 1.* Elle eut pu même fournir un plus grand nombre de troupes, si la difficulté de les faire subsister dans un pays ennemi, ne s'y fût opposée. Du moins les Princes confédérés eussent-ils agi prudemment, en n'épuisant pas leurs Etats d'hommes capables de porter les armes?

La flotte Grecque comptoit près
(*) 1186. de douze-cents voiles (*) : mais elle étoit plus remarquable par le nombre, que par la force des vaisseaux. Construits à la manière des barques dont les premiers pirates se servoient, ils n'avoient point de pont ; les soldats faisoient l'office de rameurs. Homère le dit notamment des vaisseaux de Philoctète. Probablement il en étoit de même des autres, à l'exception peut-être de ceux des chefs & des principaux officiers.

Tous n'étoient pas d'une grandeur égale. Ceux de Philoctète, les plus petits de la flotte, ne portoient que cinquante hommes. Les plus grands, ceux des Béotiens, en contenoient cent-vingt. On peut conjecturer que, dans Homère, ces deux espèces sont le modèle des plus grands & des plus petits vaisseaux, puisqu'il ne fait aucune mention de la grandeur des autres navires ; en prenant donc le terme moyen, c'est-à-dire, quatre-vingt-cinq hommes pour chaque vaisseau, l'armée Grecque devoit monter à cent-mille hommes.

Chaque navire, outre le bagage, étoit chargé de bled, & de tout ce qui pouvoit être néçessaire à la subsistance. Agamemnon avoit donné des ordres exprès à cet égard : il craignoit avec raison qu'une armée aussi nombreuse ne vînt à manquer de vivres. Mais les Grecs ignoroient alors l'art de former des magasins ; arrivés en Asie, ils furent obligés de recourir aux expédients pour subsister. *Dict. l. 1. c. 17. 18.*

Cependant toutes les troupes réunies au port d'Aulide, n'attendoient plus qu'un vent favorable. Ceux des chefs qui étoient plus particulièrement in-

téressés au succès de l'entreprise, ne voyoient ce retardement qu'avec inquiétude. L'oisiveté pouvoit faire naître des réflexions ; quelque mécontent pouvoit profiter de la disposition des soldats, pour exciter du tumulte ; peut-être même, si les Princes n'eussent pas été liés par la foi du serment, Agamemnon se fût-il vu abandonné d'une grande partie de son armée. Tous les discours de Calchas vérifient cette conjecture.

Les Grecs ne pouvoient quitter leur Général, sans manquer à la religion ; il falloit donc trouver dans la religion même un moyen d'être infidèle. Les mécontents mettent Calchas dans leur parti: il étoit en commerce intime avec les Dieux. Il rapporte des prodiges dont le but, en annonçant l'expédition de Troie comme de longue durée, étoit d'en dégoûter. Pendant un sacrifice, on avoit vu un serpent s'élancer sur un arbre où étoit un nid de huit passereaux, & le reptile les dévorer avec la mère qui faisoit de vains efforts pour défendre ses tendres nourrissons. Le nombre des passereaux, y compris la mère, désigne le nombre des années que les Grecs doivent passer devant Troie. La prise

*Iliad. l. 2. v. 308, &c.*

de cette ville est fixée par les Destins à la dixième; & peut-être Troie ne fut-elle effectivement prise la dixième année, qu'à cause de la prédiction de Calchas. Toujours prévenus de cette idée, les Grecs ne firent réellement le siège de cette Ville, que la dixième année après leur départ d'Aulide. Les neuf précédentes furent employées à des incursions dans les terres de la domination Troienne, & à soumettre la plus grande partie de ses villes.

Une aventure beaucoup plus sérieuse, jetta le trouble & la confusion dans toute l'armée. L'opiniâtreté des vents laissoit les troupes dans le désœuvrement: on cherchoit à se délasser par des exercices agréables d'un repos forcé. Agamemnon un jour chassant près d'un bois consacré à Diane, Divinité très-révérée en Aulide, apperçoit une biche; il la poursuit & la tue d'un coup de javelot. On saisit habilement la circonstance, & l'on ne manque pas de s'en prévaloir. Les chaleurs de l'été, jointes à la multitude d'hommes & d'animaux rassemblés dans un même lieu, causèrent la peste dans le camp. Ce redoutable fléau faisoit des ravages d'autant plus grands, qu'on ne connoissoit

*Dict. l. 1. c. 19.*

alors aucun des moyens propres à en ralentir les effets. Il n'épargnoit ni les hommes ni les animaux. Calchas est consulté : c'est Diane irritée qui venge le meurtre d'un animal qui lui étoit consacré : la Déesse ne sera fléchie, que par le sacrifice de l'aînée des filles du coupable.

*Hyg. Fab.* 261.

Quelle prédiction ! & quel sort que celui d'Agamemnon ! Ceux qui ne veulent point aller à Troie le pressent de se rendre aux ordres du Ciel : le refus d'exécuter un si barbare sacrifice, les relève de leur serment. Les Princes jaloux de tirer vengeance de l'injure faite à Ménélas, ne sont pas moins empressés d'exiger du Roi de Mycènes qu'il obéisse aux Dieux : tous vont le trouver. Les prières sont mises en usage pour déterminer un père à immoler sa fille. Cette proposition est rejetée avec horreur. Les esprits s'échauffent : on en vient aux injures, & l'on finit par dépouiller Agamemnon de la suprême autorité.

Livrer à elle-même une aussi grande multitude, & la laisser sans Général, étoit l'anéantir. On partage l'armée en quatre corps, à la tête de chacun desquels étoit un chef particulier qui

ne reconnoissoit point de supérieur. Palamède, Diomède, Ajax fils de Télamon, & Idoménée remplacèrent Agamemnon.

Le progrès de la contagion continuoit. Ulysse, différent de ce qu'il avoit été, desiroit ardemment alors d'aller à Troie. Il feint du ressentiment contre Agamemnon : il veut retourner dans ses Etats. Il part en effet ; mais au lieu de prendre la route d'Ithaque, il va droit à Mycènes. De fausses lettres d'Agamemnon à Clytemnestre, font croire à cette Princesse qu'Achille ne veut quitter l'Aulide qu'époux d'Iphigénie qui lui a été promise : elles pressent Clytemnestre d'envoyer sa fille avec toutes les choses nécessaires pour la cérémonie. *Dict. l. I. c. 20-22.*

Trompée par ces feintes dépêches, dont Ulysse confirmoit le contenu par tous les détails capables de leur donner du poids, & charmée de voir sa fille unie à un homme qui jouissoit déjà d'une grande réputation, la Reine confie sa chère Iphigénie à son bourreau. Le traître fait la plus prompte diligence, & se montre tout-à-coup près du bois de Diane, en Aulide.

Agamemnon informé de son malheur,

& pour n'être pas témoin d'une horreur à laquelle il ne peut s'oppoſer, veut abandonner ces lieux funeſtes: les diſcours de Neſtor ſont ſeuls capables de le retenir.

On ignore juſqu'où eût été portée la fureur religieuſe d'un peuple barbare, ſi Diane, appaiſée par la ſoumiſſion du Roi, n'eût mis une biche à la place d'Iphigénie, & tranſporté la Princeſſe dans la Tauride, où elle devint Prêtreſſe de cette Divinité. Mais parlons ſans fictions. Clytemneſtre avoit informé Achille, par des lettres particulières, de l'arrivée d'Iphigénie: elle lui recommandoit ſa fille & ſa maiſon. Inſtruit de la ruſe d'Ulyſſe, le fils de Pélée vole au lieu où ſon amante alloit être immolée: il tonne contre les miniſtres de ce ſacrifice atroce, menace de mettre tout à feu & à ſang; perſonne n'oſe s'expoſer à ſon courroux. Il ſe met en poſſeſſion de la triſte Iphigénie, & la rend à ſon père. Sans doute elle retourna à Mycènes. Vers
Iliad. l. 9. la fin du ſiège de Troie, on voit
v. 287. 288. Agamemnon offrir à Achille, qu'il avoit offenſé, la main de ſa fille Iphianaſſe, qu'on ſait être la même qu'Iphigénie.

Sur

Sur ces entrefaites les vents changent, la contagion cesse, les esprits se calment, le temps favorable continue; Calchas n'ose parler, les mécontents se taisent, la souveraine autorité est rendue à Agamemnon.

Instruit par ses malheurs, le Roi de Mycènes sut dissimuler. Il accepta le commandement, & dès le même soir, il traita tous les chefs de l'armée. Les ordres, pour le départ, sont donnés; les troupes se rangent sous leurs drapeaux; on embarque les bagages & les vivres, auxquels on joint tout ce que les habitants de la contrée veulent bien offrir. Mais, loin de leur patrie, & sans magasins, les Grecs devoient beaucoup compter sur leur épée pour vivre; dans ces temps, *la guerre nourrissoit la guerre*. Cependant l'histoire d'Anius, Prêtre & Roi de Délos, paroîtroit indiquer plus de prévoyance. Ce Prince avoit trois filles qu'on appella *Œnotropes* (a). Leurs noms particuliers, *Œno*, *Spermo* & *Elaida*, qui, en Grec, servent à exprimer le *vin*, le *froment* & l'*huile*,

*Lycoph. enarrat. Serv. in Æneid. Dict. l. 1. c. 25.*

(a) Qui versent du vin.

c'est-à-dire, les objets les plus propres à la subsistance des hommes, feroient soupçonner que les Princes Grecs auroient choisi l'île de Délos pour leur entrepôt, & chargé Anius & ses filles, du soin de recueillir & d'envoyer des vivres à l'armée. Quoi qu'il en soit, les Grecs quittent l'Aulide, & abordent en Asie.



# LIVRE DIXIÈME.

*SUITE de l'histoire du siège de Troie.*

PRIAM n'étoit pas demeuré oisif pendant le long espace de temps qu'avoit exigé le prodigieux armement des Grecs. Ce Prince, l'un des plus puissants de l'Asie mineure, se voyoit souverain d'un grand empire. Sous Laomédon, une flotte de six vaisseaux, une poignée de monde avoient ravagé Troie, & fait un désert de cette ville; sous Priam, une flotte de douze-cents voiles, une armée de cent-mille hommes, purent à peine s'en emparer en dix ans; encore fallut-il que la ruse vînt au secours de la valeur. Les Etats de ce Prince enfermoient, au midi, Lesbos, île très-voisine du Continent; au levant, la haute Phrygie étoit la dernière province de son royaume, que les rivages de l'Hellespont bornoient au nord. Il possédoit d'immenses richesses;

*Iliad. l. 24. v. 544. 545. Strab. l. 13. p. 586.*

& une nombreuse postérité, en affermissant son pouvoir, assuroit la couronne à sa famille. L'étendue de ses domaines lui avoit fourni un nombre considérable de soldats, & les secours de ses alliés surpassoient de beaucoup ses propres forces.

Essai sur Homere, par M. Wood.

L'extrait d'un ouvrage Anglois, dont l'auteur, en 1750, parcourut, Homère à la main, les champs d'Hector & d'Achille, donnera une connoissance plus particulière du théatre de la guerre.

Une ligne droite tirée du Caïque à l'Æsépus seroit à-peu-près la borne orientale & intérieure des domaines de Priam. Suivant cette estimation, sa circonférence auroit été d'environ cinq-cents milles Anglois, dont plus de deux-cents forment des côtes lavées par la Propontide, l'Hellespont & la mer Ægée. Peu de pays de cette étendue réunissent autant d'avantages. Un climat sain & tempéré, des collines couvertes de bois, des plaines fertiles chargées de bled, enrichies de pâturages, & bien arrosées; des montagnes riches en mines qu'on n'a jamais assez fouillées; des eaux minérales, des bains chauds employés

utilement dans les maladies, par les naturels du pays : tel eſt le tableau que préſente la Troade. On n'eſt plus étonné des richeſſes de Priam, & du luxe qui règnoit parmi ſes ſujets. La contrée produit de l'huile, & les vins de quelques-uns de ces cantons furent jadis fameux.

La forme péninſulaire de la Troade, & ſon heureuſe ſituation, ſes havres très-commodes, & ſes bois, la rendoient très-propre à la navigation & au commerce. La carte de M. Vood ne contient qu'un des diſtricts de l'empire Troïen : nous avons dit en quoi il conſiſtoit dans ſa totalité.

Du cap Boba, *l'ancien Lectum*, au cap *Janiſſari*, ou promontoire *Sigée*, la côte qui court preſque directement au nord, eſt couverte d'arbres de Valonie, eſpèce de chêne dont l'écorce & le fruit ſervent dans les tanneries. Le pays a moins de montagnes à meſure qu'on avance au nord, juſques vis-à-vis Ténédos.

En continuant ſa route, on trouve la côte toujours plus eſcarpée, juſqu'à ce qu'enfin elle ſe termine à un rocher élevé ſur le promontoire Sigée, qui ſépare la mer Ægée de l'Helleſpont.

En tournant à l'eſt, dans cette mer étroite, le même cap a un échancrure qui ſe préſente tout-à-coup au milieu d'une plaine couverte de beaux arbres. Ici le Scamandre verſe ſes eaux. Du cap Sigée, la côte plate & marécageuſe ſe retire, formant une courbe bornée à l'eſt, par le cap *Barbiéri*, l'ancien Rheteum, plus bas & moins eſcarpé que le premier. Le détroit qui conſerve le nom de *Dardanelles*, fait juger que Dardanie étoit dans ces environs.

Le mont Gargara, le Cotyle & le Lectum, ont un aſpect auſſi brillant que dans l'Iliade: les noms ſeuls ſont différents.

La deſcription que fait l'Auteur de l'Iliade de ces montagnes célèbres, répond parfaitement à leur état actuel. Les divers ſommets du mont Ida ſont encore couverts de pins, & l'on y trouve beaucoup de fontaines.

La nouvelle Troie eſt ſituée ſur les bords de la mer: celle du Poëte Grec étoit un peu plus haut ſur l'Helleſpont, & non ſur la mer Ægée. La poſition du Scamandre n'eſt plus la même qu'autrefois. Il ſort d'un rocher, & tombe entre des bois & des roches très-pittoreſques. Avant de prendre ſa direction

vers la mer, il est joint par un autre ruisseau. Le Simoïs s'unit à ce fleuve, parmi des champs de bled entremêlés de mûriers. On a lieu de croire que cette jonction s'est toujours faite avant les ruines d'un ancien pont qu'on voit au-dessus, mais sans pouvoir en fixer précisément le point, vu les fréquents changements de lit qu'éprouvent les torrents.

Les deux fleuves, qui n'en font plus qu'un, roulent leurs eaux à travers des montagnes pleines de rochers, où l'on voit quelques pins & d'autres arbres. La largeur des vallons que le nouveau fleuve parcourt est irrégulière : son lit n'est entièrement rempli qu'en hiver. Dans certain temps, le courant est si petit, qu'une armée moindre que celle de Xercès, pourroit le mettre à sec. Passons au dénombrement des troupes de Priam.

Les Dardaniens avoient à leur tête Enée & les deux fils d'Anténor, Archiloque & Acamas. *Iliad. l. 2. v. 819, &c.*

Pandarus, fils de Lycaon, conduisoit les troupes de Zélée, ville située au pied du mont Ida, sur les bords de l'Æsépus. Adraste & Amphius commandoient les habitants d'Adrastée, d'Apæsus, de Pityée & de la montagne

de Térée, ou de Rhée, les peuples de Percote, de Seftos, & d'Abydos; ceux d'Arisbe fituée fur le fleuve Selleïs, fuivoient Afius.

On voyoit à la tête des Pélafges qui habitoient les campagnes de Lariffe, ville fituée près de Cumes, & diftante de mille ftades de Troie, Hippothoüs & Pylæus fils de Lithus, & petit-fils de Teutamus. Les Thraces étoient commandés par Acamas & Piroüs; les Ciconiens par Euphémus; les Péoniens par Piraichmès. Ce Prince, d'un pays affez éloigné de Troie, venoit d'Amydon, & des rives de l'Axius, fleuve qui fe décharge dans le golfe Thermaïque, en deçà de Theffalonique.

Les habitants de la Paphlagonie, connus fous le nom d'Hénétes, obéiffoient à Pylæménès. Les Alybes ou Chalybes, peuples de la Pharnacie, fur le Pont-Euxin, fuivoient Odius & Epiftrophus.

A la tête des Myfiens étoient Chromis & Ennomus; Afcanius & Phorcys conduifoient les peuples de l'Afcanie-Phrygienne, ainfi nommée de la Phrygie qui en faifoit partie.

Mefthlès & Antiphus, fils de Pylæménès, commandoient les Méoniens,

appellés depuis Lydiens. Les Cariens obéissoient aux deux fils de Nomion, Amphimacus & Nastès; enfin les Lyciens étoient commandés par Glaucus & Sarpédon, le premier, petit-fils de Bellérophon, qui, comme nous l'avons dit dans l'histoire de ce héros, fut obligé de passer dans la Lycie, où il avoit trouvé un établissement.

Ce détail, en nous instruisant de l'état des forces de Priam, nous fait voir l'étendue des relations de ce Prince, dont les alliances étoient portées, d'un côté, jusqu'aux extrémités de l'Asie mineure, dans la Lycie; & de l'autre, jusqu'en Thessalie.

Tout l'avantage, dans cette guerre, étoit pour les Troiens. Renfermés dans leur ville, soutenus par leurs propres troupes, & par de puissants alliés, ils étoient à portée de se procurer les munitions de bouche & les autres commodités de la vie. Troie ne fut jamais investie, elle conserva toujours une libre communication avec le reste du royaume, du côté du mont Ida: aussi paroît-il surprenant qu'elle soit devenue la proie d'une armée qui ne combattoit point sur ses propres foyers; d'une armée souvent obligée de se

procurer les subsistances à la pointe de l'épée; d'une armée enfin qui n'étoit point recrutée par la Grèce: car on ne voit pas qu'il ait existé de grandes relations entre le reste des habitants, & ceux qui étoient passés en Asie. Mais comment les Troiens permirent-ils à leurs ennemis de séjourner dix ans entiers dans leur pays? Les Grecs Européens l'emportoient-ils donc déjà sur les peuples de l'Asie? La manière de vivre molle & efféminée des Asiatiques, les auroit-elle disposés sitôt à devenir les esclaves du premier peuple entreprenant qui voudroit en tenter la conquête?

Si les Troiens eussent su faire la guerre, peut-être l'auroient-ils terminée dès le premier combat; peut-être eussent-ils empêché les Grecs de mettre le pied en Asie. Ils pouvoient, avec d'aussi nombreuses troupes, s'opposer à leur descente, d'autant plus qu'en arrivant dans la Troade, les Grecs venoient de recevoir un échec. Egarés dans leur route, ils avoient pris les terres des Mysiens, peuples habitants vers le Caïque & la ville de Pergame, pour un pays ennemi, qu'ils voulurent ravager.

Pauf. l. 1. c. 4. Dict. l. 2. c. 1.

Téléphus, fils d'Hercule & d'Augé, régnoit alors en Myſie. Pour mettre ſes Etats à l'abri des incurſions des pirates, il avoit garni ſes côtes de corps-de-garde. Les ſoldats voient une nombreuſe flotte approcher du rivage, ils vont au-devant des Grecs, & leur défendent de débarquer avant qu'ils aient eu le temps d'inſtruire le Roi de leur arrivée.

Les Grecs ſe croyant en pays ennemi, pour toute réponſe débarquent. Les troupes Myſiennes veulent s'oppoſer à la deſcente; elles ſont taillées en pièces. A peine échappe-t-il quelques ſoldats qui vont ſemer l'alarme dans le pays, & apprendre au Roi qu'une armée innombrable fait une irruption ſur ſes côtes, qu'elle s'en eſt emparée, après avoir maſſacré les troupes prépoſées à leur défenſe. Téléphus vole à l'ennemi; on combat avec acharnement, le Roi eſt bleſſé; Therſandre perd la vie: la nuit ſépare les combattants. Le lendemain, on convient d'une trève pour rendre aux morts les derniers devoirs; les deux partis ſe reconnoiſſent. Les Grecs, après avoir pris congé du Roi, ſe rembarquent & font voile vers la Troade.

M 6

Dict. l. 2. c. 11. Informés de l'approche de l'ennemi, les Troiens s'étoient mis sur leurs gardes. Leur contenance intimide les Grecs ; la superstition augmente la terreur. L'Oracle avoit prédit que le premier qui mettroit le pied sur le rivage perdroit la vie. Il ne falloit pas être Apollon pour faire cette prédiction : c'étoit peut-être une suite des ruses employées par ceux qui ne vouloient pas s'embarquer pour Troie. Paus. l. 4. c. 2. & 26. & l. 1 c. 24. Mais Protésilas se sacrifiant pour le salut de l'armée, s'élance de son vaisseau, & fait des prodiges de valeur ; il est tué. Son courage ne demeura pas sans récompense : Eléunte, ville de la Troade, Strab. étoit consacrée à ce héros, & l'on y voyoit son tombeau.

Thucyd. l. 1. Iliad. l. 14. v. 30. Malgré la résistance vigoureuse des ennemis, les Grecs font leur descente, & asseoient leur camp sur une péninsule que forme le promontoire Sigée. Les Anciens, quand ils devoient séjourner dans les lieux où ils abordoient, ne laissoient pas leurs vaisseaux à flot, mais ils les tiroient sur le rivage, à force de bras. Le terrein n'étant pas assez vaste pour contenir, sur une seule ligne, une flotte aussi considérable, on mit les navires sur deux

rangs. Les premiers arrivés, étoient les plus avancés vers Troie, les derniers plus voisins de la mer. Les tentes, les magasins, les places destinées aux assemblées publiques, & les statues des Dieux, remplissoient l'espace contenu entre ces deux lignes. Dans la plus voisine de la mer, se trouvoient les vaisseaux d'Agamemnon, de Diomède & d'Ulysse. Ceux du dernier de ces Princes occupoient le milieu.

*Ibid. l. II. v. 805. 806.*

Le camp se déployoit sur toute la côte devant la ville. Les forces des Grecs, & la manière de camper d'alors, exigeoient une aussi grande étendue.

Du côté de Troie, le front du camp étoit défendu par un grand retranchement, composé d'un rempart à tours & à créneaux & d'un fossé revêtu de pallissades, assez conforme au systême de fortification suivi en Europe avant l'invention de la poudre à canon. Du côté de l'Hellespont, on avoit laissé, entre les vaisseaux & la mer, un espace suffisant pour y assembler les principaux officiers. Homère détermine expressément l'étendue de ce camp, de droite à gauche, par les deux promontoires de Sigée & de Rhétée. Achille étoit campé vers le premier ; Ajax

vers le second ; le Roi d'Ithaque étoit placé au centre, comme dans la partie la plus propre à tenir conseil, quand on avoit besoin de son éloquence ou de sa sagesse. Si Agamemnon veut assembler les chefs de l'armée, il se rend aux vaisseaux d'Ulysse, vis-à-vis la tente de ce héros, & delà il élève la voix, & se fait entendre des deux extémités du camp qui n'étoient guère éloignées de moins de six-milles l'une de l'autre. Sans doute il y a de l'exagération dans l'expression d'Homère.

Iliad. l. 8. v. 222.

Ce qui feroit croire que les Troiens, depuis le premier combat, n'osèrent plus reparoître en corps d'armée devant les Grecs, c'est que les assiégeants ne se virent obligés de fortifier leur camp que dans la dixième année. Pendant les neuf premières, il n'y resta que peu de troupes. Une partie de l'armée passa en Europe, dans la Chersonèse de Thrace, afin d'y labourer la terre, & d'y semer du bled pour la nourriture de l'année suivante. Une autre division s'occupoit à ravager le pays, & à ruiner les villes de la dépendance de Priam. Epeus avoit construit des aqueducs pour amener de l'eau au camp des Grecs.

Athen. l. 10. c. 22.

On convint de commencer l'expé-

dition par le royaume de Cygnus, Souverain de Ténédos, dont on avoit à se plaindre. Ses Etats furent livrés au pillage. *Dict. l. 2. c. 13-15.*

Pendant ce temps, l'armée Grecque perdit deux de ses principaux chefs. Une morsure de serpent contraignit Philoctète de quitter le camp, pour aller à Lemnos. Les Prêtres de Vulcain avoient la réputation de guérir ces maladies; ce qu'ils faisoient sans doute, au moyen d'une espèce de terre qui se trouvoit abondamment dans leur île. *Galen.*

La blessure de Philoctète, apparemment de nature à résister à ce genre de traitement, le força de séjourner long-temps à Lemnos. Mais, comme dans l'opinion des Grecs, Troie ne pouvoit être prise sans les flèches d'Hercule, on fut obligé d'aller chercher dans son île, le Prince qui possédoit ce trésor, & de le ramener au camp.

On a beaucoup parlé des fatalités attachées à la ville de Troie, & de l'opinion répandue dans les deux armées, que la prise de cette ville dépendoit de la présence de quelque héros, d'un certain nombre d'années, &c. Homère n'en fait mention en aucun endroit; elles furent inventées par les Poëtes posté-

rieurs, pour donner à leurs productions, le mérite de la nouveauté.

Une autre perte, qui fut irréparable, fut celle de Palamède. La jalousie ennemie des grandes vertus, ne voyoit pas, sans peine, le crédit dont jouissoit ce Prince, qui s'étoit attiré l'amitié de toute l'armée. Il expira victime d'un complot, dont on soupçonna même Agamemnon d'avoir été complice: mais l'antiquité s'accorde à regarder, comme auteur de cette infamie, Ulysse dont l'artificieuse prudence n'étoit souvent qu'une indigne fausseté. Chargé d'apporter du bled de la Thrace, il étoit revenu sans avoir réussi. Une querelle s'élève entre les deux Princes; Palamède se charge de l'expédition, & s'en acquitte au-delà de toute espérance.

*Serv. in Æneid.*

Jaloux de ce succès, le Roi d'Ithaque médite de s'en venger: il contrefait une lettre de Priam, & l'adresse à Palamède. Le Roi de Troie le remercioit d'une trahison, & lui en envoyoit la récompense. La lettre est interceptée, on la porte au chef de l'armée, elle est lue au milieu de l'assemblée. Ulysse, pour mieux couvrir sa fourbe, feint de prendre la défense du Prince soupçonné. Rien n'est plus facile que de se convaincre

de la vérité, ou de la fausseté du fait; qu'on envoie, dit-il, dans la tente de l'accusé, pour voir si effectivement on y trouvera l'or dont parle cette lettre. Le traître avoit eu soin de l'y faire déposer par des esclaves; & l'innocent convaincu d'un crime qu'il n'avoit pas commis, fut condamné à être lapidé. D'autres prétendent que Diomède trama cette trahison avec le fils de Laërte, & que l'ayant engagé à descendre dans un puits, sous prétexte de partager avec lui un trésor qu'ils y avoient découvert, ils l'accablèrent de pierres. Selon d'anciennes poësies, Palamède étoit un jour allé prendre le plaisir de la pêche sur les bords de la mer, avec les deux Princes dont nous venons de parler; ils le poussèrent dans l'eau où il se noya. La différence des circonstances ne lave pas Ulysse de ce crime; elle prouve au contraire que le fait principal étoit vrai. Pauf. l. 10. c. 31.

Nous n'entrerons point dans le détail des combats qui se livrèrent, pendant l'espace de dix années, sous les murs de Troie, ou dans les environs. Les premières se passèrent en escarmouches, en prises de villes, à labourer & ensemencer les terres, à par-

tager le butin, &c. Les Grecs n'osèrent-ils approcher des murs de Troie? l'armée qu'elle renfermoit les épouvantoit-elle? Peut-être leur dessein étoit-il moins d'assiéger la place & de s'en rendre les maîtres, que de se faire remettre Hélène & les richesses qu'elle avoit enlevées; peut-être ne fut-ce que l'invincible opiniâtreté des Troiens qui causa leur ruine.

Quelque temps après la descente des Grecs, lorsqu'Achille & Ajax eurent réduit sous leur puissance, ou détruit en partie des villes qui reconnoissoient la domination de Priam, on députa Diomède, Ulysse, & Ménélas lui-même, vers ce Roi, pour lui offrir la paix. On s'obligeoit de lui rendre Polydore, son fils, qu'il avoit confié à Polymnestor, pour élever son enfance, & que ce dernier, vivement attaqué par le fils de Télamon, lui avoit remis entre les mains avec beaucoup de richesses, pour se garantir du pillage. L'ambassade n'eut aucun succès. Touchés des prières d'Hélène, les Troiens avoient promis avec serment à cette Princesse, de ne point la rendre à son premier mari, dont elle avoit tout lieu de redouter la colère. Ils reprochoient en outre aux

Dict. l. 2. c. 20-26.

Grecs plusieurs rapts, dont ils n'avoient fait aucune satisfaction. Mais une raison qui valoit mieux, étoit une armée capable de tenir contre toutes les forces de la Grèce.

Malgré les exagérations des Poëtes, touchant les fortifications de la Ville, dont la construction des murs étoit attribuée aux Dieux mêmes, il ne paroît pas qu'elles fussent admirables. Ces murailles qui, selon toutes les apparences, consistoient en une enceinte de terre, tiroient toute leur force de l'ignorance des temps. Le grand talus que présentoient des fortifications de cette espèce, put seul procurer à Patrocle le moyen d'y monter sans échelle. Ces murs étoient flanqués, d'espace en espace, de tours de bois; & des barrières défendoient l'entrée des portes. Le tout pouvoit être revêtu d'un fossé, puisque les Grecs, aussi peu instruits dans l'art de la défense des places, que dans celui de l'attaque, furent employer ce moyen, lorsque l'absence d'Achille les eut obligés de fortifier leur camp. Ils ne formèrent donc jamais, à proprement parler, le siège de Troie. Homère ne parle ni de sape, ni d'escalade, ni de machines de guerre, lui qui d'ailleurs ne manque

*Homer. passim.*

*Iliad. l. 16. v. 702.*

aucune occasion de faire connoître les usages de son temps.

Les Grecs mêmes ne se servirent pas de toutes leurs troupes. Tandis qu'une partie étoit occupée, l'autre battoit la campagne pour fournir à la subsistance de l'armée: ce qui donna aux assiégés le moyen de résister long-temps. Si les ennemis des Troiens eussent attaqué la Ville avec toutes leurs forces, peut-être, comme l'observe Thucydide, le siège n'eût-il pas duré dix ans.

On ne reconnoîtra pas davantage, dans les opérations des Grecs, le blocus d'une ville. Un savant & judicieux Ecrivain observe, qu'ils ne tirèrent point de lignes de circonvallation; ils ne disposèrent aucun corps de troupes autour de la place, & il fut toujours libre aux Troiens d'en sortir & d'y rentrer. L'espace contenu entre la ville & le camp étoit si vaste, que les deux armées avoient plus de terrein qu'il n'en falloit pour se ranger en bataille: aussi la dernière année du séjour des Grecs en Asie, est-elle employée à des combats journaliers. Les Troiens s'avancent dans la plaine, les Grecs viennent à leur rencontre: on se bat, & le parti vaincu se retire à l'abri des murs ou du camp.

Orig. des Loix, &c., t. 4. p. 315, &c.

Enfin, tous les détachements se réunirent au printemps de la neuvième année. Les troupes employées à la culture des terres, ou au pillage des pays circonvoisins, rassemblées dans le camp, menaçoient Troie d'une prise prochaine, lorsqu'un évènement imprévu pensa causer la ruine entière des Grecs. La discorde sema ses poisons dans l'ame des deux principaux chefs de l'armée: mais, pour comprendre le sujet de cette querelle, & les tristes effets qu'elle produisit, il est nécessaire de remonter à son origine.

Pendant tout le séjour des Grecs en Asie, leur camp étoit resté au même endroit. Achille avoit pris, par mer, douze villes importantes, & onze par terre, dans les environs de Troie. L'immense butin provenu de ces différentes expéditions, avoit toujours été déposé aux pieds d'Agamemnon, qui, disoit le fils de Pélée, tranquillement assis dans sa tente, & sans jamais avoir vu tirer l'épée, le recevoit & le distribuoit en petites portions aux soldats, & retenoit le reste, dont il faisoit part à sa volonté aux chefs & aux autres Princes: reproche peu mérité, à certains égards; le Roi de Mycènes ne faisoit rien de messéant

*Iliad. l. 9. v. 328, &c.*

à un Général : le chef d'une armée n'est pas un chef de parti.

Iliad. l. 1. & 2. Dans une de ses courses, Achille avoit saccagé la ville de Thèbes, où règnoit Eétion, père d'Andromaque. Les dépouilles furent apportées dans le camp. Astynome, fille de Chrysès, grand Prêtre d'Apollon, échut à Agamemnon. Hippodamie, fille de Brysès, Prêtre de la ville de Lyrnesse, fut le partage d'Achille.

Dict. l. 2. c. 28-33. Iliad. l. 1. init. Chrysès, se confiant sur le respect dû à la Divinité dont il étoit le ministre, arrive au camp des Grecs, tenant dans ses mains les bandelettes sacrées, & suivi de riches présents qu'il venoit offrir pour la rançon d'Astynome. Le Prêtre d'Apollon parut dans l'assemblée des Princes, & devant toute l'armée, dont le murmure faisoit assez comprendre qu'elle lui étoit favorable. Agamemnon, bien éloigné de vouloir céder son esclave, pour laquelle il avoit conçu le plus violent amour, jette sur le vieillard des yeux pleins d'indignation, & le menace de tout le poids de son courroux, s'il ne se retire promptement.

L'assemblée est congédiée : les chefs vont trouver Agamemnon ; ils lui font les plus vifs reproches d'avoir, pour

l'amour d'une captive, oublié ses propres intérêts, & le respect dû à un Dieu puissant. Ils le chargent d'imprécations, les esprits s'aigrissent ; on se rappelle la mort de Palamède, ce Prince chéri de tous les Grecs ; Achille lui-même fait à Ménélas les reproches les plus outrageants.

Cependant une violente maladie afflige l'armée. Cette multitude d'hommes rassemblés, les chaleurs, peut-être certains vents qui règnoient pour lors, avoient causé cette contagion. Mais on avoit offensé Apollon : le mal devient un effet surnaturel, celui de la colère du Dieu dont les traits étoient si redoutés.

La contagion fait des progrès rapides : un grand nombre de soldats périt dans les plus affreuses douleurs. Les chefs seuls sont à l'abri du sort commun : ce qui indique les causes physiques du mal auxquelles les riches pouvoient se soustraire; mais craignant l'avenir, ils convoquent une assemblée. On soupçonnoit dans ce fléau, une cause surnaturelle : qui pouvoit mieux en trouver le remède que le ministre & l'interprète des Dieux ? Calchas se vantoit de la connoître : mais la crainte de s'attirer un puissant ennemi

lui fermoit la bouche. Achille lui jt de le défendre contre quiconque oser( l'inquiéter. Assuré par ces promesse le Devin déclare que la maladie q désole l'armée, est une punition d'Apollon, qui venge ainsi l'injure faite à son ministre. Ce Dieu, ajoute-t-il, ne cessera d'appésantir son bras sur les Grecs, qu'on n'ait rendu, sans rançon, Astynome à son père.

Agamemnon comprit que c'étoit un projet médité entre les chefs, & qu'on alloit le forcer de rendre sa captive: il sort de l'assemblée & fait prendre les armes à ses soldats. Achille, pour irriter tous les esprits contre le Général, ordonne de rassembler les corps de ceux qui avoient succombé sous les efforts de la contagion. La vue de tant de morts, victimes de l'opiniâtreté de leur chef, aigrit plus que jamais tous les Rois: ils font serment de venger dans son sang le malheur de l'armée, s'il s'obstine à résister aux ordres du Dieu. Soit amour pour sa captive, soit entêtement, le Prince persiste dans sa résolution.

Instruits de l'affoiblissement des ennemis, & peut-être de la division qui régnoit entre les principaux capitaines, les Troiens prennent les armes, sortent de

de la ville avec leurs alliés, & viennent se ranger en bataille dans la plaine. Hector marchoit à la tête des Troiens; Sarpédon commandoit les auxiliaires.

Les Grecs courent aux armes. Achille & Antiloque se placent à l'aile droite; Ajax fils de Télamon, & Diomède sont à la gauche; le fils d'Oïlée commande le centre, avec Idoménée. Le choc fut opiniâtre & sanglant.

La discorde ne s'étoit pas ralentie, & la contagion continuoit ses ravages. Las de se voir victimes de l'entêtement de leur chef, les Grecs prennent la résolution de le dépouiller du commandement, & veulent le confier au fils de Pélée qui s'étoit montré si sensible au malheur commun. Agamemnon sent qu'il ne peut résister à l'orage: il n'a d'autre parti que de rendre Astynome à son père. Il se présente devant l'armée, l'assure qu'il n'a rien tant à cœur que le salut des Grecs, & consent à être privé de la fille de Chrysès, si leur conservation est attachée à ce prix. Mais irrité contre Achille qu'il avoit toujours eu de front dans cette affaire, il le menace d'enlever Hippodamie.

Outré de fureur, le fils de Pélée

alloit se porter aux derniers excès ; mais rappellant son sang froid, & se ressouvenant qu'il parloit au chef des Grecs : « Je ne prendrai pas les armes », lui dit-il, « pour défendre un bien » qu'on m'a donné ; mais je saurai » défendre ce qui m'appartient, si on » a l'audace de m'attaquer. »

Ulysse est choisi pour conduire Astynome à son père : il s'embarque avec son illustre captive, & la remet à Chrysès. Après les sacrifices expiatoires, il revient au camp. Les causes qui avoient occasionné le mal disparoissent : cette guérison n'est dûe qu'à la satisfaction qu'on vient de donner au Dieu de Delphes.

A ce malheur en succède un plus grand. Toujours poussé par son ressentiment, Agamemnon avoit commandé à deux héraults de s'emparer d'Hippodamie. Achille, loin de manquer au respect dû aux ministres des Dieux, ordonne à Patrocle de leur remettre la fille de Brisès.

*Dict. l. 2. c. 37.*

Une nouvelle injure enflamme ce cœur ulcéré. C'étoit une distinction, dans les siècles héroïques, d'être appellé aux festins, d'y avoir la première place, la meilleure portion : on ne pouvoit

*Aristot. Rhet. l. 2. c. 24.*

faire une insulte plus marquée à un héros, que de ne pas l'inviter. Achille ne le fut point dans une semblable cérémonie.

Irrité de ce double affront, il tombe sur les Grecs revenus dans leur camp, après s'être présentés devant l'ennemi qui avoit refusé le combat. Il les surprend, lorsqu'ils ne s'attendent à rien moins qu'à cette violence, & en auroit massacré un grand nombre, sans la prudence d'Ulysse, qui fait armer toutes les troupes, & les sauve de la fureur du fils de Pélée.

Les Troiens apprennent que la discorde règne entre les Grecs & un des plus fermes appuis de leur armée: ils veulent profiter de la circonstance, sortent de leurs remparts, & se présentent en bataille. Achille qui vient de se mettre dans son tort, & sans succès, refuse opiniâtrément de combattre. Renfermé dans sa tente avec son fidèle Patrocle, Phénix son ancien gouverneur, & Automédon son écuyer, il résiste aux plus vives instances. On n'ignore pas que c'est à ce différend que nous devons le plus beau poëme épique qui ait jamais été fait; l'action de l'Iliade est la colère d'Achille, &

*Dict. l. 2. c. 39-41.*

les maux qu'elle fit essuyer aux Grecs.

Iliad. l. 3. & 4. Les Grecs & les Troiens en viennent aux mains. Le Roi de Sparte apperçoit le ravisseur de son épouse, fond sur lui avec fureur. Paris prend la fuite; mais honteux des reproches d'Hector, il accepte un combat singulier contre Ménélas. Hélène & toutes ses richesses seront au vainqueur. Le traité est scellé par le sang des victimes.

Les deux champions s'avancent. Paris est blessé; il tombe. Ménélas, l'épée à la main, alloit ôter la vie à l'auteur de tant de maux, lorsqu'il se sent lui-même atteint d'une flèche qui l'oblige de se retirer. Les Grecs jettent un cri d'indignation: ils veulent tirer vengeance de la violation d'un traité confirmé à la face du Ciel; mais ils ne peuvent empêcher les Troiens d'enlever Paris. L'acharnement est égal des deux côtés; la nuit seule force à la retraite les combattants, prêts à recommencer l'action dès que le jour reparoîtra.

La consternation règnoit dans le camp des Grecs. Il leur importoit de connoître le dessein de l'ennemi, de savoir si son intention étoit de rester campé devant la flotte, & de les assiéger eux-mêmes, ou de rentrer dans ses

murs : mais où trouver un homme assez intrépide, pour se glisser à l'heure même, dans le camp Troien, tâcher de surprendre un des leurs, le faire prisonnier, & en tirer des éclaircissements sur tous les points qui causoient de si mortelles inquiétudes ! Le vaillant Diomède s'offre de tenter l'aventure avec Ulysse : tous deux, à la faveur des ténèbres, ils se mettent en marche.

Les Troiens, de leur côté, ne demeuroient pas tranquilles. Hector curieux d'apprendre si les Grecs faisoient une garde exacte, ou si, découragés par la perte qu'ils venoient de faire, il ne préparoient point leur départ, cherche quelqu'un d'assez adroit pour l'en instruire. Dolon se charge de l'entreprise.

Ulysse & Diomède ne pouvoient desirer une plus heureuse rencontre : ils fondent sur l'espion, se saisissent de sa personne, & se hâtent de l'interroger sur la disposition du camp des Troiens, sur les desseins de leur Général.

Ils apprennent qu'à l'instant même, Hector tient conseil avec les chefs de l'armée, que le camp est sans gardes, mais que les Troiens veillent dans la

crainte d'être furpris. Les alliés fe fiant fur l'intérêt que ces derniers ont à faire une garde exacte, s'abandonnent aux douceurs du repos. Les Thraces, venus les derniers au fecours de Troie, ont leur quartier dans l'endroit le plus reculé. Les deux Grecs font inftruits; ils plongent leur épée dans le fein de Dolon, & marchent droit aux Thraces. Ils dormoient tous d'un profond fommeil. Diomède en fait un carnage horrible. Rhéfus leur Roi tombe fous le fer de l'ennemi. Ulyffe s'empare de fes chevaux, les monte, & vient promptement avec fon compagnon, rendre compte aux Rois affemblés du fuccès de leur expédition.

Effrayés à leur reveil, du fpectacle qui s'offrit à leurs yeux, les Troiens demeurèrent le lendemain campés dans la même place, fans ofer en fortir pour attaquer les Grecs.

Les armées furent plufieurs jours en préfence. Mais l'hiver fe faifoit déjà fentir; les pluies commençoient à inonder les campagnes. Les Troiens & leurs alliés rentrèrent dans la Ville. Les Grecs ne voyant plus d'ennemis, fe retirent dans leurs vaiffeaux. Une partie s'occupe du labourage; l'autre, fous la conduite du fils de Télamon, va

faire une incursion dans la Phrygie.

Renfermé dans les murs de Troie, Hector méditoit les moyens de surprendre les Grecs, qui regardant l'hiver comme un temps de repos & d'inaction, ne soupçonnoient pas que les ennemis pussent rien tenter contre eux. Dès la pointe du jour, il fait sortir ses troupes, & fond sur les Grecs qu'il prend au dépourvu. Tout cède à ses armes. Déjà le feu est à la flotte, les flammes font d'horribles ravages. Dans cette extrémité, on députe vers Achille, on implore son assistance; il est inexorable. Heureusement pour l'armée, Ajax revenant ce jour même de son expédition, tombe sur Hector, &, avec beaucoup de peines & de fatigues, parvient à l'éloigner des vaisseaux : il le pousse hors du retranchement que les Grecs avoient construit depuis la retraite d'Achille. Peu s'en fallut même qu'Hector renversé par une énorme pierre lancée par Ajax, ne fût la victime de son audace. Il restoit au pouvoir des Grecs, si les Troiens n'eussent fait les plus grands efforts pour le leur arracher. Furieux de se voir enlever le fruit de sa victoire, le fils de Télamon charge l'ennemi,

*Dict. l. 2. c. 42-44. Iliad. l. 15 & 16 & passim.*

le pousse l'épée dans les reins, & l'oblige de rentrer dans la Ville, après avoir perdu une partie de ses plus braves officiers. Les Grecs victorieux reviennent dans leur camp, persuadés qu'Hector ne tentera plus de les troubler.

*Dict. l. 2. c. 47-52.* En effet, les Troiens demandèrent une trève, qui leur fut accordée. Le sang des victimes cimenta la foi donnée de part & d'autre, & le reste de la saison rigoureuse se passa sans hostilités.

*Iliad. l. 9. v. 96. usq. ad fin.* Achille, toujours en proie à la colère, refusoit de communiquer avec le reste de l'armée, & se tenoit dans son quartier avec ses Thessaliens. L'absence d'un homme aussi brave, avoit fait sentir aux Grecs de quelle importance il étoit. La fin de la trève approchoit, on se disposoit à reprendre les armes : las d'être si long-temps éloignés de leurs foyers, tous les Grecs avoient intérêt de presser la réconciliation. Les Princes représentent à Agamemnon qu'il doit faire quelques avances auprès d'Achille. Nestor sur-tout le fait convenir qu'il s'est comporté d'une manière outrageante, envers un héros comblé de gloire & d'honneurs.

Le Roi de Mycènes se rend enfin : il assure les Princes qu'il n'aura désor-

mais rien plus à cœur que de se concilier l'amitié d'Achille. Il veut lui envoyer des présents considérables : sept trépieds, dix talents d'or, vingt vases précieux, douze magnifiques chevaux, sept femmes de Lesbos instruites dans l'art de faire les plus beaux ouvrages ; Hippodamie doit couronner ces dons. Il jurera devant Achille qu'il n'a jamais pris avec son esclave aucune des libertés que les héros Grecs se permettoient avec leurs captives. Ce n'est point assez ; il lui fait offrir une de ses filles en mariage, & sept grandes villes. Ulysse & le fils de Télamon sont chargés de cette importante négociation. La prudence du Roi d'Ithaque, & l'alliance d'Ajax avec Achille (ils étoient cousins-germains) faisoit présager le succès. Phénix est prié de se joindre aux deux députés : on attendoit tout de l'empire qu'il avoit sur son élève. Enfin on n'avoit rien négligé pour toucher le fils de Pélée. On fait les libations accoutumées, & les ambassadeurs, précédés par deux héraults, prennent le chemin du quartier d'Achille.

Il les reçoit avec bonté. On se met à table ; il place Ajax auprès de lui. Après le repas, Ulysse adresse la parole

à Achille ; il se permet quelques plaintes sur son opiniâtreté, sur la durée de sa colère ; il lui reproche d'avoir abandonné les Grecs, & vu, de sang froid, Hector en faire le plus horrible carnage, malgré les prières de ses parents & de ses amis, qui, prosternés à ses pieds, lui demandoient avec instance d'oublier son ressentiment. Il lui parle du repentir d'Agamemnon, des présents qu'il lui offre, de la restitution d'Hippodamie, des dons qu'il joint à la main d'une de ses filles ; il le conjure enfin de ne rejetter ni ses offres, ni les prières de tous les Grecs.

Achille ne manquoit pas de raisons, ou du moins de prétextes, pour justifier sa conduite. Après le détail de ses exploits, des villes dont il s'étoit emparé, des combats de toute espèce qu'il avoit soutenus, tandis que les autres, sans sortir de leurs vaisseaux, goûtoient un tranquille repos, il fait voir combien lui & les siens s'étoient sacrifiés pour le bien commun ; de quelles nombreuses dépouilles il a enrichi l'armée. « Pour récompense de tant » de belles actions », ajoute-t-il, « je » reçois l'injure la plus sanglante. On

» m'avilit au point de m'enlever le prix » de tous mes travaux. Encore si Agamemnon étoit le seul coupable ! Mais » tous les Grecs partagent son injustice, » puisqu'oubliant les biens qu'ils tiennent » de ma main, ils m'ont trahi par un » injurieux silence ». Il jure qu'il ne se laissera jamais fléchir.

A cette terrible réponse, les députés consternés, gardent un morne silence. Enfin le sage Phénix animé par la vûe du danger où la mésintelligence des chefs peut exposer les troupes, emploie les plus pathétiques exhortations, pour ébranler le héros. Patrocle se joint à lui. Ils embrassent Achille, & le conjurent de se rendre à leurs vœux, d'étouffer son ressentiment en considération des grands hommes qui l'en prient, & de l'armée qui lui tient déja par tant de bienfaits.

Achille ne peut résister aux pressantes sollicitations de l'amitié : il cède enfin, & revient à l'assemblée. Agamemnon l'y reçut avec toutes les distinctions dûes à son rang & à sa valeur. La réconciliation fut sincère de part & d'autre. Le Roi de Mycènes fait apporter les présents, & après avoir juré, à la face du Ciel, qu'Hip-

Dict. l. 2. c. 52.

Iliad. l. 19. v. 67. &c.

podamie a toujours été traitée dans sa tente, avec le plus grand respect, il la rend au héros. On se sépare & l'on attend que la saison permette de reprendre les armes.

Dict. l. 3. c. 1. Les troupes ne demeurèrent pas dans l'inaction le reste de l'hiver. Les Grecs s'occupoient de différents genres de combats; les uns s'exerçoient au javelot, les autres à lancer des pierres, ceux-ci à tirer de l'arc. Philotècte se distinguoit Id. l. 2. c. 47. parmi ces derniers; il avoit été ramené de l'île de Lemnos, par des Grecs chargés de lui porter sa part du butin. Sa blessure encore ouverte, faisoit qu'il ne se soutenoit qu'avec peine.

Id. l. 3. c. 1-2. Pendant la trève, les Grecs & les Troiens se fiant sur la foi des traités, vivoient familièrement: il n'étoit pas même rare qu'ils offrissent ensemble des sacrifices dans le temple d'Apollon-Thymbréen, situé hors de la ville. Ce fut dans une de ces circonstances qu'Achille vit Polyxène qui sacrifioit à Apollon avec sa sœur Cassandre: toutes deux étoient Prêtresses de ce Dieu. La beauté de la jeune Polyxène fit de fortes impressions sur le cœur du héros Grec. Il crut que l'absence le délivreroit d'une passion à laquelle il

ne devoit pas se livrer ; l'absence ne fit qu'augmenter son amour. Cédant enfin aux sentiments que la belle Troienne lui avoit inspirés, il met son écuyer dans sa confiance, & le députe vers Hector pour lui demander sa sœur en mariage. Le Prince Troien est prêt d'unir Polyxène au héros, pourvu qu'il abandonne le parti des Grecs. Achille ne voulut pas ternir l'éclat de tant d'actions éclatantes par une lâcheté ; mais, aveuglé par sa passion, il crut concilier l'honneur & l'amour, en promettant à Hector qu'il mettroit bas les armes, s'il lui accordoit l'objet de ses vœux. A cette réponse, le fils de Priam connut le cœur d'Achille. En tenant ferme, il s'attendoit d'obtenir tout d'un héros amoureux. Il lui mande que les arrangements tenoient uniquement à l'alternative de tuer les Atrides ou Ajax. A une telle proposition, Achille se révolte : dans sa fureur, il menace Hector de lui faire sentir, dès que la trève seroit expirée, tout le poids de sa vengeance. Elle fut horrible ; soit qu'on attribue son ressentiment & les effets terribles qui en résultèrent au refus d'Hector, & à l'indignité des conditions qu'il mettoit au mariage de

sa sœur, soit que la mort de son ami Patrocle y concourut.

Rien ne peut éteindre le feu dont Achille se sent dévoré. Automédon le voyant sans cesse en proie à toutes les fureurs de l'amour, & craignant qu'il n'en vînt à quelqu'extrémité contre lui-même, ou que sa folle ardeur ne lui fît oublier ce qu'il devoit à sa gloire, se crut obligé d'en instruire Patrocle & Ajax. Ces Princes, sans laisser soupçonner ce qu'ils savent, éclairent toutes les démarches d'Achille. Revenu enfin à lui-même, le héros fait part à Agamemnon & à Ménélas de l'état de son ame. Les Atrides le consolent & l'exhortent à prendre courage : ils l'assurent que bientôt le succès de leurs armes le mettra en possession de la beauté qu'on lui refuse. En effet, tout sembloit annoncer la prise prochaine de Troie, & préparer sa ruine. Les villes de l'Asie mineure vouloient quitter l'alliance de Priam, & offroient aux Grecs de suivre leur parti. On répondoit avec bonté à leurs propositions ; mais la crainte de quelque trahison empêchoit de les accepter.

*Id. ibid. c. 49.* L'hiver faisoit place au printemps ; la trève étoit expirée, on se préparoit

à de nouveaux combats. Animés par les prédictions qui fixoient la destruction de Troie à la dixième année du siège, les Grecs avoient d'autant plus d'espoir, que les mêmes prédictions devoient produire sur leurs ennemis un effet contraire. Cependant les Troiens promettoient une vigoureuse résistance. Les Grecs paroissent en armes devant la Ville : les assiégés marchent à leur rencontre.

La victoire se déclaroit pour Agamemnon, quand Hector s'appercevant de la déroute d'une partie de son armée, vole à son secours. La présence du Général fait changer la fortune : il pousse les Grecs. Achille le voit, &, bouillant de colère, fond sur lui avec impétuosité. La peur s'empare de l'ame du Troien : il cherche à se dérober à l'ennemi qui le presse. Achille le poursuit de près, d'un coup de javelot il perce son écuyer. Dépourvu de conducteur, Hector s'élance de son char & parvient à s'échapper.

Furieux de se voir privé d'une vengeance qu'il poursuit avec acharnement, le fils de Pélée décharge sa rage sur tout ce qu'il rencontre, & fait un carnage horrible. Son bras eût été funeste à plus

d'un Troien, si lui-même, blessé à la main par Hélénus, n'eût été obligé de se retirer de la mêlée.

La retraite d'Achille ne ralentit pas l'ardeur des Grecs. Agamemnon & les deux Ajax continuent le combat; tous marchent à l'envi sur leurs traces. Patrocle joint Sarpédon chef des Lyciens, & le renverse. Les Troiens jettent un cri de désespoir: Sarpédon étoit regardé comme un de leurs plus braves alliés. Ils tournent leurs armes contre Patrocle. L'ami d'Achille tient ferme: Ajax vole à son secours. Tous deux mettent les Troiens en fuite. Hector arrive: sa présence ranime les siens. Le combat s'engage de nouveau: il en tombe un grand nombre des deux côtés. Enfin le jour finit; on se retire. Les Troiens rentrés dans leur ville, s'acquittent des derniers devoirs envers Sarpédon. Les Grecs de retour dans leur camp s'informent de l'état d'Achille: sa blessure n'est point dangereuse. Patrocle est comblé d'éloges. Le lendemain, de part & d'autre, on rend aux morts les honneurs funèbres.

*Ibid. c. 10-12. Iliad. l. 16. 18 & 23.* Tout étoit tranquille, depuis quelques jours, lorsque les Troiens font une irruption subite. Pris au dépourvu, les

Grecs sont repoussés. Patrocle exhortant les siens à revenir de leur surprise, est atteint d'un trait que lui lance Euphorbe. Il se retire. Hector s'apperçoit que le héros est blessé, fond sur lui & lui arrache la vie. On livre un furieux combat auprès de son corps. Les Grecs s'en saisissent, & l'emportent dans leur camp.

Achille privé de son fidèle ami, s'abandonnoit à tout l'excès de sa douleur : le reste de l'armée partageoit son affliction. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre quelque repos. On se prépara ensuite aux funérailles de Patrocle : mais dans la crainte que l'ennemi, profitant de la consternation publique, ne vînt tomber à l'improviste sur le camp, on alluma beaucoup de feux, la garde se fit avec exactitude, &, dès que le jour parut, les Grecs allèrent, sur le mont Ida, couper le bois nécessaire au bûcher. Les devoirs funèbres sont rendus à Patrocle. Achille éteint les cendres de son ami avec du vin, & les enferme dans une urne. Son intention étoit qu'on les transportât dans la Grèce, & que, s'il venoit à périr lui-même dans cette guerre, on y mêlât les siennes.

*Dict. l.* 3. *c.* 13-14. *Iliad. l.* 23.

Toutes ces cérémonies avoient duré plusieurs jours qu'on n'avoit point passés sans combattre. Les prisonniers faits par les Grecs, furent impitoyablement immolés aux mânes de Patrocle. On auroit tort de conclure de ce barbare sacrifice, que les Grecs avoient coutume d'en faire de pareils : si celui-ci est réel, on doit l'attribuer à l'ardeur de la vengeance, & à la colère d'Achille, qui perdoit son meilleur ami. Il avoit conçu un tel ressentiment contre le meurtrier de Patrocle, qu'il jura de ne prendre d'autre lit que la terre, jusqu'à ce qu'il eût assouvi sa fureur dans le sang d'Hector.

*Dict. l. 3. c. 15-19. Iliad. l. 22. & 23.*

L'occasion ne tarde pas à se présenter. Achille joint son ennemi, l'attaque & le tue. La vertu des héros de ce temps, n'étoit pas l'oubli des injures. La fureur d'Achille n'est point satisfaite par la mort du fils de Priam, il le dépouille de ses armes, lui lie les pieds, l'attache à son char, & le traîne impitoyablement autour des remparts de Troie : supplice d'autant plus atroce, qu'on regardoit alors comme le plus grand des malheurs, d'être privé de la sépulture.

A ce spectacle, Troie est plongée

dans la douleur ; ses habitants perdoient leur plus ferme appui. Les Grecs se livrent à la joie : le redoutable Hector n'est plus. Délivrés de la crainte qu'il ne cessoit de leur inspirer, ils crurent pouvoir célébrer les jeux dont Achille vouloit honorer les mânes de Patrocle. Ce Prince, pour prévenir toute surprise, fit mettre sous les armes les soldats qui ne devoient être que spectateurs.

*Dict. l. 3. c. 17.*

Le corps d'Hector demeuroit étendu sur la poussière : Achille, toujours furieux, lui refusoit les honneurs funèbres. Priam & son épouse ne voyoient qu'avec la plus vive affliction, le défenseur de Troie, ce héros couvert de gloire, en proie à la voracité des animaux. De quoi n'est pas capable l'amour paternel ? Priam prend la résolution d'aller dans le camp ennemi, accompagné seulement de son écuyer, son char rempli de magnifiques présents, & d'essayer de rendre sensible l'homme le plus implacable. Hécube s'oppose à une démarche dont elle a tant de sujet d'appréhender l'issue : elle craignoit, avec raison, qu'Achille, maître de la personne du roi, ne se livrât aux derniers excès, ou du moins qu'il ne le retînt prisonnier, pour ne

*Iliad. l. 24. Serv. in Æneid.*

le donner qu'en échange d'Hélène, & de toutes les richesses qu'elle avoit apportées de Sparte. Mais le respect que l'on portoit aux suppliants, ne permettoit pas qu'on fît la moindre injure à ceux qui se présentoient en cette qualité: d'ailleurs Priam vouloit tout tenter, & rien ne fut capable de l'ébranler.

*Dict. l. 3. c. 20.* Dès que la nuit paroît, l'infortuné père monté sur son char, s'achemine vers le camp. On sait le peu de soin avec lequel on faisoit ordinairement la garde. Priam trouve les Grecs endormis: il pénètre jusques dans la tente d'Achille sans être apperçu. Le Prince goûtoit les douceurs du sommeil. Ses jours étoient en la puissance de son ennemi. Priam put encore fonder son espérance sur l'acte de générosité que l'occasion lui présentoit. Il éveille Achille. « Ta vie », lui dit-il, « vient » d'être entre mes mains : je pouvois » me défaire du plus cruel ennemi » des Troiens ; mais je ne suis point » venu dans ce dessein. Tout ce que » je veux, c'est le corps de mon fils ; » permets que je l'emporte à Troie, » pour lui rendre les derniers devoirs ». Il emploie les plus touchantes exhor-

tations, il le conjure d'avoir pitié d'un vieillard prosterné à ses pieds, lui rappelle le souvenir de son père accablé d'années, le prie de respecter en lui l'image de l'auteur de ses jours, d'avoir la crainte des Dieux qui protègent les suppliants, de ne pas refuser les présents qu'il lui offre pour la rançon d'Hector.

Les discours, l'attitude, la générosité du vieillard qui avoit respecté les jours de son plus mortel ennemi, le sort affreux de Priam, obligé de baiser des mains teintes du sang de la plupart de ses enfants, le souvenir de Pélée accablé d'années, & peut-être livré dans son palais aux chagrins les plus cuisants, tout porte Achille à l'attendrissement; des soupirs sortent de ce cœur inflexible. Il prend la main du vieillard, le relève, le console, le force de prendre quelque nourriture, & lui promet son fils. Il ordonne à ses captives de laver le corps d'Hector, de le parfumer, de le mettre en état d'être transporté. Ses ordres exécutés, elles revêtent le corps d'une tunique, & le couvrent de deux voiles que Priam avoit apportés. Achille lui-même place Hector sur le char, & le père infortuné reprend le chemin de Troie, le cœur rempli d'une tristesse

*Dict. l.* 3. mêlée de plaisir, d'avoir en sa possession
*v.* 27. les restes du plus aimé de ses fils.

Les affaires des Troiens alloient en déclinant : la perte de leurs plus braves chefs, & sur-tout d'Hector, les jetoit dans la consternation. Toutefois, les Grecs n'approchoient point des murailles, & ne se préparoient point à battre la place. Plus on avance dans l'histoire de cette fameuse expédition, moins on connoît quelle pouvoit être l'intention des assiégeants. Vouloient-ils mettre les Troiens dans la nécessité de leur demander la paix, par les échecs réitérés qu'ils recevoient ? Mais ils étoient à portée de réparer leurs pertes, par le secours de leurs nombreux alliés. Espéroient-ils, à la faveur de quelque déroute, s'introduire avec les assiégés dans la ville ? C'étoit une bien foible ressource : les Troiens laissoient sans doute quelques troupes au milieu de leurs murs.

*Dict. l.* 4. On continuoit de se battre en at-
*v.* 1-8. tendant l'évènement. Ce seroit ici le lieu de placer l'histoire des Amazones, si l'on pouvoit se fier à ce que les Grecs disoient de ces femmes guerrières ; mais nous nous sommes assez expliqués sur ce sujet. C'étoit une

des folies des Grecs que les Amazones : il en falloit dans toutes les affaires éclatantes ; il leur eût manqué quelque lustre, si ces héroïnes n'y eussent pas figuré.

Nous en dirons autant de l'expédition de Memnon qu'on rapporte à ce temps. En commençant l'histoire de Troie, nous avons fait voir ce qu'il falloit penser de l'existence de ce prétendu Prince Assyrien.

La fête d'Apollon-Thymbréen approchoit : on étoit convenu d'une suspension d'armes. Cette solemnité devoit être funeste à Achille. Priam, ainsi que les autres Troiens, s'étoient apperçus de la passion du héros pour Polyxène : il la lui fait secrètement proposer en mariage. Son but étoit sans doute de détacher, par cette alliance, Achille du parti des Grecs. Le meurtre de ce héros, dans le temple même d'Apollon, ne put être que l'effet de la crainte de ses fils : l'histoire ne nous présente point ce Roi comme un traître. *Ibid. c. 10-14.*

La proposition de Priam avoit transpiré dans le camp. Les anciens soupçons s'étoient réveillés ; les Grecs se méfioient de quelque complot : les esprits s'é-

chauffoient ; on parloit tout haut de la trahiſon du fils de Pélée. Ulyſſe prévit les ſuites de cette indiſpoſition générale, & pour les prévenir, il prit avec Diomède & Ajax, la réſolution d'aller attendre Achille dans le bois ſacré d'Apollon, & de ſaiſir l'inſtant où il ſortiroit du temple, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſoit.

Achille en effet s'y étoit rendu, pour convenir des conditions. Paris, de ſon côté, accompagné de Déiphobe, devoit confirmer les promeſſes de Priam ; mais ſon deſſein étoit de ſe défaire, par une lâche perfidie, de l'ennemi qu'il avoit plus d'une raiſon de craindre. Il s'approche de l'autel ; &, au même inſtant, Achille ſans armes & plein de confiance, ſe ſent frappé de deux coups de poignard : il tombe aux pieds des aſſaſſins qui volent annoncer à leurs concitoyens le ſuccès de leur attentat & de leur impiété.

Les Princes Grecs arrivoient : ils apperçoivent les fils de Priam fuyant précipitamment vers la ville. Leur trouble annonce quelqu'évènement fâcheux : ils entrent dans le temple, ils voient Achille baigné dans ſon ſang, & pouſſant les derniers ſoupirs. Ils embraſſent,

en

en gémissant, les tristes restes du plus vaillant des Grecs. Ajax le prend sur ses épaules, & se prépare à l'emporter dans le camp, lorsque les Troiens accourent avec furie.

Les troupes sont instruites de ce coup fatal. Elles volent à l'ennemi. Le combat s'engage. Les plus braves des deux partis sont tués autour du corps d'Achille. On se batit tout le jour; peut-être même la nuit n'auroit-elle pas fait mettre bas les armes, tant étoit grand l'acharnement, sans un violent orage qui survint. Les Troiens se retirèrent dans leur ville; les Grecs possesseurs du corps d'Achille, rentrèrent dans le camp.

*Odyss. l. 24. v. 41, &c.*

La plupart des soldats furent peu sensibles à la mort de ce grand homme: ils ne pouvoient se dissuader que son dessein n'eût été, sinon de trahir, du moins d'abandonner l'armée. Cependant les Grecs perdoient leur plus ferme appui: mais tel fut le destin de cet illustre guerrier, qu'il fallut qu'Ajax se chargeât du soin de ses funérailles. Ce Prince qui lui tenoit par les liens du sang & de l'amitié, & qui parut plus touché de sa mort que nul autre, fut obligé de recourir aux habitants

Strab. l. 13. p. 595. du pays, pour lui faire élever, sur le promontoire Sigée, un tombeau où il déposa ses cendres renfermées dans l'urne qui contenoit celles de Patrocle.

Tel est le sort des hommes: Achille honoré pendant sa vie comme un Dieu, victime d'une lâche trahison, meurt peu regretté de ceux dont, pendant dix années, il avoit été le soutien, & devant un tombeau aux soins d'un seul ami. Tant qu'il vécut, on jouit de sa valeur; on lui en refusa la récompense après sa mort. Il est vrai qu'Achille possédoit des vertus plus propres à lui attirer l'admiration, que l'amour des peuples: fier & emporté, implacable dans la colère, il ne fut bon & affable que par accès. Mêlange inexplicable d'humanité & de barbarie; d'une main il faisoit des libations à Patrocle, de l'autre il lui immoloit douze jeunes Troiens. Chez lui, toutes les passions étoient extrêmes: il porta l'amour pour Polyxène aussi loin que son ressentiment contre Agamemnon; & peut-être la mort qu'il reçut dans le temple d'Apollon, lui sauva-t-elle une lâcheté. Cependant la réputation d'Achille fut brillante. Sans parler de la gloire dont Homère l'a revêtu, en

le prennant pour le héros de son poëme, il est certain qu'il fut le plus brave capitaine de l'armée Grecque. Ses qualités insociables n'avoient été nuisibles qu'à ses contemporains ; ses vertus guerrières servirent la Grèce & l'illustrèrent.

Outre le tombeau qu'Ajax lui avoit élevé sur le promontoire de Sigée, il eut à Elis, par les ordres d'un Oracle, un cénotaphe, près duquel, lors de la célébration des Jeux Olympiques, les femmes du pays venoient, à un jour marqué, & à l'heure où le soleil se couche, l'honorer en se frappant la poitrine, & versant des pleurs. Sa pique étoit précieusement conservée à Phasélis, dans le temple de Minerve. La vénération, pour ce Prince, fut portée plus loin ; dans le Pont-Euxin, vers l'embouchure de l'Ister, étoit une île appellée premièrement *Leucé*, & qui, dans la suite, fut consacrée à Achille, dont elle prit le nom. Ce héros y avoit son temple & sa statue ; &, comme il falloit que ce nouveau Dieu eût aussi sa légende, on racontoit qu'il s'étoit marié dans cette île avec Hélène, ou, selon d'autres, avec Iphigénie. Les deux Ajax, Patrocle

*Pauf. l. 6. c. 23.*

*Id. l. 3. c. 3.*

*Ibid. c. 19.*

*Anton. liber.*

& Antiloque composoient sa cour. On ajoutoit qu'Hélène avoit recommandé à un Crotoniate, venu par ordre de l'Oracle dans l'*île Achillée*, d'avertir Stésichore, Poëte d'Himéra en Sicile, qu'il n'étoit privé de la vue qu'en punition du mal qu'il avoit dit, dans ses vers, de cette Princesse. Le Poëte profita de l'avis & chanta la palinodie. Ainsi la postérité vengea le héros de ses contemporains. Celui qui à peine put jouir de la sépulture à sa mort, se vit placé dans l'Olympe. Ce n'étoit pas seulement dans l'île dont nous parlons, qu'il recevoit les honneurs divins; au centre du Péloponnèse, à Brasies, il avoit un temple & des fêtes. Sa statue équestre élevée dans le sanctuaire de Delphes, au même rang que celle du maître des Dieux, prouve qu'Achille avoit fait la plus belle fortune, qu'un héros pût faire. Sans doute les poësies d'Homère servirent à ce Prince de passe-port pour la Divinité; & l'on ne doit pas être surpris qu'Alexandre, dont les vues ne s'étendoient pas moins qu'à ce grade suprême, enviât tant le bonheur qu'eut Achille d'être célébré par un tel chantre.

*Pauf. l.* 3. *c.* 23 & *l.* 10. *c.* 13.

*Con. Nar.* 18.

Les armes du plus vaillant des Grecs

appartenoient de droit au plus vaillant des chefs. Tous aspiroient à ce titre, & se croyoient dignes de cet honneur: mais deux Princes se présentèrent, & mirent dans cette dispute une opiniâtreté qui faillit à perdre l'armée.

Ulysse, & Ajax fils de Télamon, firent valoir toutes les raisons qu'ils crurent favorables à leurs prétentions. Comment décider entre deux hommes aussi utiles aux Grecs ? Il eût été dangereux de mécontenter Ulysse : sa valeur, jointe à une grande prudence, avoit servi l'armée dans les occasions les plus épineuses. Les fureurs d'Ajax n'étoient pas moins à redouter. On connoissoit son impétuosité; les suites de son ressentiment pouvoient devenir funestes. Chacun avoit ses partisans, & la situation d'Agamemnon étoit critique. Une heureuse idée le mit au-dessus du soupçon de protéger l'un des prétendants au préjudice de l'autre: il fait venir des prisonniers Troiens devant l'assemblée des Princes Grecs; on leur demande lequel des deux contendants leur inspira de plus vives alarmes. Leur réponse ne pouvoit être suspecte; elle rehaussoit la gloire du victo-

*Odyss. l.* 11. *v.* 542, &c. *Pausf. l.* 1. *c.* 35. *Dict. l.* 5. *c.* 14-16. Banier, t. 7. p. 357, &c.

rieux, dont les plaintes des ennemis mêmes alloient faire l'éloge le plus flatteur. Les prisonniers répondent unanimement, qu'Ulysse fut toujours leur plus mortel ennemi : les armes d'Achille lui sont adjugées. (*a*)

Cette dispute funeste pour Ajax, pensa l'être beaucoup plus pour l'armée. Les craintes d'Agamemnon n'étoient que trop fondées. Le fier, l'impétueux fils de Télamon frémit de colère : il menace de laver l'injure qu'il vient de recevoir dans le sang de tous ceux qui lui ont été contraires. Ses partisans

---

(*a*) Toutes les traditions, à ce sujet, ne se ressembloient pas. Quelques auteurs (Dictys, Suidas, Cedrenus.) prétendent que les deux Héros disputèrent, non les armes d'Achille, mais le Palladium ; ce qui est tout-à-fait contraire au témoignage d'Homère. D'ailleurs, en reculant cette contestation après la prise de Troie, on fait vivre Ajax plus qu'il n'a vécu; nous suivrons donc le Poëte Grec, pour le fond de cette querelle. A l'égard des suites, on peut adopter une opinion plus vraisemblable, quelque défavorable qu'elle soit à Ulysse. Dans un poëme entrepris à la gloire de ce Prince, le Poëte n'a pas dû rapporter des circonstances qui n'étoient rien moins qu'honorables pour son héros.

s'agitent & se plaignent hautement; ils vantent les exploits de ce guerrier, les services qu'il a rendus. On cabale; la division cause les plus vives alarmes à la faction d'Ulysse.

Agamemnon crut devoir se tenir sur ses gardes. Ménélas & Ulysse avoient les mêmes sujets de crainte, & il est probable qu'ils ne furent pas oisifs pendant tout ce tumulte. La nuit survint & suspendit les menées, mais ce ne fut que pour couvrir des horreurs, & hâter la rebellion.

Dès la pointe du jour, les partisans d'Ajax viennent à sa tente : ils trouvent le malheureux Prince baigné dans son sang. Quelle a pu être la cause de la mort de ce grand capitaine? Il a été assassiné. Les soupçons tombent sur Agamemnon & sur ses partisans. Le bruit se répand que ce Roi s'est défait de la manière la plus indigne, d'un héros dont il appréhendoit le courroux. On se rappelle la mort de Palamède, dont on accusoit Ulysse. Ce souvenir prête de nouvelles forces aux soupçons qui s'élèvent sur celle d'Ajax. Il faut avouer que les apparences étoient contre les Atrides; &, quoi qu'en aient pu dire d'autres auteurs, il paroît que

toute l'armée ne fut pas convaincue de leur innocence. On a prétendu qu'Ajax devenu furieux par la préférence accordée à son compétiteur, se jetta sur des troupeaux qu'il prit, dans son délire, pour ses ennemis, qu'il en fit un massacre affreux, que revenu à lui-même, & honteux d'une méprise qui le déshonoroit aux yeux des Grecs, il s'abandonna au désespoir & se tua.

*Sophocl. in Ajac.*

Quand les faits sont douteux, & que la critique ne peut parvenir à les éclaircir, que doit faire un historien, si ce n'est de rapporter les autorités contraires, & de laisser au lecteur la liberté de se décider ?

La tranquillité renaît insensiblement ; Agamemnon ne fournit point d'aliments à l'incendie. Il est contre toute vraisemblance que, fondé sur l'autorité de Calchas, il eût voulu priver Ajax des honneurs du bûcher, sous prétexte que la manière dont il avoit terminé sa vie, l'en rendoit indigne. Le Roi de Mycènes n'étoit pas assez mal-adroit pour fomenter, par une vengeance indiscrète, des discordes qu'il avoit le plus grand intérêt d'étouffer. Au contraire, les Grecs élevèrent au fils de Télamon, un tombeau près du pro-

montoire *Rhétée*. Dans la ſuite, on conſacra, au même lieu, une ſtatue de ce Prince. (*a*) *Strab. l.* 13. *p.* 595.

Impétueux, bouillant, plein de feu, Ajax avoit un courage féroce. Ulyſſe tempéroit le ſien par la prudence : à ce titre il étoit plus digne des armes d'Achille. Quelques Grecs néanmoins faiſoient plus de cas d'Ajax. Les Eoliens, dont les ancêtres s'établirent dans la Troade, après la priſe de Troie, racontoient que la même tempête qui cauſa le naufrage d'Ulyſſe, porta les armes d'Achille juſqu'au tombeau d'Ajax : manière ingénieuſe d'exprimer leur eſtime pour la valeur du héros. L'ouverture de ce tombeau étoit aſſez conſidérable du côté de la mer, les vagues qui en battoient continuellement le pied, l'avoient inſenſiblement miné. Un Myſien ſoutenoit que la rotule du héros renfermé dans ce monument, reſſembloit à ces diſques ou palets dont ſe ſervoient les jeunes athlètes aux Jeux Olympiques. Le Myſien faiſoit un conte : *Pauſ. l.* 1. *c.* 35.

(*a*) Antoine l'avoit enlevée en Egypte. Auguſte, après ſa victoire, la rendit aux Rhétéens.

une rotule de pareille dimenſion eût ſuppoſé une ſtature énorme. C'eſt un préjugé de quelques modernes de regarder la taille des anciens comme au-deſſus de la leur. Les anciens étoient plus agiles, plus robuſtes que des hommes trop caſaniers & amollis par le luxe ; les Grecs ſur-tout avoient une taille moyenne ; & , ſi Ajax fut plus grand que les contemporains de Pauſanias, ce fut moins par la ſtature que par le courage.

Malgré les pertes réitérées des Troiens, un Prince vint à leur ſecours. C'étoit Eurypyle fils de Télèphus, & petit-fils d'Hercule. Du côté maternel, il tiroit ſon origine des Souverains de la Troade. Comment ce Roi prit-il le parti des Troiens ? On a vu que les Grecs abordés par erreur, ſur les côtes de la Myſie, dans les Etats de Téléphus, en étoient ſortis comme amis ; & cependant le fils s'arme contre les Grecs. Eurypyle étoit venu à Troie, dans l'eſpérance d'obtenir de Priam, ſon oncle, la main de Caſſandre. Il paroît que ce Prince règnoit ſur les Cétéens qui habitoient une partie de la Myſie ſituée ſur le Caïque, & qu'ils tiroient leur nom du *Cétée*, torrent qui ſe

*Odyſs. l.* 11. *v.* 518, *&c.* *Dict. l.* 4. *c.* 14. 17. 18. *Strab. l.* 13. *p.* 616. *Heſych.*

déchargeoit dans le fleuve. Son expédition ne fut pas heureuse. Le fils d'Achille, qui, depuis la mort de son père, avoit pris le commandement des Thessaliens, le tua de sa main.

Pyrrhus avoit pour mère Déidamie, fille du Roi de Scyros. Ulysse député pour l'amener à Troie, le trouva à la cour de Lycomède, son aïeul. Ce Prince devoit être très-jeune, puisqu'au nom de Pyrrhus qu'il avoit reçu de son grand-père, Phénix substitua celui de *Néoptolème*, ou *jeune guerrier*. *Odyss. l. XI. v. 505, &c.* *Pausf. l. 10. c. 27.*

Quoique jeune, Pyrrhus fut très-utile aux Grecs. Digne fils du héros dont il tenoit le jour, il fit mordre la poussière à un grand nombre de Troiens. Dans un de ces combats, le moteur de cette guerre, Paris, dont l'intempérance avoit été si fatale à sa patrie, tomba sous les coups de Philoctète. Si ce ravisseur eût péri plutôt, croit-on que les Troiens eussent donné satisfaction aux Grecs? eux qui, après la mort de ce fils de Priam, après une guerre de tant d'années, & ses funestes effets, ne pensèrent à rien moins qu'à rendre Hélène & les richesses qu'elle avoit apportées de Sparte! *Dict. l. 4. c. 20.*

Paris étoit ravisseur & époux in-

Con. nar. 23. Apol. l. 3. p. 184.

fidèle. Mari d'Œnone, avant de voyager dans la Grèce, il en avoit eu un fils connu sous le nom de Corythe. Œnone aimoit véritablement Paris, & cherchoit les moyens de le détacher de ses criminelles amours. Dans le dessein de lui inspirer de la jalousie, elle envoia son fils près d'Hélène. Le jeune homme parvint bientôt à vivre avec la belle Lacédémonienne, assez familièrement pour causer de l'ombrage à son père. Paris un jour entre brusquement dans l'appartement de sa maîtresse, trouve son fils assis près d'elle, se croit trahi & le tue.

Œnone outrée, accabla le perfide d'imprécations, & lui prédit que, blessé par les Grecs, il auroit recours à elle, mais inutilement. Elle passoit pour être très-versée dans la connoissance des plantes & des médicaments. L'évènement justifia sa prédiction. Paris dangereusement blessé par Philoctète, s'étoit fait porter sur le mont Ida. Œnone vivoit chez ses parents : il la sollicita d'employer son art en sa faveur. Sa prière est rejetée avec mépris. Mais l'amour reprend ses droits sur le cœur de la trop sensible Œnone : elle court chercher les herbes nécessaires à la guérison de son mari, & vole, mais

trop tard, lui porter du secours; Paris n'étoit plus. Œnone se jette sur le corps de son époux, oublie tous les maux qu'il lui a causés, l'embrasse, l'arrose de ses larmes, &, après avoir déploré leur malheur commun, elle se dérobe aux témoins de cette triste scène, & s'étrangle avec sa ceinture.

Hélène ne fut point rendue à son premier époux. Soit que les Troiens qu'elle avoit conjurés de ne la pas remettre entre les mains des Grecs, ne voulussent point manquer à leur serment; soit que les richesses qu'il eût fallu rendre avec elle, les empêchassent de faire cet acte de justice, ou qu'ils crussent que les Grecs lassés d'une absence aussi longue, se désisteroient enfin d'une entreprise dont le succès ne répondoit point à leurs vœux, il est certain qu'on ne pensa point à Ménélas. Deux fils de Priam aspirèrent à la main de la veuve de leur frère; Hélénus & Déiphobe se disputèrent vivement cette conquête. Le dernier l'emporta, quoique l'aîné qui passoit pour être profondément versé dans la connoissance de l'avenir, parût devoir être préféré. L'affront qu'il venoit de recevoir, lui fit abandonner Troie; il se retira sur

*Con. nar.* 34.

le mont Ida, où il vivoit tranquille, loin du tumulte des armes.

On apprit, dans le camp, le sujet & le lieu de la retraite du Prince Troien: on craignit, sans doute, qu'oubliant ses ressentiments, il ne retournât vers ses compatriotes, auxquels ses conseils étoient très-nécessaires. Les Grecs, d'après l'avis de Calchas, lui dressèrent des embûches, & se saisirent de sa personne.

Il s'agissoit, dit-on, de tirer de lui ce qu'on appelloit alors le secret de l'Etat; de savoir à quelles fatalités les Troiens pensoient attachée la prise ou la conservation de leur Ville.

Hélénus, prié, intimidé, dévoila enfin ces destinées, contre lesquelles les Dieux mêmes ne peuvent rien, ou plutôt, il leur donna l'idée du cheval de bois, qu'ils devoient offrir à Minerve; il les assura de plus que la confiance des Troiens reposoit principalement dans le Palladium, qui étoit la plus petite de toutes les statues de la Déesse conservées dans la citadelle. Jamais ils ne s'empareront de Troie, qu'ils n'aient en leur possession ce présent du Ciel.

Hélénus étoit un Devin fam·ux. Les

Dieux ont parlé par sa voix. On délibère. Il ne reste qu'à enlever la statue. L'entreprise étoit hardie. Ulysse & Diomède en sont chargés. Les deux héros partent, & , à la faveur de la nuit, arrivent heureusement au pied du rempart. Diomède monte sur les épaules de son compagnon, &, après bien des efforts, gagne le haut de la muraille. Ulysse demeuré au bas, s'attendoit que Diomède seconderoit en lui la résolution commune : mais peu délicat sur les procédés, & poussé par un vain amour de la gloire, le fils de Tydée va droit à la citadelle, se saisit du Palladium, vient rejoindre son compagnon, & s'en retourne avec lui.

Ulysse n'étoit pas homme à oublier un tel affront. Il s'informe à Diomède du succès de l'entreprise; il l'accable de questions. Diomède qui connoissoit les ruses du Roi d'Ithaque, dissimule. Il a effectivement enlevé une statue, sans avoir eu le bonheur de mettre la main sur la véritable. Malheureusement Ulysse parvint à y toucher, & reconnut, à sa petitesse, le Palladium, qu'il avoit eu occasion de voir pendant son séjour à Troie. Piqué d'avoir eu si peu de part à ce glorieux exploit;

il tire son épée, &, pour se donner tout l'honneur de l'action, il alloit en percer Diomède, lorsque ce Prince, frappé de la lueur d'une arme nue, qui réfléchissoit les rayons de la lune, se retourne avec précipitation, se met en défense, reproche à Ulysse sa trahison, sa lâcheté, & lui tenant l'épée dans les reins, l'oblige de marcher devant lui jusqu'au camp. Il n'y avoit pas moyen de reculer; Ulysse fut forcé de dévorer cet affront. Delà ce proverbe si usité chez les Grecs; *la Loi de Diomède*, à propos de ceux que l'on forçoit de faire quelque chose.

Le Palladium est dans le camp des Grecs, & le désespoir chez les Troiens. L'opinion est la Reine du monde: les Grecs devoient être vainqueurs, parce qu'ils pensoient ne pouvoir manquer de l'être; les Troiens alloient être vaincus, parce qu'ils croyoient ne pouvoir échapper à leur destinée.

*Dict. l. 4. c. 20.* La sédition étoit près d'éclater dans la ville; les esprits commençoient à se soulever contre Priam & ses enfants. Enée & les fils d'Anténor veulent qu'Hélène soit reconduite à Ménélas, avec toutes ses richesses. Enfin, après bien des débats, on convient d'envoyer

Anténor porter aux Grecs des propositions de paix.

Le Prince Troien fut très-accueilli. On se rappelloit les obligations que lui avoient eues Ménélas & les Grecs, lors de leur première ambassade à Troie. On n'ignoroit pas qu'il désapprouvoit la conduite de ses concitoyens, & l'on jugea qu'il ne seroit pas impossible de le gagner. On le sonde, on lui fait les promesses les plus flatteuses ; la moitié des biens de Priam, la couronne de ce Prince pour un de ses fils : telle sera sa récompense. Il obtint en outre qu'Enée, s'il vouloit entrer dans le complot, recevroit une part du butin, & que toutes ses possessions seroient respectées.

Anténor est de retour à Troie : on s'empresse, on veut savoir ce qu'on doit craindre ou espérer. L'assemblée fut remise au lendemain. Le Prince parle avec chaleur pour les Grecs. Priam, qui s'apperçoit que les esprits ne sont point disposés en sa faveur, propose de renvoyer le même ambassadeur au camp de l'ennemi, avec un pouvoir illimité. L'assemblée confirme ses dispositions : Enée, selon les vœux d'Anténor, l'accompagnera. *Id. l. 5. c. 1-13.*

Tous ces mouvements n'étoient que

trop propres à causer de l'inquiétude à la malheureuse Hélène : on touchoit à la catastrophe. Elle ne pouvoit échapper aux Grecs : elle craint que l'objet de la députation ne soit de la remettre à son premier époux, & vient trouver secrètement Anténor vers le milieu de la nuit : elle le conjure de ne pas l'oublier auprès de son mari, de tâcher de le fléchir. Depuis la mort de Paris, tout lui étoit devenu odieux dans Troie : elle voudroit revoir sa patrie ; mais Ménélas & les Grecs irrités la retiennent.

Le jour paroît ; les députés se rendent au camp. Les intérêts des Troiens ne pouvoient être dans de plus mauvaises mains. Les deux traîtres conviennent des moyens de livrer la Ville : ils obtiennent le pardon d'Hélène, & reprennent le chemin de Troie avec les députés des Grecs. La paix est conclue, en apparence ; une somme d'argent dédommage les Grecs des frais de la guerre.

Mais la vengeance des troupes n'étoit pas satisfaite ; on vouloit la destruction de Troie. Dix ans de combats n'avoient pu réduire cette ville ; la force avoit été repoussée par la force ; mais qui peut être à l'abri de la trahison ? Enée &

Anténor furent les lâches ministres de la plus infame perfidie qu'un citoyen puisse commettre envers la patrie.

Après tant de travaux & de malheurs, les Troiens, sur la foi des traités, se livrent enfin au repos. Les alliés désormais inutiles retournent dans leur patrie. La plus grande concorde paroissoit règner entre les deux peuples indistinctement mêlés dans le camp & dans la ville. Les Grecs trouvoient des prétextes, pour ne point se mettre en mer ; le vent n'étoit point favorable, le cheval qu'ils faisoient construire n'étoit point achevé.

Mais quel étoit ce cheval qui a fait tant de bruit dans l'antiquité ? Homère avoit droit de feindre, & l'on distingue facilement, dans ses poëmes, la vérité qui en fait le fond, des fables qui en sont l'ornement. Réaliserons-nous cette fiction ? Renfermés dans le sein de cet animal, les Grecs introduits dans Troie, en descendirent-ils au milieu de la nuit, pour livrer la ville à leurs compagnons ?

Odyss. l. 4. v. 271, 272.

Les Anciens eux-mêmes, bien éloignés de penser que la prise de Troie fût dûe à un pareil stratagême, donnoient de cette fable une multitude d'explications. Les uns veulent que ce fût

*Serv. in Æneid.* une machine de guerre, inventée par Epéus, & propre à sapper les murailles; telle à-peu-près que le bélier dont on se servit dans la suite: mais nous ne voyons point dans Homère, qu'on ait jamais fait usage d'un pareil instrument; jamais les Grecs ne s'attachèrent au corps de la place.

*L. 1. c. 23.* Le cheval de bronze que Pausanias vit dans la citadelle d'Athènes, & qui lui fit adopter ce sentiment, n'étoit rien moins que propre à l'étayer. Sa forme convenoit avec ce que les Poëtes ont dit du cheval de Troie. Il portoit, dans ses flancs, plusieurs guerriers; & l'on voyoit Menesthée, Teucer & les fils de Thésée, penchés par une ouverture, épier le moment de descendre. Tout cela n'indique point un instrument de guerre. D'autres prétendoient que cette fiction devoit son origine à un cheval représenté sur la porte que le traître Anténor livra aux Grecs; ou parce que ceux qui tenoient son parti, étoient convenus de marquer leurs maisons de la figure de cet animal, afin que, durant le sac de la ville, les ennemis pussent les reconnoître & les épargner. Selon d'autres enfin, la montagne derrière laquelle les Grecs se

cachèrent, s'appelloit *le mont du cheval*. Toutes ces explications ne découvrent point la vérité.

Un cheval de bois facilita effectivement aux Grecs la prise d'Ilium, non qu'il renfermât des guerriers dans son sein, mais par la raison que nous allons dire. A quelque prix que ce fût, les Grecs vouloient saccager Troie: mais les chefs & les soldats commençoient à se lasser; les plus braves avoient trouvé la mort dans les combats, & il étoit à craindre que ceux qui restoient, cédant au desir de revoir leur patrie, n'abondonnassent enfin le camp; tous dûrent s'appercevoir que Troie défendue comme elle l'étoit, par un peuple nombreux & de puissants alliés, résisteroit long-temps à leurs efforts: on crut donc qu'il étoit temps de substituer la ruse à la force, d'y joindre la trahison, & d'appeller au secours la superstition.

Les Troiens ne se défioient nullement d'Enée, ni d'Anténor. Ces deux traîtres avoient toujours paru prendre, avec chaleur, les intérêts de leurs concitoyens. Il ne leur fut pas difficile de persuader à une populace crédule, d'introduire dans leurs murs une of-

frande dévouée à Minerve, & qu'ils pouvoient lui représenter comme propre à suppléer au Palladium tombé entre les mains des Grecs. Sans doute les personnes sensées s'opposèrent à l'introduction de la fatale machine, d'autant plus que, vu son énorme grandeur, elle ne pouvoit se faire qu'en abattant une partie des murs: mais en fait de superstition le peuple l'emporte sur les sages, pour lesquels il est de la prudence de céder au torrent.

Les Troiens reçoivent avec les démonstrations de la plus grande joie, cette espèce d'*ex-voto* fait à une Déesse outragée: eux-mêmes, aident à l'approcher de leurs murs. On fait des sacrifices. La machine est trop grande pour entrer par les portes; les Troiens font brèche à leurs remparts. L'ouvrage alloit être achevé, lorsque les Grecs, par un nouveau manège, arrêtent l'ardeur des Troiens. Ils ne permettront point l'introduction du cheval, qu'ils n'aient reçu la somme dont on étoit convenu par le traité de paix: on suspend l'ouvrage.

Cependant les Grecs font radouber leur flotte, & préparent tout pour leur départ; ils attendoient, pour

s'embarquer, que les Troiens ſatisfiſſent au traité. Il avoit fallu un certain temps pour faire la répartition de la ſomme : enfin elle eſt payée, & les Troiens achèvent l'ouvrage interrompu. Alors les Grecs rempliſſent les navires de tout leur bagage, mettent le feu à leurs tentes, & ſe retirent vers le promontoire Sigée, dans l'intention d'y attendre que la nuit vienne favoriſer leur deſſein. Près de ce lieu, on voyoit Palæph. un endroit enfoncé, qu'on nommoit, bien des ſiècles après, *les embûches des Grecs.*

Le cheval eſt au milieu de Troie. Délivrés de leurs longues inquiétudes, les habitants ne craignent point de ſe livrer à la joie & à la débauche. Vers le milieu de la nuit, pendant qu'ils ſont accablés par le ſommeil, les Grecs arrivent. Leurs troupes, avant d'être apperçues, inondent la ville ; on ſe la diſtribue, & au premier ſignal, le maſſacre commence. Rien n'eſt épargné ; tout ce qui tombe ſous la main du ſoldat furieux, eſt impitoyablement paſſé au fil de l'épée. Les lieux ſacrés ne peuvent ſervir d'aſyle à ceux qui s'y ſont réfugiés ; on les y égorge ſans égard ni au ſexe, ni à l'âge. Le

vénérable Priam, aux pieds des autels, périt de la main de Pyrrhus qui lui plonge son poignard dans le sein. Ni sa dignité, ni son grand âge, ni les droits de l'hospitalité que ce Prince avoit en quelque manière contractée avec Achille, n'arrêtent le bras de ce forcené. La fille de ce Roi infortuné, Cassandre, est enlevée du temple de la Déesse, par le fils d'Oïlée, qui en fait sa captive. Au point du jour, les Grecs forcent la maison de Déiphobe, Ménélas s'empare de son épouse, & massacre son mari Troien, après lui avoir fait endurer des traitements inouis.

Troie n'est plus qu'un monceau de cendres, & cependant la rage de ses destructeurs n'est point assouvie. Il ne reste de cette ville, jadis si fameuse, que les maisons des deux traîtres qui l'avoient livrée, (les Grecs y avoient posé des gardes pour en écarter les soldats, ) & quelques temples remplis d'une foule de malheureux implorant à grands cris le secours de leurs Dieux impuissants. On délibère sur leur sort: mais qu'attendre de gens qui ne respiroient que le carnage? Arrachés des autels, ils furent massacrés sans

pitié;

pitié ; il n'y eut d'épargné que ceux qui, à la faveur de la nuit, purent s'évader, & chercher une retraite sur le mont Ida, ou ailleurs : encore ne laissa-t-on pas tranquilles ces malheureux fugitifs. Pendant plusieurs jours, les Grecs envoyèrent des soldats à la découverte des Troiens qui pouvoient s'être soustraits à leur fureur.

Cependant les vainqueurs s'occupent à ramasser les richesses échappées à la voracité des flammes. On procède au partage de cet immense butin : Hélène rendue à Ménélas peut contempler les tristes effets de son infame lubricité ; Polyxène est immolée aux mânes d'Achille. La beauté de Cassandre touche Agamemnon : on s'apperçoit des impressions qu'elle fait sur son cœur : elle lui est adjugée. L'infortunée ! sa vie n'est prolongée que pour des maux plus affreux encore ! Agamemnon, sans le savoir, fournissoit le prétexte qui devoit hâter sa perte. Æthra & Clymène enlevées avec Hélène, furent accordées aux deux fils de Thésée. La veuve d'Hector est l'esclave du fils d'Achille, & l'épouse du plus brave des Troiens obligée de s'attacher à la fortune du meurtrier de son mari. Hé-

cube tombe entre les mains d'Ulysse;
Hyg. fab. 8. mais, préférant la mort à la servitude, elle se précipite dans les flots, & prive ainsi le Roi d'Ithaque de sa proie. Le partage fut continué, on proportionna la récompense aux services que chaque particulier avoit rendus. Telle fut l'issue de la fameuse entreprise des Grecs contre Troie. Jettons quelques regards sur les effets qui en résultèrent pour les vainqueurs.

La légère portion que chacun d'eux remporta, pouvoit-elle compenser le tort que dût faire l'absence d'un si grand nombre d'hommes, aux arts, au commerce, à l'agriculture? pouvoit-elle compenser les vices & les désordres affreux qu'elle introduisit dans les Etats de tant de Princes? La Grèce se vit en proie à la licence la plus effrénée, aux dérèglements les plus inouïs. Il s'éleva des usurpateurs qui chassèrent les légitimes Souverains. Privées de leurs maris, les femmes s'abandonnèrent aux plus infames corrupteurs. L'esprit de sédition se répandit partout, le bouleversement fut général; forcés de quitter leur terre natale, un grand nombre d'habitants cherchèrent de nouvelles demeures. Les troupes errantes, contraintes pour se

procurer leur ſubſiſtance, de s'adonner au brigandage, à la piraterie, jetèrent partout l'épouvante & la confuſion. Les Troiens, de leur côté, obligés d'embraſſer un genre de vie auſſi errant, augmentèrent le mal. Toute cette partie du globe paroiſſoit livrée à une eſpèce de vertige; on ne pouvoit plus diſtinguer l'ami de l'ennemi. Sans ceſſe occupés ou à ſe défendre, ou à attaquer, le moyen que les Grecs perfectionnaſſent l'agriculture & le commerce? La mer, les îles, le continent, agités tour-à-tour par les brigands qui ne ceſſoient de les infeſter, préſentoient un aſyle peu sûr. Qu'on ne s'étonne plus de voir la civiliſation faire des progrès ſi lents dans cette partie du monde! L'expédition de l'Aſie mineure fut pour les Grecs une marche rétrograde, relativement à la police; & bientôt le retour des Héraclides, plus fatal encore à ſes progrès, vint la plonger dans la barbarie dont elle avoit tant de peine à ſecouer le joug.

Le ſentiment général eſt que le royaume de Troie fut entièrement détruit par les Grecs. Mais, ſi le ſceptre fut arraché à la branche d'Ilus, ce ne fut que pour paſſer à celle d'Aſſaracus.

Plusieurs bandes de Troiens se virent, il est vrai, dans la nécessité de s'expatrier, n'ayant plus aucun moyen de subsister dans un pays dévasté depuis dix ans par une guerre cruelle, & dont la capitale venoit d'être détruite. La contrée néanmoins ne cessa pas d'être habitée. Quand même aucun des Princes du sang royal de Troie n'eût rassemblé les restes épars du peuple vaincu, un si beau pays ne seroit pas resté sans citoyens & sans maîtres.

*Iliad. l. 20. v. 306, &c.* La manière dont Homère parle d'Enée, l'un des Troiens dont il se plaît à faire l'éloge, donne lieu de croire qu'après la mort de Priam, ce Prince occupa le trône, dont ce vieillard infortuné venoit d'être précipité d'une manière si terrible. Sans doute, au temps du Poëte, une famille qui se prétendoit issue du fils d'Anchise, règnoit dans la Troade. Neptune, dans l'endroit cité, fait cette prophétie; *maintenant Jupiter hait la race de Priam, & désormais le vaillant Enée & les enfants de ses enfants qui viendront après lui, règneront sur les Troiens.*

*In Vener.* Dans un des hymnes attribués à Homère, cette même prédiction se trouve répétée. Vénus, pour inspirer à Anchise

de l'amour pour elle, lui adresse ces paroles: *tu auras un fils qui règnera sur les Troiens, lui & les enfants de ses enfants qui viendront à jamais, & son nom sera Enée.* Ce qui achève de donner à cette opinion toute la vraisemblance possible, est l'affectation du Poëte à relever la gloire du fils d'Anchise, & à rendre en tout ce héros agréable aux Grecs. Homère se fût-il déclaré, avec tant de chaleur, le partisan d'Enée, s'il n'eût eu pour but de faire sa cour aux descendants de ce Prince? (*a*)

Rien de plus facile pour Enée que de s'établir dans le pays, après le départ des Grecs. Sa trahison lui avoit valu la conservation de tous ses biens, de toute sa famille, de tout son domestique. Roi d'un Etat voisin indépendant de Troie, & dont la capitale étoit Dardanie, depuis long-temps, peut-être, il avoit entretenu avec les Grecs, quelque liaison secrète. Il est probable que son petit domaine fut ménagé

---

(*a*) Voyez, dans le *t.* 16 des MÉM. DE L'ACAD., la Dissertation de M. l'Abbé Vatry, sur l'*origine de la famille Julia*, &c.

pendant la guerre. Après le départ des Grecs, il se trouvoit en forces, & il lui fut aisé d'ajouter à son ancien royaume, celui de Priam. Peut-être n'est-il aucun fait mieux prouvé dans l'antiquité Grecque. Plusieurs auteurs assuroient qu'Enée avoit été enterré dans la ville de Bérécynthe, assez près de Troie. Divers lieux de cette contrée portoient le nom de son fils, entr'autres, *Ascanie*, ville de la Troade. Celle d'*Antandros* ne fut ainsi nommée, que pour être devenue la rançon d'Ascagne son Roi, fait prisonnier par des Pélasges.

Pomp. Mela.

Cette opinion ne s'accorde pas avec celle des Romains ; elle anéantit la Chimère dont ils tiroient tant de vanité. Mais que peut en faveur du passage d'Enée en Italie, l'autorité de quelques écrivains mal instruits de la vérité, & contradictoires au témoignage d'Homère, seul guide, à proprement parler, dans ces temps reculés ? Ce n'est que bien des siècles après la mort de ce Prince, que l'on débita la fable que nous réfutons. Les auteurs qui racontent ces faits, perpétuellement opposés les uns aux autres, ne s'appuient que sur des oracles, des

songes, des prodiges, &c: merveilleux plus propre à détruire la réalité d'un fait, qu'à l'établir.

Il n'en est pas de même du voyage d'Anténor en Italie. Les historiens les plus graves attestent qu'il abandonna pour jamais la Troade, sans nous rien dire néanmoins de ce qui engagea ce Prince à s'établir dans une contrée étrangère. Sans doute il eut quelque différend avec Enée, qui peut-être refusa de partager avec lui un royaume qu'il ne devoit qu'à sa trahison. Pour prévenir les querelles, il aima mieux céder à son rival, & quitter son ancienne patrie. *Strab. l. 13. p. 608.* Il partit, suivi de ses fils & des *Hénètes* *Tit-liv. l. 1. c. 1.* peuples de la Paphlagonie, qui, forcés par une sédition, de s'expatrier, après avoir perdu au siège de Troie Pyléménès leur Roi, cherchoient un chef, sous la conduite duquel ils pussent se fixer dans un autre pays. Anténor profita de la circonstance, peut-être détermina-t-elle son départ. A la tête d'une colonie nombreuse, il pouvoit se former un Etat indépendant. La Thrace où d'abord il débarqua, ne lui offrant point un asyle convenable, il se remit en mer avec ses Hénètes, & les Troiens qui l'accompagnoient. Après

bien des aventures ; il bâtit, au fond du golfe Adriatique, la ville de *Venise*, & chassa les Euganéens qui possédoient les terres situées entre la mer & les Alpes. L'endroit où ils débarquèrent eut d'abord le nom de *Troie*, & le canton celui de *pays Troien*. Le nouveau peuple fut connu sous celui de *Vénètes*.
L. 16. c. Au temps de Tacite, on croyoit que les jeux qui se célébroient à Padoue, étoient de l'institution d'Anténor, & l'on y montre encore un monument de construction très-antique, qu'on dit être son tombeau.

Les autres chefs du peuple Troien qui survécurent à la destruction de leur patrie, tombèrent en la puissance des Généraux Grecs dont ils suivirent la fortune. Ainsi le détail dans lequel nous allons entrer au sujet de ceux-ci, nous fournira, en même-temps, l'occasion de raconter les aventures des premiers.



# LIVRE ONZIÈME.

## RETOUR DES GRECS,

### *Histoire de leurs principaux Chefs.*

LES Grecs n'avoient plus d'ennemis : délivrés du serment qui les attachoit à la querelle de Ménélas, ils redevenoient libres, & sembloient n'avoir qu'à se remettre en mer, & à quitter l'Asie. Peu s'en fallut qu'avant le départ, ils n'en teignissent eux-mêmes les rivages de leur sang.

*Odyss. l. 3. v. 137, &c.*

Agamemnon & Ménélas convoquent une assemblée ; elle se tint précipitamment, sur le soir, & ce fut une faute que ces deux Généraux eussent dû prévoir. Qu'attendre en effet de tant de têtes échauffées par le carnage, par le vin, & énorgueillis de leur victoire ? Ménélas vouloit qu'on fît voile pour la Grèce. Agamemnon prétendoit auparavant appaiser par un hécatombe, la colère de Minerve. Un débat, suivi

de beaucoup d'altercations entre les deux frères, sépara l'assemblée.

L'armée Grecque est divisée en deux partis; celui d'Agamemnon, & celui de Ménélas. Nestor, Diomède & Ulysse accompagnent le dernier : ils embarquent leurs femmes, leurs bagages, & prennent, le lendemain, la route de Ténédos où ils sacrifient aux Dieux, pour en obtenir une heureuse navigation.

Ici s'élève une seconde dispute. Ulysse, sous prétexte de ne pas déplaire à Agamemnon, mais, dans le fond, pour s'unir aux Grecs qui faisoient un sacrifice à Minerve, qu'il croyoit avoir irritée par l'enlèvement du Palladium, reprend le chemin de Troie. Nestor continue sa route avec Diomède, & laisse Ménélas à Ténédos. Sur le soir, le Roi de Lacédémone les atteignit à Lesbos, au moment où ils examinoient s'il valoit mieux, dans cette saison avancée, faire lentement, mais avec sécurité, le tour du Mimas & des Cyclades, ou, risquant un passage plus court, tirer droit à l'Eubée. On prit le dernier parti. Le troisième jour on appareille; le vent seconde leurs vœux; la même nuit les porte à Géræste, située

vers l'extrémité méridionale de cette île.

La partie la plus périlleuse de leur navigation étant achevée, ils en remercièrent Neptune par un sacrifice solemnel, &, pour profiter du vent qui continuoit d'être favorable, le même jour ils se rembarquèrent, longeant la côte de Grèce. A la hauteur du promontoire *Sunium*, Ménélas eut le malheur de perdre son pilote, qui mourut tout-à-coup. Quoiqu'impatient de revoir sa patrie, il s'arrêta pour rendre les derniers devoirs à son ami. Diomède arriva le même jour à Argos: le même vent conduisit heureusement Nestor à Pylos (*a*). La sagesse de ce vieillard avoit été l'un des plus fermes appuis des Grecs, sous les murs de Troie. Dès sa plus tendre jeunesse, cette vertu brilloit en lui, & rehaussoit une valeur peu commune.

Nestor. *Iliad. l.* XI. *v.* 669, &c.

Dans la guerre d'Herculè contre Pylos, les douze enfants du Roi de

(*a*) Ce Journal de navigation est exact: le rapport des temps & des distances est juste, au sentiment de M. Vood (p. 41.) qui l'a examiné, en faisant le même voyage en 1759.

P 6

cette Ville, à l'exception de Nestor, avoient péri de la main du héros. Les Epéens, profitant du malheur des Pyliens, commirent, envers ce peuple infortuné, des injustices de toute espèce; jusques-là que Nélée ayant envoyé en Elide quatre coursiers, pour disputer le prix aux jeux publics, Augée eut l'indignité de retenir le char & les chevaux. Irrité de pareils procédés, Nélée se met en campagne, ravage les terres des Epéens, & enlève leurs bestiaux, principale richesse des anciens Grecs. Nélée eut l'élite des troupeaux & des pasteurs enlevés; le reste fut distribué au peuple.

On étoit encore occupé au partage, on remercioit les Dieux par de nombreux sacrifices, lorsqu'on apperçoit les Eléens, commandés par les Molionides, vers Thryoëffe, ville située sur les bords de l'Alphée, à l'extrémité des Etats du Roi de Pylos. On court aux armes: Nestor encore enfânt, veut se joindre à ses concitoyens. Le père s'oppose à son ardeur, & fait enfermer son char & ses chevaux. Vaines précautions! Nestor s'échappe à pied, il suit la cavalerie, qui fait halte sur les bords du Minyas, pour donner à l'infanterie

le temps de la joindre. On offre des sacrifices à Neptune, à Minerve, & au Dieu qui préside au fleuve; on le passe. Les troupes prennent leur repas, & se reposent tout armées sur les rives.

Maîtres des dehors de la place, les Epéens espéroient s'en emparer dès la première attaque. Le lendemain, au lever du soleil, ils sont brusquement assaillis dans leur camp. Nestor couche par terre Mulius, Général de la cavalerie, prend ses chevaux, monte sur son char, &, faisant tourner bride, fond sur les escadrons ennemis, & les met en déroute. Les Epéens voyant leur Général mort, cherchent leur salut dans la fuite. Nestor à la tête des siens, les poursuit & en fait un horrible carnage. La victoire est complette. Cinquante chars tombèrent au pouvoir des Pyliens; on poursuivit l'ennemi, jusqu'au-delà du Buprase. Il y eût eu de l'imprudence à s'engager plus avant: on fait sonner la retraite. L'armée reprend le chemin de Pylos, & ramène à Nélée un fils couvert de lauriers.

Dans une autre circonstance, la guerre s'élève entre les peuples de Pylos & les Arcadiens. On livre bataille sur les bords du Céladon. Les troupes Ar- *Iliad. l. 7. v. 133-155.*

cadiennes obéissoient à Ereuthalion, qui, fier de la bonté de ses armes, défioit insolemment au combat les plus braves de l'armée ennemie. Aucun d'eux n'ose accepter le défi : Nestor, quoique le plus jeune des Pyliens, se présente, le combat, & l'étend à ses pieds.

Ménélas s'étoit rembarqué ; déjà sa flotte a gagné les hauteurs du promontoire de Malée, situé à l'extrémité méridionale de ses propres Etats, lorsqu'une affreuse tempête la sépare, & en jette une partie sur les côtes de l'île de Crète. Poussés avec impétuosité contre les écueils, ses vaisseaux sont brisés, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les hommes échappent au danger. La division où se trouvoit celui de Ménélas, fut préservée du naufrage. Les vents sans doute l'avoient jetée sur une côte de la même île, moins hérissée de rochers. Tout ce que raconte Homère du voyage de ce Prince en Egypte, en Phénicie, &c., est une épisode ménagée par le Poëte, pour orner son poëme des connoissances que ses voyages en diverses contrées de la terre, lui avoient procurées. Lorsque la tempête fut appaisée, Ménélas se remit en mer avec un petit nombre de

vaisseaux. Un vent favorable le conduisit en peu de temps dans ses Etats. *Odyss. l. 4. v. 585. 586.*

L'autre corps de l'armée, sous les ordres d'Agamemnon, avoit mis à la voile, après les sacrifices faits à Minerve sur les rivages de Troie. La flotte fut acueillie d'une violente tempête. Jetés sur les côtes de l'Eubée, pas un des Locriens, commandés par Ajax, fils d'Oïlée, ne put se soustraire à la mort: ils périrent tous misérablement sur les roches Gyréènes, ou *Chœréades*. Ajax s'étoit réfugié sur un de ces rochers; il eût évité la mort, disent les Poëtes, si Neptune irrité de l'insolence de ce Prince, qui s'étoit vanté de ne devoir son salut qu'à ses propres forces, ne l'eût précipité au milieu des flots, en brisant, d'un coup de son trident, le rocher qui lui servoit d'asyle. *Ibid. v. 499. &c. Dict. l. 6. c. 1.*

Ajax fils d'Oïlée.

Ce Prince intrépide, fier & brutal, avoit révolté tous les esprits, par un sacrilège dont on le soupçonnoit. On l'accusoit d'avoir violé Cassandre sur l'autel même de Minerve. Ulysse vouloit qu'on le lapidât: aussi Ajax conservoit-il contre le fils de Laërte un violent ressentiment. On présume qu'il n'échappa au supplice, qu'en offrant de se purger, par un serment, du crime qu'on lui imputoit. *Pausf. l. 10. c. 31. Ibid. c. 26.*

Quelque temps après la mort d'Ajax, la peste ravagea son royaume. Pour appaiser la Déesse irritée, l'Oracle ordonna d'envoyer, tous les ans, dans le temple qu'elle avoit à Troie, deux jeunes filles destinées à lui servir de Prêtresses. Ces ordres furent exécutés avec l'exactitude la plus scrupuleuse: tant la religion des Oracles avoit d'empire sur l'esprit des peuples ! Quel ressentiment les Troiens ne devoient-ils pas conserver envers les Grecs ! Dans les premiers temps, ils se cachoient sur la route que devoient tenir ces victimes infortunées de leur Divinité ; ils les massacroient impitoyablement, les faisoient brûler, & jetoient leurs cendres dans la mer. Quelques-unes de ces jeunes filles, ayant pris des chemins détournés, arrivèrent dans le temple, où elles trouvèrent un asyle contre la cruauté de leurs ennemis. Cette coutume avoit subsisté très-long-temps. Plutarque en parle comme venant de cesser. Cette anecdote prouve, comme nous l'avons avancé, que Troie ne fut pas entièrement détruite, selon l'opinion commune, & que le royaume subsista après le départ des Grecs, quoiqu'avec moins d'éclat qu'auparavant.

*De ser. num. vindict.*

Les Locriens eurent toujours la plus haute idée de la valeur d'Ajax : même après sa mort, ils avoient soin de laisser, dans leur armée, une place vuide, comme si ce Prince eût dû la remplir. C'étoit profiter adroitement d'une opinion populaire, pour enflammer le courage de leurs concitoyens, & affoiblir celui des ennemis ; car la même superstition règnoit parmi ces peuples. On en voit une preuve dans un combat des Locriens contre les Crotoniates. Leur Général veut attaquer l'ennemi par l'endroit de l'armée qu'il voit dégarni & sans chef ; il est blessé à la cuisse. L'imagination égarée se représente tout ce qu'elle craint. L'idée d'Ajax le frappe ; il voit un spectre, se retire du combat, & tombe dans une langueur mortelle, à laquelle il auroit succombé, s'il n'eût trouvé un remède analogue à son mal. La superstition le lui avoit causé, la superstition l'en guérit. L'Oracle lui commanda de se transporter dans l'île de *Leucé*, où, parmi les ombres de plusieurs héros, il vit celle d'Ajax, l'appaisa, & reçut guérison.

*Con. narr.* 18.

*Pauf. l.* 3. c. 19.

On sent de quelle importance il étoit, pour les Locriens, d'accréditer cette

histoire, & il est à croire qu'ils ne se firent pas scrupule d'y ajouter le plus de merveilleux qu'ils purent. Le lieu prêtoit admirablement aux contes de cette espèce : c'étoit une île déserte & peu sûre, dans laquelle les voyageurs n'abordoient que par hazard, l'esprit rempli de toutes les rêveries que l'on débitoit sur ce séjour enchanté. Après avoir vu le temple, les offrandes, & les autres antiquités consacrées à Achille, ils avoient grand soin de remonter, vers le soir, dans leurs vaisseaux, & se gardoient bien de passer la nuit dans l'île.

*Am-Marcel.*

*Dict. l. 6. c. 2.*

Des deux fils de Télamon, Ajax & Teucer, le dernier seul revit Salamine. Mais le vieux Télamon irrité de ce qu'il revenoit sans son frère, & l'accusant de ne l'avoir pas secouru comme il le devoit, le chassa de son île & lui défendit d'y reparoître. Forcé de s'expatrier, Teucer arriva en Cypre, y bâtit une nouvelle Salamine, & éleva un trône, sur lequel sa postérité se maintint jusqu'à Evagoras.

*Pauf. l. 2. c. 29.*

Famille d'Æaque.

C'est ici le lieu de faire connoître la famille d'Ajax, l'une des plus distinguées de la Grèce.

Dans le golfe Saronique, vis-à-vis

d'Epidaure, on voit l'île d'Egine, qui, dans les siècles héroïques, demeura long-temps inhabitée. Appellée d'abord Œnone, elle tiroit le nom qu'elle eut dans la suite, d'une Egine, fille d'Asope Roi de quelque canton du Péloponnèse. Ibid. c. 29. & 5.

Suivant une tradition des Phliasiens, cet Asopus étoit père de trois filles, Corcyre, Egine & Thèbé. Deux îles, dont l'une se nommoit auparavant *Schérie*, & l'autre *Œnoné*, portèrent le nom des deux premières. La troisième avoit donné le sien à la ville de Thèbes: mais les Béotiens prétendoient que cette dernière étoit fille, non d'Asope le Phliasien, mais de celui de Béotie.

La cause de cette diversité d'opinions, fut l'existence de deux fleuves appellés *Asope*, dont l'un a sa source dans le pays des Phliasiens, &, après avoir traversé les terres des Sicyoniens, va se jetter dans le golfe de Corinthe: l'autre arrose une partie de la Béotie, & se décharge au-dessus de l'Attique, vis-à-vis l'Eubée.

Le mari d'Egine, qu'on a honoré du nom de Jupiter, faute de connoître le sien, s'établit dans l'île d'*Œnoné*. Cette Princesse devint mère d'Æacus, regardé comme chef de sa race, &

comme fils de Jupiter, par la même raison qui avoit donné le Dieu pour père à tant de personnages des siècles héroïques.

Eaque se rendit recommandable par sa justice, qualité qui le fit mettre dans la suite, au nombre des juges infernaux. La réponse qu'obtinrent les Grecs, dans le temps qu'une peste, attribuée à la perfidie d'Ægée envers Androgée fils de Minos, désoloit leur pays, n'avoit pas peu contribué à sa réputation. Le fléau devoit cesser lorsque le Roi d'Egine seroit devenu l'intercesseur de la Grèce. Avant cette réponse d'Apollon, Eaque étoit déjà connu : le Dieu ne se seroit pas adressé à un personnage obscur.

Pauf. l. 1. & 11. & 12. On ne sera plus surpris du crédit dont jouissoient les Eacides dans la Grèce. La gloire de leur maison subsista long-temps.

Les vertus d'Eaque attirèrent beaucoup d'étrangers dans son île. Bientôt la population devint considérable, & comme il falloit que quelque Dieu protégeât les héros, on racontoit que ce Prince parvenu à l'âge d'homme, ayant prié Jupiter de peupler ses Etats, le Dieu envoya du continent, des hommes qui défrichèrent cette terre inculte. La

Fable qui donne pour sujets à Eaque, des fourmis métamorphosées en hommes par Jupiter, est fondée sur la ressemblance du nom des *Myrmidons*, sujets d'Achille, avec celui de *murmex*, qui, en Grec, signifie une *fourmi*; ou plutôt parce que ces premiers habitants, au lieu de maisons, n'avoient pour demeures que les antres & le creux des arbres. *Apol. l. 3. p. 185. &c. Pauf. l. 2. c. 29.*

D'Endeïs, fille du Centaure Chiron, Eaque eut deux fils, Pélée & Télamon : & un autre nommé Phocus, de Psamathé fille de Nérée, à laquelle il paroît, malgré toute son équité, avoir fait violence près d'une fontaine.

Ce Prince ne fut pas heureux en enfants. La jalousie divisa les deux fils d'Endeïs & celui de Psamathé, qui, en jouant avec ses deux frères, fut tué par Télamon, d'un coup de palet. Le père connoissoit l'inimitié qui règnoit entre ses enfants, &, persuadé que ce meurtre n'avoit été commis qu'à l'instigation de la jalouse Endeïs, il chassa ses deux fils, & les condamna à un exil perpétuel. En effet, aucun des enfants d'Eaque ne porta la couronne de son père, dans Egine.

On voyoit dans cette île, à l'endroit

le plus apparent de la ville, une grande place quarrée, entourée d'une espèce de balustrade de marbre blanc, où les Eginètes, en mémoire de la députation des différentes villes de la Grèce, conformément aux ordres de l'Oracle, & si honorable pour leur premier Souverain, avoient représenté ces ambassadeurs par autant de statues. Près de cette place, appellée l'*Eacée*, s'élevoit le tombeau de Phocus, petite éminence couverte d'une grande pierre non taillée. La tradition des Eginètes portoit que les frères de ce Prince malheureux, l'ayant invité à disputer le prix du *Pentathle*, Pélée s'étoit servi de cette pierre comme d'un palet, & en avoit assommé Phocus.

Les meurtriers, avant de s'éloigner de leur terre natale, voulurent éprouver si la tendresse paternelle ne parleroit point en leur faveur dans le cœur du vieillard. Télamon fit assurer son père, par un héraut, que le meurtre de Phocus étoit un malheur, & non l'effet d'un dessein prémédité. La réponse d'Eaque fut une défense de jamais rentrer dans l'île. Cependant, pour ne le pas renvoyer sans l'avoir écouté, il lui accorda la permission de se justifier,

pourvu toutefois que ce fût sur son vaisseau, ou sur quelqu'éminence au bord de la mer, sans doute pour ne pas souiller son île par la présence d'un parricide.

Télamon, la nuit suivante, entra dans le port auquel les Eginètes donnoient le nom de *secret*, & monta sur un tertre qu'on voyoit encore du temps de Pausanias. Mais toutes les couleurs, dont il essaya de pallier son crime, ne purent séduire un père irrité. Sa condamnation fut confirmée; Salamine lui servit de retraite.

Cette manière de se justifier d'un meurtre, prouve l'horreur qu'il inspiroit dans les siècles héroïques. Les Athéniens faits pour imiter toutes les bonnes institutions, ne dédaignèrent point celle-ci: il existoit chez eux un pareil tribunal. Assis sur le bord de la mer, les Juges écoutoient l'accusé, qui, de dessus son vaisseau, exposoit ses moyens de défense, prêt à s'éloigner si les Magistrats ne les trouvoient pas suffisants. *Pauf. l. I. c. 28.*

Pélée se retira à Phthie, près d'Eurytion fils d'Actor, qui lui accorda l'expiation. Ce Prince ne se contenta pas d'accueillir son hôte, il lui donna *Apol. l. 3. p. 187. &c.*

en mariage Antigone ſa fille, avec la troiſième partie de ſon royaume. De cette union ſortit une Princeſſe nommée Polydore, mariée à Borus fils de Périérès.

Sur ces entrefaites, tous les Princes de la Grèce furent invités à la chaſſe du ſanglier de Calydon. Pélée s'y rendit avec ſon beau-père, qu'il tua malheureuſement d'un coup de javelot. Obligé d'abandonner Phthie, il vint chercher un aſyle chez Acaſte, Roi d'Iolchos, qui l'expia. De nouvelles peines l'attendoient dans cette Cour : la Reine Aſtydamie, épriſe de Pélée, lui fit des propoſitions qu'il rejeta. Outrée de ſe voir mépriſée, elle machine des noirceurs, & fait dire à Antigone que ſon mari eſt ſur le point d'épouſer Stérops, fille d'Acaſte : la malheureuſe Princeſſe ſe pendit de déſeſpoir. A ce crime en ſuccède un autre ; Aſtydamie met en uſage le même moyen qu'employèrent tant de femmes perfides, & auxquels ſe laiſsèrent prendre tant d'époux crédules : elle accuſe Pélée d'avoir tenté de la ſéduire. Acaſte irrité ne voulut pas violer les droits de l'hoſpitalité, en faiſant mourir celui à qui il l'avoit accordée. Il crut concilier

la

la vengeance & la religion, en l'abandonnant ſans armes, dans un endroit écarté. Il eſt affreux que, de tant d'hommes trompés par leurs épouſes, ſur un pareil ſujet, Théſée ait été le ſeul qui ait cherché à vérifier le fait. L'aſcendant donné par la nature aux femmes, ſur l'eſprit des hommes, ſeroit-il tel qu'il pût les porter à tous les crimes, lorſqu'on les croit vertueuſes? L'innocent Pélée ſeroit infailliblement devenu la proie des bêtes féroces, ſi un heureux hazard ne lui eût fait rencontrer, en ce lieu, le Centaure Chiron, qui l'aida à retrouver ſes armes, & le tira de ce déſert.

Ce Prince n'avoit eu de ſa première femme qu'une fille, Polydore, mère de Meneſthius. Après la mort de cette Princeſſe, il épouſa Thétis, ſœur de Lycomède, Roi de Scyros, le même qui fit mourir ſi indignement Théſée. Le fruit de ce mariage fut le célèbre Achille, élevé par le Centaure Chiron. *Ibid. p. 189. 191.*

Les Grecs ont débité à l'envi, mille fables ſur ce mariage. Jupiter & Neptune ſe diſputèrent la main de Thétis fille de Nérée: mais une prédiction de cette Princeſſe ralentit l'ardeur du

maître des Dieux ; l'enfant qui naîtroit d'elle, devoit être plus grand que son père ; & Jupiter ne vouloit point d'amour à si haut prix. D'autres prétendoient que Thétis, à l'instigation de Junon, avoit refusé le cœur de Jupiter. L'amour se changea en haine : il condamna la Déesse à n'avoir qu'un mortel pour époux. Thétis étoit fière ; cette punition lui fut très-sensible. Elle fit tout ce qu'elle put pour ne point s'unir à Pélée, qui, aidé de Chiron, soumit enfin cette beauté rebelle.

Le ressentiment de Pélée, contre Astydamie & son trop crédule époux, n'étoit point éteint : il marche vers Iolchos, attaque la ville, la prend, & livre la Reine à une mort cruelle. On ne sait ce que devint Acaste. Il ne paroît pas que le vainqueur soit demeuré possesseur des Etats du vaincu, puisque les peuples d'Iolchos n'étoient point sous les ordres du fils de Pélée, au siège de Troie.

Dès sa neuvième année, Achille étoit d'une force & d'une agilité surprenantes : heureux, si son gouverneur n'eût pas cultivé le corps au dépens du cœur, s'il eût su modérer en lui cette opiniâtre impétuosité qui causa tant de

maux aux Grecs! On assure que Chiron orna l'esprit de son élève, & qu'il lui enseigna la médecine & la musique. Quoi qu'il en soit, Achille conserva toute la vie, une âpreté de caractère qu'il dût, en grande partie, aux exercices de ses jeunes ans. Ordinairement occupé à la chasse, il eut à lutter contre les lions, les ours & les sangliers: aussi le disoit-on nourri de la moëlle de ces animaux féroces.

Toute la Grèce alors étoit en rumeur; on ne voyoit de toutes parts que préparatifs de guerre. Il étoit naturel à Thétis de craindre pour le jeune Achille; elle n'avoit que ce fils: aucun serment ne le lioit aux Princes Grecs; selon l'Oracle, cette expédition devoit lui être funeste. Pour l'empêcher d'aller à Troie, Thétis l'envoie à Scyros, chez Lycomède son frère, sous l'habit d'une jeune fille. La jeunesse du héros favorisoit la fraude.

En changeant d'habit, Achille n'avoit pas perdu les inclinations de son sexe. L'habitude de se trouver parmi de jeunes beautés, sans soupçon comme sans expérience, ne fit que donner plus d'énergie à un penchant qui n'a déjà que trop d'empire. La jeune Déidamie,

fille de Lycomède, s'apperçut bientôt qu'elle avoit, dans la personne de la fausse Pyrrha, un amant & non une compagne. Cette découverte changea les sentiments de la Princesse, sans les rendre plus défavorables pour Achille, & bientôt la naissance de Pyrrhus, ou Neoptolème, fit voir qu'on ne se joue pas impunément de l'amour.

Il étoit de l'intérêt des Princes confédérés, d'augmenter le nombre de leurs alliés. Déjà connu par sa force & son adresse, Achille excitoit le desir de l'avoir pour compagnon: ils cherchent les moyens de le faire entrer dans la ligue. On ne pouvoit remettre cette commission en de meilleures mains que celles d'Ulysse: un homme si fertile en ruses étoit plus capable que personne, de les découvrir dans les autres. Peut-être pour flatter l'orgueil d'Achille, fit-il courir le bruit que, sans la présence du fils de Pélée, Troie ne pouvoit être prise. Il apprit enfin que le jeune Prince étoit à la Cour de Lycomède. Il vient à Scyros, & engage le Roi à lui découvrir Achille. Le Prince l'assure qu'il n'est point à sa Cour, & lui permet de s'en convaincre

*Hyg. fab. 91.*

par lui-même. Le Roi d'Ithaque soupçonne le déguisement du fils de Pélée ; il mêle parmi plusieurs bijoux une lance & un bouclier ; & tandis qu'Achille avec toutes ses compagnes s'occupent à les considérer, Ulysse fait sonner de la trompette & jetter des cris, comme si l'ennemi eût été aux portes du palais. Achille à l'instant déchire ses habits de femme, s'arme de la lance, du bouclier, & ne laisse plus lieu à Ulysse de douter de ce qu'il est. Il ne lui fut pas possible alors de se refuser aux instances des Grecs ; il promit de les suivre.

Le silence d'Homère sur cette aventure pourroit en faire soupçonner la réalité. Ce Poëte raconte qu'Ulysse & Nestor étant allés chez Pélée, pour l'engager à leur accorder son fils, ce Prince & Ménétius consentirent de bon cœur au départ d'Achille & de Patrocle. Mais Achille étant le héros de l'Iliade, il eût été mal-adroit de mettre, sur le compte de ce Prince, une anecdote si peu honorable : d'ailleurs rien de plus facile que de concilier les sentiments. Ulysse put accompagner Achille chez son père ; il obtint son agrément. Pélée recommanda sur-

*Iliad. l. XI. v. 764-775.*

tout à son fils de se distinguer, & de chercher à surpasser en courage, tous les chefs de l'armée. Ménétius, de son côté, avertit Patrocle de se souvenir sans cesse que si Achille l'emportoit par la valeur & par la naissance, son âge & son expérience le mettoient au-dessus de son jeune compagnon; que c'étoit à lui de l'aider de ses conseils dans toutes ses entreprises.

*Apol. l. 3. p. 191.* Phénix suivit aussi le fils de Pélée. *Iliad. l. 9. v. 478-480.* Chassé de la Cour du Roi son père, par une maîtresse, ce Prince s'étoit réfugié chez le Roi de Phthie, qui lui avoit procuré un établissement. En reconnoissance de ce bienfait, le fils d'Amyntor s'étoit attaché à l'éducation d'Achille, sans doute depuis que ce Prince, de retour au palais de son père, avoit quitté Chiron son premier maître.

Pélée fut la tige des Rois d'Epire, royaume dont Pyrrhus son petit-fils fut le fondateur.

L'histoire des Princes qui survécurent à l'expédition de Troie, est une nouvelle preuve des étonnantes révolutions qu'essuya leur patrie. Le royaume d'Achille étoit situé à l'orient de la Grèce. Son fils en fonda un autre à

l'occident de ce pays, un peu au-dessus des Etats d'Ulysse, dans l'*Epire*. Ce mot, qui se prend en deux sens différents par les écrivains, désigne quelquefois le continent, quelquefois le pays situé au nord-ouest de la Grèce, entre la Thessalie & la mer Adriatique. C'est de celui-ci qu'il est question. Son voisinage avec le reste de la Grèce, lui fit tenir un rang dans l'ancienne histoire. Son gouvernement ressembloit à celui du reste de cette partie de l'Europe. Quoique l'Epire fût d'une étendue assez médiocre, on y comptoit quatorze nations. *Strab. l. 7. p. 323.*

Comment concilier cette quantité de peuplades répandues sur un si petit espace, avec la facilité que trouvoient les colonies à former leurs établissements? Mais que pouvoit, contre d'intrépides aventuriers, contre des hommes déterminés, une poignée de gens, dont le domaine se bornoit souvent au territoire d'une ville ou d'un village, & dont la possession contestée, ou sans cesse morcelée par les voisins, les rendoit tous plutôt ennemis qu'alliés les uns des autres?

Pyrrhus avoit un long circuit à faire pour venir en Epire. Il paroît qu'il

ſuivit les côtes, & que ne voyant aucun moyen de faire une deſcente, cette partie étant habitée ou par des amis, ou par des peuples dont il avoit tout à redouter, il doubla le Péloponnèſe, paſſa derrière les îles de Céphalénie & de Leucade, & arriva enfin dans l'Epire, où il jugea à propos de débarquer.

*Juſt. l. 17. c. 3.*

Pourquoi le fils d'Achille alla-t-il chercher un établiſſement hors de ſa patrie? ſon aïeul avoit règné ſur une belle contrée de la Theſſalie. Peut-être, durant l'abſence du fils & du petit-fils, s'éleva-t-il un ennemi qui le chaſſa du trône: peut-être Pyrrhus, ſans ſe mettre en peine des Etats que ſa naiſſance lui aſſuroit, préféra-t-il, d'après les prédictions d'Hélénus qu'il avoit à ſa ſuite, d'aller ſe fixer dans une autre partie de la Grèce. Il eſt certain qu'il fut en Epire, le fondateur d'un royaume que ſes deſcendants gouvernèrent pendant une longue ſuite de ſiècles, puiſque le Prince, connu ſous le nom de Pyrrhus, & qui, le premier des Grecs, oſa faire la guerre aux Romains, tiroit de lui ſon origine.

*Pauſ. l. 1. c. 11.*

Il n'eſt pas certain néanmoins que Pyrrhus, après ſon retour de Troie,

n'ait pas règné en Theſſalie. Homère parle des noces d'Hermione, fille de Ménélas que ce Prince avoit promiſe au fils d'Achille, ſous les murs mêmes de Troie. Ménélas envoie cette Princeſſe à Pyrrhus, dans la capitale des Myrmidons, par conſéquent en Theſſalie. Si l'on en croit Pauſanias, Pyrrhus emmena lui-même ſon épouſe. On voyoit en Laconie une rivière qui ſe déchargeoit dans la mer, & qui, ſans nom, au temps de Troie, reçut celui de *Scyros*, depuis que Pyrrhus y eut abordé avec ſes vaiſſeaux, après s'être embarqué à *Scyros* pour venir épouſer Hermione. Peut-être Néoptolème ne quitta-t-il la Theſſalie, qu'après y avoir ſéjourné quelque temps : peut-être tenta-t-il de recouvrer l'héritage de ſes pères, dont, ſelon toute apparence, il ne lui étoit reſté qu'une foible portion, & que, ne voyant point ſes efforts couronnés du ſuccès, il prit la réſolution de s'expatrier.

*Odyſſ. l. 4. init.*

*L. 3. c. 25.*

L'Epire (*a*), comme toutes les autres parties du continent de la Grèce, fut d'abord habitée par des Pélaſges, dont

*Steph. de urb.*
*Strab. l. 7. p. 324.*
*Euſt. ap. Dion.*

(*a*) Voyez les *recherches* de M. de la

elle avoit même porté le nom. La première peuplade moins barbare, dont on ait connoiſſance, fut celle des Chaoniens, qui règnèrent ſur toute la contrée. L'établiſſement des Theſprotes ſuivit de près celui des Chaoniens. Theſprotus avoit pour père un Pélaſgus, fils de Lycaon. Nous nous ſommes aſſez expliqués ſur ce qu'on doit penſer de tous les Princes ainſi nommés; il en eſt d'eux, à-peu-près comme de ceux auxquels, faute de connoître leur père, on attribuoit une origine céleſte.

On ſait peu de choſes des ſucceſſeurs de Theſprotus. La ville & le golfe d'Ambracie tiroient leur nom d'Ambrax, ſon fils. Ambrax fut père d'Ephyre, qui donna le ſien à la ville connue dans la ſuite ſous celui de Cichyre, où Théſée & Pirithoüs furent détenus priſonniers.

Les Grecs, peuples groſſiers & barbares, avoient beſoin d'attacher leurs idées à des objets matériels. La demeure des Dieux céleſtes étoit ſur l'Olympe, montagne élevée de la Theſſalie. Une

---

Nauze, ſur *les différents peuples de l'Epire*, &c. 17ème vol. des Mém.

même raiſon leur fit placer l'enfer dans la Theſprotie. Ce pays fourniſſoit de quoi faire l'application de toutes leurs idées théologiques à ce ſujet : auſſi les Poëtes ne manquèrent-ils pas d'y tranſporter tout l'attirail infernal. Cette opinion, déjà très-répandue dans la haute antiquité Grecque, engagea ſans doute quelque fourbe à en profiter. Du moins racontoit-on qu'Orphée, ayant perdu ſa chère Eurydice, vint dans un lieu de la Theſprotie, nommé Aornos (a) où anciennement un Oracle rendoit ſes réponſes en évoquant les morts. Orphée y vit ſon épouſe, & ſe flattoit de l'avoir en ſa poſſeſſion; mais dans l'inſtant même qu'il s'en croyoit ſuivi, elle diſparut : de déſeſpoir il ſe donna la mort.

*Pauſ. l. 9. c. 30.*

Pheidon, Roi des Theſprotes, règnoit quelque temps après la guerre de Troie. Ce fut alors que Pyrrhus aborda en Epire. Ce Prince eut-il toute cette contrée ſous ſa puiſſance ? Les anciens royaumes de la Grèce n'avoient pas une pareille étendue : d'ailleurs la partie

*Odyſſ. l. 14. v. 315. Plut. in Pyrrh.*

(a) Parce que les exhalaiſons qui en ſortoient, étoient mortelles aux oiſeaux.

feptentrionale, remplie de montagnes, étoit habitée, avant la guerre de Troie, par des peuples qu'il n'eût pas été facile de fubjuguer, quand même Pyrrhus l'eût voulu tenter.

Les Ethiciens, fitués près de la Macédoine & de là Theffalie, vers les fources du Pénée, exiftoient déjà aux temps des guerres des Centaures & des Lapithes. Ce fut chez eux que les premiers, ainfi que quelques autres peuples de la Theffalie, vaincus par Ixion & Pirithoüs, vinrent chercher un afyle.

*Strab. l. 9. p. 429. 430. Plut. Quæst. Græc. 25.*

Ces montagnes étoient encore habitées par les Athamanes, dans le voifinage defquels fe retirèrent les Perrhèbes chaffés de la Theffalie, dont ils habitoient la partie orientale vers l'embouchure du Pénée, par les Lapithes, lors de leur guerre avec les Centaures. Le petit nombre qui refta en Theffalie, fe mêla avec les Lapithes, aux environs du mont Olympe & du fleuve Titarèfe. Ainfi les deux nations des Perrhèbes étoient féparées par prefque la Theffalie entière; éloignement qui n'empêchoit pas les deux peuples de conferver une certaine liaifon. Ils obéiffoient au même chef dans l'expédition de Troie. Gunéus, venu de

*Strab. l. 9. p. 442. & passim.*

Cyphos, commandoit les Ænianes & les Perrhèbes, tant ceux qui habitoient la froide contrée de Dodone, que ceux qui cultivoient les rivages du charmant Titarèse. Ulysse conduisoit les autres nations de l'Epire. *Iliad. l. 2. v. 748.*

Cette guerre des Lapithes contre les Centaures, avoit causé, dans la partie septentrionale de la Grèce, une révolution comparable, en quelque sorte, à celle qu'occasionna, dans la partie méridionale ou le Péloponnèse, le retour des Héraclides.

Nous avons fixé l'idée qu'on doit se former des Lapithes & des Centaures, en parlant de l'expulsion de ces derniers par Pirithoüs: ce que nous disons ici, confirme que ces dénominations n'étoient que des noms généraux, sous lesquels on a compris plusieurs nations particulières. Les Ænianes qui, à la guerre de Troie, avoient le même Général que les Perrhèbes, habitèrent premièrement les mont Offa & Dation, au milieu des Perrhèbes Orientaux. Ce ne fut qu'après avoir été chassés par les Lapithes, qu'ils vinrent s'établir dans l'Ethice. *Strab. l. 1. p. 61. Plut. Quæst. Græc. 25.*

La contrée où étoit situé l'Oracle de Dodone, avoit le nom d'*Hellopie*: *Hesiod.*

peut-être sous cette dénomination n'entendoit-on parler que du domaine consacré au Dieu, & aux Prêtres qui desservoient son Oracle. On sait que ces ministres étoient appellés *Selles* ou *Helles*, opinion confirmée par l'espèce d'affinité qui se trouve entre l'aspiration & le sifflement dont ces deux lettres sont le signe représentatif, & dont on a d'ailleurs plusieurs exemples.

*Favorin. Hesych.*

Telle étoit à-peu-près la situation de cette partie du continent de la Grèce, lorsque Pyrrhus y aborda. Il est probable qu'il ne fit d'établissement que le long des côtes, & que c'est à ses descendants qu'il faut rapporter la réunion de l'Epire sous un seul chef.

*Pausf. l. 1. c. 11. Just. l. 17. c. 3. Plut. in Pyrrh.*

Pyrrhus n'eut point d'enfants d'Hermione fille de Ménélas. Peut-être doit-on attribuer à cette stérilité, l'enlèvement de Lanassa qu'il vit à Dodone, où il s'étoit transporté pour consulter l'Oracle de Jupiter. Cette Princesse tenoit à Hercule par son père Cléodée, fils d'Hyllus. Il en eut huit enfants, parmi lesquels on comptoit plusieurs Princesses qui furent mariées à des Rois voisins. Ces alliances rendoient Pyrrhus respectable, & facilitèrent sans doute

à sa postérité, la réunion de tant de petits Etats. L'aîné des enfants de Lanassa, portoit le même nom que son père, avant lequel il mourut. La couronne passa sur la tête de Piélus qui étoit le second.

Pyrrhus avoit aussi épousé la veuve d'Hector, de laquelle il eut trois fils, Molossus, Piélus & Pergamus. Elle lui étoit échue dans le partage du butin, avec Hélénus. Satisfait des services qu'il avoit reçus de ce Prince, il crut ne pouvoir mieux le récompenser, qu'en lui cédant Andromaque, avec une partie de la Chaonie. Cestrinus, fils du Prince Troien, ne succéda pas à son père, qui, en mourant, avoit disposé de ses Etats en faveur de Molossus fils de Pyrrhus, & auteur du nom de *Molossie*, qu'eut une partie de l'Epire. Hélénus crut peut-être devoir cette marque de respect à la mémoire de son bienfaiteur. Quelques historiens font Molossus fils d'Hélénus lui-même. Quoi qu'il en soit, Cestrinus, à la tête d'une troupe d'Epirotes, s'empara de la contrée située au-dessus du Thyamis. Pergamus se transplanta, dit-on, en Asie; arrivé dans la Teuthranie où règnoit Arius, il tua ce Prince dans

un combat singulier, monta sur le trône, & donna son nom à la ville de Pergame, où l'on voyoit le monument héroïque d'Andromaque sa mère, qui l'avoit suivi. (a)

Hermione, malgré les différentes alliances que Pyrrhus avoit contractées, depuis son mariage avec cette Princesse, resta toujours à sa Cour, soit que l'usage de ces contrées fût d'avoir plusieurs épouses, soit qu'on ne doive regarder la femme d'Hector & la petite-fille d'Hercule, que comme des concubines du Roi d'Epire. Si l'on en croit certains auteurs, la jalousie d'Oreste fut cause de la fin malheureuse de Pyrrhus. Hermione, fiancée avec le fils d'Agamemnon, avant que son père l'eût promise au Roi d'Epire, étoit toujours l'objet de l'amour du jeune Prince. Il profita d'un voyage

Dict. l. 6. c. 12. Just. l. 17. c. 3. Strab. l. 9. p. 421. Pauf. l. 1. c. 13. & l. 2. c. 29.

(a) Pausanias dit que Piélus demeura en Epire, & que c'est à lui, plutôt qu'à Molossus, que Pyrrhus qui porta la guerre en Italie, & ses ancêtres, rapportoient leur origine : ce qui est vrai. Mais il se trompe, en faisant ce Piélus auteur des Rois d'Epire, fils d'Andromaque, puisqu'il l'étoit de Lanassa, petit-fils d'Hercule.

que Pyrrhus fit à Delphes, pour lui dresser des embûches. Arrivé à la Cour d'Epire, où il avoit été devancé par Ménélas attiré par les plaintes de sa fille, Oreste fit l'impossible pour engager le Roi de Sparte à entrer dans le complot. Ménélas indigné, se retira, si toutefois il est vrai qu'il fût venu en Epire.

Cet exemple eût dû éclairer Oreste : mais son amour pour Hermione excitoit sa fureur. Il vole à Delphes, accompagné de Pylade. Son ennemi appaisoit déjà, par des sacrifices, la Divinité qu'il avoit maltraitée dans ses discours touchant la mort de son père. Oreste insinue aux habitants que le dessein de Pyrrhus est de piller le temple. Le Roi est inhumainement massacré au pied des autels. Cette mort fut l'effet d'une émotion subite & passagère du peuple ; le Dieu n'y eut aucune part : l'espèce de réparation que l'on fit à ses mânes en est la preuve. Les ministres d'Apollon pouvoient craindre qu'une pareille violence ne diminuât les offrandes, en effrayant ceux qui voudroient consulter le Dieu : ils lui firent rendre un Oracle, par lequel il étoit enjoint aux citoyens de Delphes d'élever un tombeau à Pyr-

rhus ; en effet, ce Prince en avoit un dans le bois sacré d'Apollon.

Après la mort du fils d'Achille, Hermione épousa Oreste. La succession au trône d'Epire fut règlée comme nous l'avons dit plus haut. Nous ferons connoître la suite de cette histoire, quand l'ordre des temps amènera sur la scène Pyrrhus qui fit la guerre au Romains. Tel fut le sort de la première branche des Eacides.

*Apol. l. 3. p. 186. 187. Pauf. l. 1. c. 42 & l. 2. c. 29.*

La postérité de Télamon en eut un non moins brillant. En quittant Egine, ce Prince s'étoit retiré dans l'île de Salamine, où règnoit Cychrée, auquel il eut le bonheur d'être utile. Un serpent incommodoit les habitants : Télamon le tua. Il succéda à Cychrée, mort sans enfants. De son mariage avec Péribée, fille d'Alcathoüs, Roi de Mégare, naquit le célèbre Ajax, surnommé *le Télamonien*, qui, selon Pausanias, porta la couronne après son aïeul. On voyoit au haut de la citadelle de Mégare, un temple dédié à *Minerve la victoire*, & une statue adorée sous le nom de *Minerve d'Ajax*, consacrée, peut-être, par ce Prince lui-même, lors de son avènement au trône.

Télamon eut d'Hésione, fille de

Laomédon, Teucer qui, après la ruine de Troie, alla, comme nous l'avons dit, s'établir dans l'île de Cypre.

Il nous reste à parler de la postérité de Phocus. Après la mort de leur père, ses enfants habitèrent une contrée située aux environs du Parnasse, & connue depuis sous le nom de *Phocide*. Ce pays avoit peut-être reçu cette dénomination trente ans avant l'arrivée des petits-fils d'Eaque, de Phocus fils d'Ornytion : mais ils paroîtroit que, sous le règne de ce premier Phocus, la contrée la plus voisine de Tithorée & du Parnasse, prit seule le nom de Phocide, & que le reste du pays ne fut ainsi nommé qu'après l'établissement des enfants du second.

Ce Prince eut deux fils, Panopée & Crisus. Du premier naquit Epeus auteur du cheval de bois dont les Grecs se servirent pour s'emparer d'Ilium. Crisus fut l'aïeul de Pylade, si connu par sa constante amitié pour Oreste. Comme il seconda le fils d'Agamemnon dans le dessein qu'il avoit de tuer Pyrrhus, on pourroit soupçonner une haine héréditaire entre le fils de Crisus & le fils d'Achille. Pyrrhus étoit issu de Pélée, auteur de la mort

de Phocus, bisaïeul de Pylade.

Ainsi les trois branches de la famille des Eacides, s'établirent toutes en différents lieux. Le sage Eaque fut privé de la consolation de transmettre sa couronne à un de ses descendants. L'histoire ne nous apprend rien des Princes qui lui succédèrent : nous savons seulement que, dans la suite, les Argiens qui avoient suivi la fortune de Déiphonte, à Epidaure, étant passés dans l'île d'Egine, leur commerce avec les insulaires introduisit insensiblement chez eux, les mœurs & la langue des Doriens.

Dans les temps postérieurs, Egine joua un grand rôle : ses forces navales furent considérables. Nous verrons les Eginètes, dans la guerre des Perses, armer, après Athènes, le plus grand nombre de vaisseaux ; mais cette puissance ne fut pas de longue durée. Chassés de leur île par les Athéniens, ils furent obligés de se transporter à Thyrée, sur les confins du territoire d'Argos, que les Lacédémoniens leur offrirent pour retraite. Après la défaite de l'armée navale des Athéniens sur l'Hellespont, ils rentrèrent en possession de leur ancien domaine : mais ils ne

purent remonter au dégré de puissance & de gloire dont ils avoient joui antérieurement.

La nature avoit fortifié cette île contre les insultes du dehors : ses côtes étoient environnées de rochers énormes & d'écueils cachés sous les eaux. On contoit qu'Eaque avoit parsemé de roches, tous ses environs ; c'est-à-dire, que l'île d'Egine qu'il avoit choisi pour sa demeure, le mettoit à l'abri des courses des pirates, fort communs dans ces temps.

Agamemnon. *Odyss. l. 4. v. 512, &c.*

Echappé à la tempête avec ses vaisseaux, Agamemnon avoit dérivé, par la violence du vent, jusques vis-à-vis le promontoire de Malée. Poussé vers l'extrémité du golfe, il débarqua dans le pays où règnoit le traître Ægisthe. Quoiqu'éloigné de Mycènes, il se regardoit comme dans sa patrie, puisqu'il se trouvoit dans le Péloponnèse.

*Diod. l. 5. c. 2.*

Durant la tempête, Nauplius Roi d'Eubée, pour venger la mort de son fils Palamède, avoit fait allumer des feux sur les écueils, n'éclairant les Grecs que pour les perdre. On prétend même qu'Œax, autre fils de ce Prince, pour seconder les fureurs de son père,

ayant appris le retour prochain des Grecs, avoit mis tout en œuvre pour leur donner autant d'ennemis que de sujets. Ses menées ne contribuèrent pas peu à séduire les femmes des principaux de l'armée. Agamemnon ne devoit qu'aux soins perfides de ce Prince, la corruption de son épouse par Ægisthe; Diomède & Idomenée celle des leurs, par Comètès & Leucon.

*Tzetz. in Lycoph.*

*Pausf. l. 1. c. 28.*

En quittant l'Eubée, Diomède eut une aventure qui pensa lui être funeste: égaré dans une nuit obscure, il aborde à Phalère. Les Argiens se croient en pays ennemi, & pillent la campagne: on n'en usoit pas autrement alors. Démophon averti que des brigands ravagent ses terres, accourt, tombe sur eux, en tue plusieurs, & s'empare du Palladium que Diomède portoit avec lui. Cette affaire ne pouvoit s'imputer qu'au malheur de ne s'être pas reconnu: elle n'eut pas d'autres suites.

*Schol. Lycoph.*

Le fils de Tydée se remet en mer, &, sans se douter de son déshonneur, aborde dans l'Argolide. Ægialé son épouse, séduite par Comètès, fils de Sthénélus, avoit tâché de lui fermer l'entrée de la ville. Il fut cependant reçu; s'il est vrai qu'il eut le temps de

bâtir avant son départ, deux temples, l'un à Minerve sous le nom de *Minerve aux beaux yeux*, par ce que cette Déesse lui avoit desillé les yeux devant Troie; l'autre à Apollon *Epibatérius*. Suivant les Argiens, ce temple fut dédié par Diomède échappé à la tempête qui avoit accueilli les Grecs, à leur retour de Troie. Mais ce Prince, non plus que les Grecs de la première division, à l'exception de Ménélas, n'avoit essuyé aucune tempête.

*Pauf. l. 2. c. 24.*

*Ibid. c. 32.*

Diomède eût été la victime de son épouse, si Junon ne l'eût arraché à la fureur de ses ennemis. On ne manqua pas de dire que Vénus, pour se venger de ce Grec qui l'avoit blessée à la main, avoit rendu son épouse infidelle. Au surplus, cette intrigue étoit publique: l'amant d'Ægialé pouvoit avoir du crédit. Diomède ne se croyant pas en sûreté dans Argos, prit la résolution d'aller former un établissement dans cette partie de l'Italie qu'on nomma depuis *la grande Grèce*, où il bâtit la ville d'*Argos Hippion*.

Le Roi de Mycènes étoit réservé à un sort plus déplorable encore. En partant pour l'Asie, il s'étoit réconcilié avec Ægisthe son parent: & lui avoit

même confié son épouse & ses enfants. Tout l'engageoit à ne laisser après son départ aucun ennemi qui pût profiter de son absence, pour jetter le trouble dans ses Etats, peut-être même pour l'en dépouiller. En voyant combien ses craintes étoient fondées, on reconnoîtra l'inutilité de ses précautions, & l'on gémira sur ses malheurs.

Odyss. l. 3. v. 263, &c. Tandis que tous les Princes de la Grèce, occupés à venger Ménélas, n'épargnoient ni peines ni fatigues, Ægisthe porte des regards criminels sur l'épouse d'Agamemnon, & la sollicite de condescendre à ses desirs. Clytemnestre résista sans doute, & peut-être eût-elle toujours été vertueuse, sans l'adresse de son corrupteur. Outre son penchant à l'honnêteté, elle étoit aidée des conseils d'un musicien qu'Agamemnon avoit mis près d'elle, pour la protéger & veiller sur sa conduite. Ægisthe sentit d'où provenoit la résistance de Clytemnestre; il pensa qu'en écartant celui dont les instructions soutenoient la vertu de la Princesse, il en triompheroit: d'abord il l'éloigna, il s'en défit en suite. Ægisthe avoit violé tous les droits de la confiance & de l'hospitalité; souillé de la plus noire des trahisons,

trahisons, il en rendit graces aux Dieux; il offrit sur leurs autels une infinité de victimes, consacra dans leurs temples les offrandes les plus précieuses, & crut ne pouvoir trop faire pour les remercier de la réussite d'une entreprise dont il avoit toujours désespéré. Il ne lui restoit plus qu'à faire tomber Agamemnon sous ses coups : des sentinelles placées pour l'avertir du retour de ce Prince, & plus encore la perfidie de Clytemnestre elle-même, ne servoient que trop ses infames desseins.

*Odyss. l. 4. v. 524, &c. l. 3. v. 303, &c. & l. 11. v. 408, &c.*

Dès qu'il sait qu'Agamemnon approche, il fait préparer un festin, & à la tête d'un cortège nombreux de chars & de chevaux, il vole au-devant du Roi de Mycènes, comme pour lui faire honneur, & le conduit dans son palais. Clytemnestre reçoit son époux avec une appparence de joie. On se met à table. Agamemnon étoit entouré de ses compagnons armés : il n'eût pas été sûr de l'attaquer à force ouverte. Clytemnestre sert les assassins. Vers le milieu du repas, elle engage son époux à quitter l'habit Phrygien qu'il portoit depuis la prise de Troie, pour en prendre un qu'elle disoit lui avoir fait pendant son

absence. Ce Prince veut plaire à son épouse ; mais ses bras s'embarrassent dans les manches, dont les issues étoient fermées à dessein, les gens d'Ægisthe fondent sur le Roi désarmé, & sur ses compagnons qui, quoique surpris, ne laissèrent pas que de vendre chèrement leur vie. Le carnage fut horrible.

Tandis qu'Agamemnon succombe sous le fer de ses bourreaux, il entend la voix plaintive de l'infortunée Cassandre que Clytemnestre massacre impitoyablement avec les enfants que son mari avoit eus d'elle. Il ne seroit demeuré aucun rejeton de la famille de Pélops, si Electre, sœur du jeune Oreste, n'eût sauvé ses jours en l'envoyant chez Strophius, Roi de la Phocide, qui avoit épousé la sœur d'Agamemnon. Ce fut pendant son séjour à la cour de son oncle qu'Oreste s'unit avec son cousin Pylade, de cette amitié qui les rendit pour jamais inséparables.

Pour comble d'horreur, Clytemnestre, avec des mains teintes encore du sang de son époux, met la couronne sur la tête d'Ægisthe. Ce lâche assassin, cet infame corrupteur la porta sept années ; tant que la trop grande jeunesse d'Oreste

l'empêcha de venger la mort de son père.

Agamemnon & ses compagnons reçurent les honneurs de la sépulture. Soit qu'Ægisthe n'eût osé les en priver; soit qu'Oreste, après avoir chassé le meurtrier, leur eût élevé des tombeaux, il est certain que, du temps de Pausanias, on découvroit encore, parmi les ruines de Mycènes, ceux d'Agamemnon, d'Eurymédon, son écuyer, & de tous ses Officiers massacrés par Ægisthe. On y voyoit celui de Cassandre, quoique les Lacédémoniens d'Amycles prétendissent l'avoir chez eux : mais il paroît naturel de penser que ce monument existoit à Mycènes, d'autant plus, que, dans le même endroit, étoit la sépulture commune de Télédame & de Pélops, jumeaux que la Princesse Troienne avoit eus d'Agamemnon. *L. 2. c. 16.*

Ulysse ne revit sa patrie qu'après avoir été, pendant dix ans, le jouet de la fortune & des vents. Ses aventures font le sujet de l'Odyssée, poëme dans lequel Homère a caché la vérité sous des fictions agréables, & tout le merveilleux qu'exige l'épopée. Ulisse.

Le Roi d'Ithaque avoit quitté Ménélas & Nestor pour rejoindre Agamemnon. *Odyss. l. 9. 10. 11. & 12. Dictys. l. 6. c. 5.*

Après s'être acquitté de ce qu'il croyoit devoir à la Déesse, il se remet en mer. Un vent orageux le jette sur les côtes des Ciconiens, peuples de Thrace: alliés des Troiens, ces peuples étoient ennemis des Grecs. Ulysse tombe sur eux à l'improviste, saccage leur ville & fait un grand butin. Le seul parti qu'il y eût à prendre alors, étoit de se rembarquer promptement, & de s'éloigner des côtes de Thrace. Donner aux Ciconiens le temps de se reconnoître, étoit s'exposer à payer chèrement l'avantage qu'on venoit de remporter: mais vainement Ulysse pressa ses compagnons de remonter sur leurs vaisseaux, ils voulurent rester à terre & passer la nuit dans la débauche.

L'évènement justifia les pressentiments du Roi d'Ithaque. Dès la pointe du jour, les Ciconiens fondent sur les Grecs: il fallut céder au nombre. Ulysse, trop heureux de pouvoir s'enfuir, après avoir laissé soixante-douze des siens sur la place, regagna ses navires. Il n'en avoit que douze.

A un danger en succède un autre. Obligé de suivre les côtes, Ulysse étoit à la hauteur de l'Attique, lorsque Télamon irrité de la mort de son fils,

l'attaque, s'empare de toutes ses richesses : le fils de Laërte ne dût même son salut qu'à son adresse. Il n'échappa qu'un petit nombre d'hommes & de vaisseaux. Lorsqu'il étoit prêt de doubler le cap de Malée, les courants, secondés par un vent violent, le font dériver considérablement; il est poussé vers la Sicile, terre fort étrangère pour lui.

La partie où il aborda avec sa petite flotte, étoit peuplée de sauvages, connus dans l'antiquité Grecque, sous le nom de *Cyclopes*. On ignoroit leur origine. Dans la suite on ne fut pas mieux instruit de ce qu'ils devinrent : cependant il est à croire qu'ils n'avoient point quitté le pays, & qu'ils ne firent que changer de nom. Les Cyclopes, & les Lestrigons autre peuple aussi barbare, le possédoient dans des siècles très-reculés. Les derniers cultivoient cette partie de l'île qu'occupèrent postérieurement les *Léontins*. Ces deux dénominations, l'une Punique, l'autre Grecque, désignoient également les mœurs de cette nation.

*Thucyd. l. 6.*

*Hesich.*

*Bochard. in Chan.*

Les Cyclopes habitoient vers le promontoire de Lilybée, dont on prétend qu'ils tiroient leur nom. D'autres

auteurs pensent que la Fable qui ne leur donnoit qu'un œil, d'où ils avoient été appellés Cyclopes (*a*), étoit fondée sur ce que ces sauvages portoient des boucliers, percés d'un trou rond vis-à-vis des yeux.

Quoi qu'il en soit, Ulysse fut très-mal reçu de ces deux peuples. Chez les premiers, il perdit une partie de ses compagnons, & ne se sauva, qu'avec beaucoup de peines, des mains de ces barbares. On dit qu'Ulysse aimé d'Elpé fille de Polyphème, l'avoit enlevée; les Lestrigons la lui arrachèrent & la rendirent à son père.

*Tzetz. in chil.*

Heureux d'échapper au sort qui le menaçoit, le Roi d'Ithaque trouva un asyle à la Cour d'Eole qui, dans ces temps, règnoit sur les îles situées au nord de la Sicile, & nommées depuis *Eoliennes* (b). La théologie païenne avoit mis ce Roi au nombre des Dieux; il présidoit aux vents.

L'Italie & les contrées qui l'avoisinent n'avoient pas été aussitôt peuplées que la Grèce & les pays plus orientaux.

---

(*a*) Κύκλος, cercle.

(*b*) Ce sont les îles de *Lipari*.

Plus on s'éloignoit de la source commune du genre humain, moins on trouvoit de nations policées. Lorsqu'Ulysse aborda aux îles d'Eole, elles étoient nouvellement habitées. Liparus, fils d'un Roi d'Italie détrôné par ses frères & forcé de s'enfuir, se retira, avec une suite assez nombreuse, dans la principale de ces îles, où il bâtit une ville à laquelle il fit porter son nom, ainsi qu'à l'île entière. Ensuite il s'occupa du défrichement de six autres îles voisines.

*Diod. l. 5. p. 290, &c.*

A en juger par le récit d'Homère, les Cyclopes n'étoient pas beaucoup plus anciens dans la Sicile. La vie sauvage & barbare qu'ils menoient, étoit semblable à celles de toutes les nouvelles peuplades. Chaque père gouvernoit sa famille, & règnoit sur sa femme & ses enfants. Ils ne se mêloient point de ce qui regardoit leurs voisins; ils n'avoient aucune assemblée pour délibérer sur les affaires publiques. Aucunes loix générales ne règloient ni leurs mœurs, ni leurs actions. L'agriculture étoit ignorée. Leur nourriture consistoit dans les fruits que la terre produit d'elle-même, & dans le lait de leurs troupeaux. Le sommet des montagnes faisoit leur

*Odyss. l. 9. v. 106.*

séjour ordinaire ; les antres leur servoient de retraite.

Les habitants des îles de Lipari, réunis sous un Roi, avoient fait un pas de plus vers la civilisation ; leurs intérêts étoient communs. Le mariage d'Eole avec la fille de Liparus valut à ceux qui l'avoient suivi, la permission de s'établir dans la ville. Bientôt même Eole devint maître des Etats de son beau-père. Liparus voulut revoir l'Italie. Son gendre l'aida à se former dans le pays de Surente, un royaume qu'il gouverna quelque temps.

*Diod. ubi sup.*

Religieux & équitable, Eole recevoit les étrangers avec autant de générosité que le faisoient avec barbarie & inhumanité les peuples dont il a été fait mention. Il s'étoit appliqué à observer les vents par l'inspection de la fumée : dans ce pays, les volcans fournissent assez de moyens de faire de pareilles observations. Il savoit indiquer la manière de traverser sûrement le détroit dangereux qui sépare l'Italie d'avec la Sicile. Ses connoissances, quoique grossières, dûrent lui attirer beaucoup de réputation, dans un temps où la navigation étoit très-imparfaite. Ulysse, pour n'avoir pas mis en pratique les

*Strab. l. 1. p. 23.*

avis de ce Prince, s'égara de plus en plus. Jeté sur les côtes de l'Italie, il prit terre vers le promontoire de Circé, où règnoit une Princesse de ce nom. Ce promontoire alors pouvoit être regardé comme une île. Des marais non encore desséchés le séparoient de la terre ferme. Ce ne fut que par le laps du temps, que les fleuves, à force de charier du limon dans ces marécages, unirent ce cap isolé avec le continent.

*Servius in Æneid. Theophr. Hist. Plant. l. 1. c. 8.*

Après y avoir fait un assez long séjour, Ulysse se rembarqua & fit voile pour sa patrie. Dans le détroit de Charybde & de Scylla, il perdit le reste de sa flotte & de ses compagnons. Il eût péri lui-même, victime des flots & de la tempête, s'il n'eût eu l'adresse de saisir le mât de son vaisseau qui flottoit à l'aventure, de s'y cramponner; & de se laisser aller ainsi à la dérive, le gouvernant le mieux qui lui étoit possible, avec ses pieds & ses mains. L'île d'Ogygie, où selon la Fable règnoit la Déesse Calypso, lui présente un asyle.

Mais qu'étoit cette île de Calypso? Passons les moralités que les anciens & les modernes ont débitées à ce

ſujet. Ulyſſe put être arrêté ſept ans dans quelqu'une des îles de la mer Ionienne. C'eſt un ſentiment généralement adopté, que ce héros fut dix ans à ſe rendre chez lui. Eſt-il probable qu'il ait tenu la mer pendant tout ce temps, ſans avoir trouvé les moyens d'aborder dans ſa patrie ? La tempête dont nous venons de parler, le jeta ſans doute, dans quelqu'île déſerte, ou du moins peu fréquentée des étrangers. Il aura plu à Homère de lui donner le nom d'Ogygie, & de la faire habiter par une Déeſſe: preuve qu'elle n'avoit pas réellement d'habitants. Ulyſſe, pour en ſortir, eſt obligé de ſe conſtruire lui-même un radeau, ſur lequel il ſe confie à la mer: peut-être fut-il délivré de l'eſpèce de priſon, où il gémiſſoit depuis tant d'années, par quelque moyen moins extraordinaire & plus naturel.

In. Voce Charybd. On lit, dans Suidas, qu'Ulyſſe ayant perdu, près de Charybde, ſes vaiſſeaux & ſes compagnons, fut rencontré flottant ſur quelque débris de navire, par des Phéniciens qui naviguoient dans ces mers, & qu'échappé à la mort, il fut reconduit chez Idoménée, dépourvu de tout. On ſait quelle étoit la

réputation des Phéniciens, les meilleurs navigateurs de ce temps, & qui faisoient, pour ainsi dire, tout le commerce maritime : ils fréquentoient toute la Méditerranée. La tempête put jetter quelqu'un de leurs vaisseaux sur l'île qui servoit de séjour à Ulysse, ou peut-être le Prince parvint-il, à force de signaux, à faire connoître que quelqu'infortuné demandoit du secours. Il n'y a rien là que de naturel, & qui ne rende raison de la longue absence d'Ulysse, après le siège de Troie.

Les Phéniciens mirent ce héros à terre, dans l'endroit de leur route qui se trouvoit le plus voisin d'Ithaque, soit que ce fût l'île de Crète, ou plutôt l'île de Corcyre habitée par les Phéaciens. La description qu'Homère nous a laissée des mœurs & des usages de ces derniers peuples, montre qu'elle étoit très-policée. Il parle de ses habitants comme des hommes les plus habiles dans la marine, & l'on y voit beaucoup de luxe & de magnificence.

Qu'on ne s'étonne point du contraste que présente cette description, avec les mœurs & la barbarie qui règnoient dans le continent de la Grèce. Les

insulaires dont il s'agit, avoient su accroître leurs richesses par un commerce étendu. Qui empêche de penser que les Phéaciens fussent en relation avec les Phéniciens ? Le voisinage des peuples n'étoit pas alors une raison de se fréquenter ; chaque petite nation de la Grèce vivoit isolée : des contrées qui nous semblent se toucher étoient étrangères l'une à l'autre. Les anciens auteurs parlent de ces contrées comme nous parlerions à présent de terres séparées de nous par des mers immenses.

*Dictys. l. 6. c. 6. & Odyss. passim.*

Ulysse, dans cette île, fut instruit de la situation de son royaume & de sa famille. En partant pour Troie, il avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de Laërte son père, que sa vieillesse avoit depuis forcé à confier à Pénélope. Cette Princesse élevoit avec soin Télémaque, laissé par Ulysse dans la plus tendre enfance. Tant qu'on le crut vivant, personne n'osa remuer dans ses Etats ; lorsqu'on vit tous les Princes Grecs revenus dans leur patrie, & que long-temps après, on n'avoit encore aucune nouvelle d'Ulysse, les personnages les plus distingués pensèrent à s'emparer de son royaume. Il appartenoit légitimement à son fils ; mais sa

jeunesse, l'espèce d'abandon où se trouvoit sa mère, tout favorisoit des prétentions injustes. Un grand nombre de Princes aspiroit à la main de Pénélope. On en comptoit trente, d'Ithaque, de Dulichium, de Céphalénie & de Zacynthe, îles qui formoient le domaine d'Ulysse.

Il étoit important pour ces amants de presser la Reine de céder en faveur de l'un d'entr'eux : Télémaque parvenu à l'âge d'homme, pouvoit leur disputer son propre bien ; d'ailleurs Ulysse, cru mort, ne l'étoit peut-être pas, & pouvoit se présenter au moment qu'on l'attendoit le moins.

Il fallut à Pénélope toute la vertu dont l'antiquité lui a fait honneur, pour soutenir les attaques réitérées de tant de concurrents. Son adresse différa long-temps un hymen qu'elle abhorroit, & auquel cependant il ne tenoit qu'à elle de se soustraire, en retournant à Sparte dans la maison de son père. Ses amants, selon toutes les apparences, ne se seroient point opposés à son départ ; il eût comblé leurs vœux, en laissant Télémaque sans autre appui qu'un aïeul accablé de tristesse & d'années. Mais Pénélope avoit trop de hauteur dans

l'ame, elle savoit trop ce qu'elle devoit à son mari & à son fils, pour abandonner lâchement le dernier, & exposer l'autre à trouver un usurpateur assis sur son trône, si jamais le Ciel lui accordoit un retour ardemment desiré.

Jamais Pénélope ne perdit l'espoir de revoir son cher Ulysse : & quand ce bonheur lui eût été refusé, l'attente étoit toujours favorable à ses vœux ; elle donnoit à son fils le temps de se former, de se mettre en état de repousser ses agresseurs, & de la venger de leurs insultes.

Les amants de cette Reine vertueuse pressentoient ses intentions secrètes, & mettoient tout en œuvre pour hâter son choix. Ils s'établissent dans le palais d'Ulysse, & y vivent à discrétion. Les troupeaux de ce Prince sont mis à contribution, ses celliers sont ouverts, rien n'est épargné. On économise d'autant moins, qu'on regarde tout le dégât qui pourroit se faire, comme une raison de plus pour Pénélope de se décider. Mais la Reine savoit dissimuler ; elle aimoit beaucoup mieux voir dissiper les biens de son fils, par une sage lenteur, que de le ruiner par trop de précipitation. Divers pré-

textes reculoient le jour du mariage, dont elle flattoit ses amants. Il n'est personne qui n'ait entendu parler du voile auquel elle travailloit le jour, & qu'elle défaisoit, dit-on, pendant la nuit.

Il étoit temps qu'Ulysse parut. Ce Prince, à force de prières, avoit engagé le Roi des Phéaciens à lui prêter main-forte, pour se rétablir dans ses Etats. Il se met en mer, arrive à Ithaque sans être connu, fait pressentir ceux de ses anciens sujets qu'il croit lui être demeurés fidèles. Télémaque est instruit de tout: & dans le moment qu'ils y pensent le moins, les amants de Pénélope bien éloignés de se tenir sur leurs gardes, sont investis dans le palais d'Ulysse, par Ulysse même, au milieu d'un repas. Pas un n'échappe au massacre.

Le bruit du meurtre de tant de Princes se répand dans l'île. Leurs pères accourent en foule au palais. Le peuple les suit, en jettant des cris lamentables. On rend les morts. Ceux d'Ithaque reçoivent la sépulture de la main de leurs parents. Ceux des autres îles sont portés au sein de leur famille: leurs proches ont la triste consolation de leur rendre eux-mêmes les derniers devoirs.

Ces prétendants d'Ithaque appartenoient aux personnages les plus distingués de l'île, qui ameutent le peuple: on prend les armes. Ulysse, en partant pour Troie, avoit emmené les meilleurs vaisseaux & l'élite de la jeunesse: il revient sans flotte & sans troupes; il ne s'annonce que par des meurtres: en falloit-il davantage pour soulever la multitude? Il eût succombé, peut-être, sans l'entremise du sage Mentor, médiateur entre le peuple & le Prince. Ce fidèle sujet, fit envisager que les amants de Pénélope s'étoient attirés leurs maux: il appaisa les esprits, règla les conditions de la paix, & la fit jurer au milieu des sacrifices. La tranquillité est rétablie; & Ulysse, après tant de traverses & une si longue absence, ne pense plus qu'à jouir du bonheur de se trouver avec ce qu'il a de plus cher.

Ses premiers soins furent pour son fils. Il lui obtint la main de l'aimable Nausicaa, fille du Roi des Phéaciens. Télémaque eut de cette union Persepolis (*a*), ainsi nommé en mémoire des actions éclatantes de son aïeul. Il est à croire qu'il fut le successeur de Té-

---

(*a*) Destructeur de Villes.

lémaque, qui lui-même l'avoit été de ſon père. Le temps nous a envié la ſuite des Souverains d'Ithaque. Cette île joua un foible rôle dans la Grèce, & il faut avouer que, ſans Ulyſſe, & ſur-tout ſans Homère, elle ſeroit reſtée dans l'oubli, d'où l'a tiré un poëme fait pour charmer l'ami des mœurs ſimples d'un peuple encore voiſin de la nature, & qui transporte ſon lecteur dans les endroits mêmes qu'il décrit.

Ulyſſe eſt un des héros les plus célébrés des ſiècles dont nous traçons l'hiſtoire. La prudence étoit ſa qualité dominante : elle l'illuſtra plus que ſon courage. On a dû s'appercevoir que chez lui, cette vertu eut le vernis de ſon ſiècle, & qu'en dernier reſſort, elle aboutiſſoit au même point que toutes les vertus des héros Grecs. La vengeance n'avoit rien de honteux alors : on s'en faiſoit gloire ; mais la nature plus forte que les préjugés, réclamoit ſans ceſſe contre l'opinion dominante, & ce ne fut point le meurtre de Palamède, ni celui dont il avoit menacé Diomède, qui attirèrent au fils de Laërte, l'admiration de ſes contemporains.

On n'a rien de certain ſur la mort *Euſthat. in Odyſſ.*

d'Ulysse : ce qui n'étonnera point, si l'on fait attention au peu d'influence de son royaume sur les affaires de la Grèce. Homère semble insinuer qu'il mourut accablé de vieillesse ; selon d'autres, il fut tué par Télégonus qu'il avoit eu de Circé à son retour de Troie.

*Hygin. fab. 127.* Ce jeune Prince, envoyé par sa mère pour se faire reconnoître de son père, poussé par la tempête sur les côtes d'Ithaque, descend dans l'île dont il ignoroit le nom, &, selon la coutume, commence par y faire le dégât. Ulysse & Télémaque accourent. On se bat avec acharnement ; Télégonus tue l'auteur de ses jours, sans le connoître.

Cette anecdote a l'air d'un conte inventé par les Poëtes postérieurs pour faire quadrer la mort d'Ulysse avec la prédiction que lui fait Tirésias dans le onzième livre de l'Odyssée. Un trait fatal sorti de la mer, doit lui arracher la vie. Au reste si ce fait est vrai, il prouveroit qu'Ulysse auroit vécu long-temps, puisqu'il auroit été tué par un fils en âge de s'exposer aux périls de la mer ; &, supposé qu'il eût alors vingt ou vingt-cinq ans, comme il étoit né sept ans environ avant le retour

d'Ulysse en son île, ce Prince auroit règné quinze à dix-huit ans après son rétablissement.

La fidélité de Pénélope a passé en proverbe, & rien n'a fait plus de bruit que la vertu de cette Princesse. L'usage des secondes noces avoit déjà prévalu. Dans la haute antiquité Grecque, les femmes ne prenoient point de nouveaux engagements, & restoient dans un veuvage perpétuel, lorsqu'elles avoient eu le malheur de perdre leur premier époux. Gorgophone, avoit donné l'exemple des secondes noces, en épousant Œbalus, après la mort de Périérès. On peut présumer que cet usage du pays d'Argos existoit dans tout le reste de la Grèce, mais qu'il s'éteignit insensiblement depuis la fille de Persée. On ne voit point Pénélope alléguer cette raison, pour s'excuser de faire un choix : un amour tendre pour son mari & pour son fils, étoit la seule cause de son aversion pour un second mariage.

*Pauf. l. 2. c. 21.*

Tant qu'il y eut des mœurs dans la Grèce, on ne douta point de la vertu de Pénélope ; elle fut toujours respectée comme le plus parfait modèle de la fidélité conjugale : mais, lorsque

le mot de vertu ne fut plus qu'un vain nom, & qu'on eût appris à tourner tout en ridicule, on nia ce qui ne pouvoit être atteint de cette arme si dangereuse pour les mœurs : on prétendit que la femme d'Ulysse, loin d'avoir été un modèle de chasteté, s'étoit laissé séduire par quelqu'un des amants qui ne l'avoient pas quittée depuis l'absence de son mari. Que peut contre le témoignage formel de l'antiquité, celui de quelques auteurs bien éloignés des temps où cette Princesse vivoit, de Lucien sur-tout, qui faisoit profession de plaisanter ?

Ne dissimulons pas qu'il y a quelque chose de plus que des plaisanteries sur la vertu de Pénélope. Il existoit des monuments qui, s'ils eussent été véritables, n'étoient rien moins qu'honorables à sa mémoire. Du temps d'Hé-
L. 2. c. 45. rodote, on comptoit 800 ans jusqu'à la naissance de Pan, que l'on regardoit comme fils de cette Princesse : mais cela prouve seulement que le culte de cette Divinité avoit été apporté d'Egypte, vers le temps de la destruction de Troie. On lui donna pour mère la femme la plus distinguée. Pénélope étoit certainement celle dont la ré-

putation faisoit le plus de bruit alors, & ce fut précisément l'éclat de sa vertu, qui fit mettre, sur son compte, un fait dont la réalité eût anéanti sa vertu même.

Aussi n'est-ce point de cette fable que la gloire de Pénélope auroit reçu quelqu'atteinte. Les habitants de Mantinée prétendoient qu'Ulysse, à son retour, ne trouva pas dans son épouse un phénomène de pudicité, & que persuadé qu'elle avoit mis le trouble & le désordre dans sa maison, il l'en chassa ignominieusement. Elle se retira, disoient-ils, à Sparte, où étoit toute sa famille: mais elle n'y demeura pas constamment, & vint finir ses jours à Mantinée. Un tombeau qu'ils assuroient être celui de Pénélope, venoit à l'appui de cette tradition. C'étoit un petit tertre élevé à l'extrémité d'une plaine de peu d'étendue, bornée par une montagne où l'on voyoit les ruines de l'ancienne Mantinée.

*Pausf. l. 8. c. 12.*

Il paroît ne rien manquer à l'authenticité de ce témoignage; mais il est combattu par un autre, qui semble d'un plus grand poids. Les Poëtes de la Thesprotie étoient fort éloignés de s'accorder avec les Arcadiens. Les

Poëtes furent les seuls Historiens des premiers temps. Voisins d'Ithaque, les Thesprotiens plus en état de savoir la vérité, que les peuples situés au centre du Péloponnèse, disoient que Pénélope, après le retour d'Ulysse, eut de ce Prince une fille nommée *Ptoliporthe*, parce qu'elle étoit née après la prise de Troie.

Mais d'ailleurs, supposé que Pénélope chassée du palais de son époux, se fût retirée à Sparte, dans la maison paternelle, par quelle raison l'eût-elle ensuite abandonnée, pour se réfugier chez des peuples avec lesquels on ne voit pas qu'elle fut liée par les liens de l'amitié, ni par ceux de l'hospitalité ?

Nous avons cru devoir cette réparation à l'une des femmes les plus vertueuses de l'antiquité, & qui a laissé à la postérité corrompue & étonnée, les preuves les moins équivoques de la fidélité conjugale. Il n'est que trop de ces hommes qui, ne pouvant égaler les grands personnages, veulent les rabaisser, ou qui incapables de les valoir, ne peuvent se douter de ce qu'ils ont valu. Le sage qui voit les efforts de la bassesse pour dégrader les modèles illustres que nous offrent les

annales du genre humain, dit dans son cœur avec un de nos anciens philosophes ; *la même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser.*

Dans l'antiquité, on avoit coutume d'exterminer les vaincus ; la nation victorieuse trouvoit rarement, dans ses succès, de quoi réparer les dommages qu'ils lui avoient causés, & souvent le peuple vaincu entraînoit le vainqueur dans sa chûte : un coup d'œil sur l'état des Grecs & des Troiens, après une des guerres les plus opiniâtres dont l'histoire fasse mention, en sera la preuve.

Priam vit la plus grande partie de ses enfants massacrés. Le corps du plus brave de ses fils est traîné indignement par Achille autour des remparts ; Troïle reçoit la mort de la même main ; l'auteur de tant de maux, Paris, tombe sous les coups de Philoctète ; le fils d'Hector est précipité du haut d'une tour, & la veuve de ce grand homme est réduite en esclavage. Hécube se donne la mort. Tout ce que la rage inspire à un peuple barbare est exercé sur la famille

*Pauf. l. 10. c. 27.*

infortunée de Priam; il succombe lui-même victime de la trahison de deux Princes qui devoient être, après Hector, ses plus fermes appuis. Arraché avec violence de l'autel de *Jupiter-Hercéus*, à peine a-t-il la force de se traîner devant la porte de son palais, où Pyrrhus lui ôte le peu de vie que lui avoient laissé sa vieillesse & ses longues infortunes. La superstition ne s'étoit mêlée à tant d'horreurs, que pour les augmenter. Elle avoit immolé l'innocente Polyxène sur le tombeau de son amant; Cassandre avoit été violée sur l'autel même de Minerve. Esclave du chef des Rois de la Grèce, elle ne survécut à sa honte, ou plutôt à celle d'Ajax, que pour être sacrifiée dans le palais d'Agamemnon, à la fureur jalouse de la perfide Clytemnestre. Les alliés des Troiens eurent-ils un sort plus heureux? Combien périrent en combattant devant les murs qu'ils étoient venus défendre!

A l'égard des Grecs, Menesthée meurt en chemin. Le fils de Télamon, irrité de ce que les armes d'Achille ont été adjugées à son rival, se tue de désespoir. Patrocle périt sous la main d'Hector; le plus brave des Grecs, Achille est tué par trahison. Ajax, fils

fils d'Oïlée, & Roi des Locriens, prêt de revoir ses Etats, est englouti dans les eaux. La même tempête qui avoit dispersé les Grecs, jette Agapénor & ses compagnons sur les côtes de Cypre. Déshonoré par son épouse, & forcé de renoncer à sa patrie, Diomède va chercher en Italie, une terre qui puisse lui en tenir lieu. Long-temps jouet de la mer & du sort, Ulysse ne rentre dans Ithaque, que pour y trouver une multitude d'ennemis, dont toute sa prudence est à peine capable de le délivrer. Le fils d'Achille est contraint d'aller fonder un nouveau royaume dans la partie occidentale de la Grèce. Disons à sa louange qu'il fut peut-être le seul des Grecs qui montra quelqu'humanité envers les tristes restes de la famille de Priam, quoiqu'il eût sujet d'être son plus mortel ennemi. Il épousa la veuve d'Hector, forma un établissement à Hélénus, & montra envers ces deux illustres captifs, une générosité qu'on n'avoit lieu d'attendre ni du fils d'Achille, ni des mœurs de son siècle. Télamon, irrité contre Teucer, auquel il reprochoit la mort d'Ajax, l'exile de sa patrie, & le force d'aller chercher un établissement dans l'île de Cypre. Phalante,

Pauf. l. 8. c. 5.

à la tête d'une colonie composée des fruits du libertinage des femmes Lacédémoniennes, pendant l'absence de leurs époux, fonde la ville de Tarente, en Italie, où Philoctète avoit déjà donné l'existence à celle de Pétilie. Enfin le chef de tant de Rois, victime de l'impudicité de son épouse, est massacré dans son palais. Ainsi s'étoient réunis les combats, les divisions intestines, les tempêtes, les trahisons, pour faire périr ce qu'il y avoit de plus brave & de plus illustre dans la Grèce.

*Fin du troisième Volume.*

# TABLE DES LIVRES

Contenus dans le troisième Volume.

# ERRATA.

PAGE 20, *ligne* 22, n'arriva qu'après : *lisez* précéda. Page *idem*, *ligne* 23, dans l'Iliade : *lisez ainsi cette phrase* : si, dans l'Iliade, cette Princesse paroît surprise de ne point voir ses frères au nombre des Capitaines Grecs, c'est une fiction du poëte ; car, de quel droit Ménélas eût-il été Roi de Sparte, si les fils de Tyndare eussent survécu à leur père ? Page *idem*, *ligne* 26, postérieure : *lisez* antérieure. Page *idem*, *ligne* 29, de plus : *lisez* d'environ. Page 23, *ligne* 20, mêloient : *lisez* mêlèrent. Page *idem*, *ligne* 23, *supprimez* & Mercure. Page *idem*, *ligne* 26, *après* Béotie : *ajoutez* Mercure étoit employé à exécuter leurs ordres. Page *idem*, *ligne* 30, dans la suite, &c. : *lisez* dans la suite, les Cabires & les Dioscures ne furent plus que les mêmes Divinités. Page 35, *ligne* 2, Piréus : *lisez* Péréus. Page 112, à la seconde citation, c. 10 : *lisez* l. 10. Page 116, *ligne* 19, Nélée : *lisez* Nilée. Page 162, *ligne* 9, *avant* les troupes : *ajoutez* Oïclée vient à sa rencontre, & est tué. Page 166, *ligne* 20, quelque : *lisez* long. Page 172, *ligne* 23, petit-fils : *lisez* petits-fils. Page 178, *ligne* 27, la : *lisez* le. Page 221, *ligne* 20, Chalciodon : *lisez* Chalcedon. Page 281, *ligne* 11, l'ayant engagé : *lisez* ayant engagé Palamède. Page 350, *ligne* 23, une : *lisez* un. Page 391, *ligne* 6, *mettez une virgule après* d'Italie. Page *idem*, *ligne* 18, celles : *lisez* celle. Page 393, *ligne* 23, qui : *lisez* qu'il. Page 396, *ligne* 19, à confier : *lisez* à les confier.